GEO HISTOIRE

OCTOBRE-NOVEMBRE 2016

N° 29

Versailles GEO HISTOIRE

Derrière la façade, une logistique incroyable au service du roi

Amener l'eau : le défi des ingénieurs de Louis XIV

Cahier d'art : les chefs-d'œuvre de la Cour venus d'Asie

Jardins et fontaines : à la recherche des symboles cachés

Galerie des Glaces, Trianon... Les histoires qui intriguent encore

Etape par étape, la construction illustrée en 3 D

1623-1793

Versailles

Les grandes heures d'un château au cœur de l'histoire de France

ET AUSSI CHINE : 9 SEPTEMBRE 1976, LE JOUR OÙ IL FALLUT MOMIFIER MAO




Derek Hudson

Un cadeau royal

La route est étroite, l'herbe désobéissante grignote les bas-côtés, le lierre se régale de la pierre. En hiver, seuls les ermites et les automobilistes que leur GPS aura égarés arrivent ici. En été, quelques pêcheurs s'arrêtent, en quête de la prise qui fera leur quart d'heure de célébrité, car il paraît qu'on attrape ici des brochets d'un mètre et des carpes de 15 kilos. Nous sommes aux étangs de Boizard, près de Pontgouin, en Eure-et-Loir. A 100 kilomètres de Versailles. Que dis-je, à 100 années-lumière.

Pourtant, ici commence l'une des pages les plus méconnues et émouvantes de l'histoire du château. Louis XIV avait besoin d'eau, énormément d'eau, pour «abreuver» ses 50 fontaines, qu'il voulait voir cracher des jets en forme de fleur de lys... Et à Versailles – problème –, de l'eau il y en avait peu. Quelques conseillers royaux avaient bien imaginé détourner la Loire ou pomper la Seine. Mais ils déliraient. Les ingénieurs du roi finirent par se tourner vers Boizard, d'où ils firent partir un canal, qui traîna le mince filet d'eau de l'Eure jusque dans les jardins du roi. Aujourd'hui encore, on peut, en passant entre les champs de blé, les ronds-points et le synchrotron «Soleil» du CNRS, repérer quelques vestiges de ce rêve. Un magnifique aqueduc sur le golf de Maintenon. Une voûte en pierre à Chartainvilliers. Une rigole à Guyancourt. Une borne ornée d'une fleur de lys, orpheline sur un trottoir. Traces infimes, esquisses oubliées du délire d'un roi qui, pour dompter l'eau, sacrifia 10 000 hommes. A l'époque, les grands travaux étaient des grands cimetières.

Mais c'est aussi pour cela que Versailles aimante. Côté cour, le château veut toujours se montrer le digne héritier du Roi-Soleil. II rénove, restaure, ravale et lustre ses façades qui se dorent au couchant sous la mitraille des selfies japonais. Il invite les stars de l'art contemporain qui «revisitent» l'esprit de Le Nôtre. C'est Versailles palace, Versaillesland, «Versailles outragé», diront les critiques. Que voulez-vous, ce château a dans ses gênes ceux d'un homme qui voulait être le maître des arts, de la beauté et du Soleil. Versailles, un domaine ? Non, un instrument de propagande politique.

Mais Sire ! Ce serait mal connaître Versailles que de se complaire dans cette ire. Il n'en faut pas beaucoup en effet pour, derrière le maquillage, percevoir un autre visage. Au sud-ouest du parc, par exemple, s'attarder un soir d'été là où Louis XIV avait installé des lions et des éléphants. Venir au Trianon, après le départ des autocars, et voir, c'est sûr, resurgir le fantôme de Marie-Antoinette. Contempler ces meubles et ces tableaux qui racontent l'histoire d'un roi fasciné par l'Asie et qui voulait étendre son royaume jusqu'au... Siam ! S'arrêter devant les jardins, un matin d'hiver désert, depuis la margelle du Grand Canal, et comprendre que derrière ce paysage joliment peigné, figuraient certes un dessin mais aussi un dessein. La marque du pouvoir absolu, un hymne à la création, au «tout» qui naît du «rien».

Versailles ainsi, au détour des salles et des bosquets, se dévoile et livre son histoire. La vraie et l'imaginaire qu'elle fait naître, tant le domaine est chargé de symboles. Apollon tourné vers l'est, pourquoi ? Dans les bassins des Saisons, pourquoi l'Eté est-elle au nord et l'Hiver au sud ? Les bosquets, paraboles de l'asservissement de la noblesse ? Tout cela, n'est-ce pas Sire, a coûté à la France beaucoup d'argent, d'eau et de sang, mais au moins, aujourd'hui, tout le monde peut profiter du résultat.

Versailles, c'est l'ultime et sublime cadeau de la monarchie à la démocratie. ■

ERIC MEYER, RÉDACTEUR EN CHEF

@EricMeyer_Geo



74

Un personnage clé de Versailles : Marie-Antoinette, ici jouant de la harpe dans un petit salon.
Peinture de Jean-Baptiste-André Gautier d'Agoty (1740-1786).

Musée du Château de Versailles / Collection Dagli Orti / Aurimages

SOMMAIRE

Ce numéro GEO Histoire est vendu seul à 6,90 € ou accompagné du DVD *Les Trésors du château de Versailles*, un documentaire de Françoise Cros de Fabrique, pour 4,90 € de plus.

En couverture : *Vue en perspective du château, jardins et parc de Versailles depuis l'avenue de Paris*, Pierre Patel, huile sur toile, 1668. Crédit photo : musée du Château de Versailles / Collection Dagli Orti / Aurimages.

Abonnement : Encart Pub : Comptoir du numismatique : Encart 4 pages posé sur la C4, diffusé sur les abonnés. Encarts marketing : Abo : 3 cartes jetées sur kiosques France Belgique Suisse. Encart Welcome Pack Loisirs et Multi diffusé sur la totalité des abonnés. Lettre extension ADI diffusée sur une sélection d'abonnés. VPC : Encart France Extra, diffusé sur une sélection d'abonnés



114

En 2016, l'artiste danois Olafur Eliasson érige, au milieu du Grand Canal, une cascade de 40 mètres de haut. Quel faste !

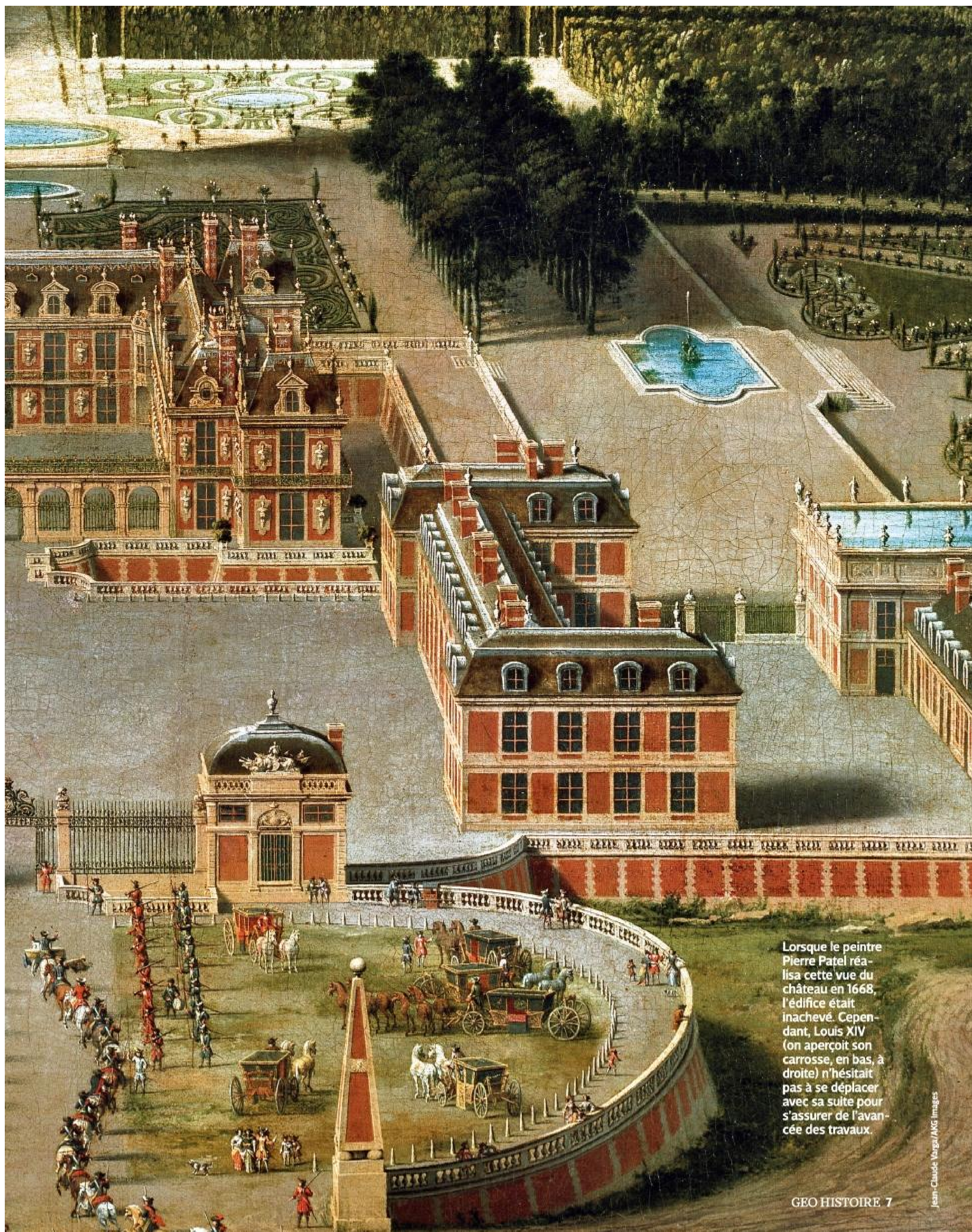


Olafur Eliasson/Anders Sune Berg/Tanya Bonakdar Gallery, NY.

Les grandes et petites heures de Versailles

Fêtes, invités prestigieux, signatures de traités, innovations scientifiques, voici, en images, les épisodes graves et légers qui ont fait, depuis plus de trois siècles, la légende du célèbre château.

PAR CYRIL GUINET (TEXTES)



Lorsque le peintre Pierre Patel réalisa cette vue du château en 1668, l'édifice était inachevé. Cependant, Louis XIV (on aperçoit son carrosse, en bas, à droite) n'hésitait pas à se déplacer avec sa suite pour s'assurer de l'avancée des travaux.

Jean-Claude Varga/AKG Images





1670

Un Olympe politique

Sur ce tableau de Jean Nocret (1615-1672), Louis XIV et ses proches sont représentés sous les traits de divinités gréco-romaines. Ils étaient les résidents d'un palais de 700 pièces et de plus de 2 000 fenêtres. Le front ceint d'une couronne de lauriers, et portant un sceptre surmonté d'un soleil, **le roi incarne Apollon.** Assise à sa gauche, la reine Marie-Thérèse devient Junon, l'épouse de Jupiter. A la droite du souverain, tenant un globe entre ses mains, sa mère Anne d'Autriche figure en Cybèle, la déesse de la Terre. A travers cette œuvre, exposée aujourd'hui dans le salon de l'Œil-de-bœuf, le roi affirmait à Versailles son pouvoir absolu.



1783

Des animaux en plein ciel

Face à la foule réunie sur la place d'Armes, *Le Martial* d'Etienne de Montgolfier s'élève dans le ciel, le 19 septembre 1783. Dans un panier en osier, relié par une corde au ballon à air chaud, sont enfermés un coq, un canard et un mouton. Malgré une déchirure de la toile au moment du décollage, **l'engin vola durant huit minutes** et parcourut 3,5 kilomètres avant de se poser à Vaucresson. A l'atterrissage, les animaux furent retrouvés vivants et bien portants. Le mouton, premier de son espèce à voler, finit ses jours à la Ménagerie royale.







1870

La galerie des Glaces se fait hôpital

Après la déroute française de Sedan, le 1er septembre 1870, et l'effondrement du Second Empire, **les soldats prussiens foncèrent sur Paris** transformé en camp retranché. Le 19 septembre, ils entrèrent dans Versailles. Deux jours plus tard, le prince royal de Prusse, futur Frédéric III, donna l'ordre d'installer les blessés dans le château laissé sans surveillance. L'aile du Midi fut d'abord réquisitionnée, puis ce fut au tour de la galerie des Glaces comme on le voit sur ce tableau de Victor Bachereau-Reverchon (1842-1885).

De Agostini/Leemage





1900

Les douces heures de la Belle Epoque

La scène aurait pu inspirer le peintre Auguste Renoir. Ce furent les frères Séeberger, photographes renommés au début du XXᵉ siècle, qui la fixèrent sur leurs plaques. Les 93 hectares du parc étaient alors **un lieu de détente prisé** par les Versaillais et les Parisiens. Familles endimanchées, femmes aux chapeaux fleuris, hommes coiffés de canotiers, ou encore permissionaires en uniformes profitaient des beaux jours sur les pelouses et le long des allées dessinées, quelque 250 ans plus tôt, par le jardinier du roi, André Le Nôtre.



1919

Ultimes retouches pour la paix

Après quatre ans de guerre, les dirigeants des puissances victorieuses (parmi lesquels David Lloyd George, Premier ministre britannique, Woodrow Wilson, président des Etats-Unis, Georges Clémenceau, président du Conseil) allaient **ratifier le traité mettant fin aux hostilités**. Symboliquement, la galerie des Glaces, où avait été proclamé l'Empire allemand le 18 janvier 1871, fut choisie pour cette réunion au sommet. Des couturières (ci-contre) furent chargées de joindre les tapis entre eux pour éviter que l'un des signataires ne trébuche...

Albert Harlingue/Roger-Viollet





1940

Prise de guerre pour les Allemands

Le 14 juin 1940, les troupes d'Hitler entrèrent dans la ville de Versailles. Ici, les soldats allemands franchissent pour la première fois la grille du château avant d'investir la cour d'Honneur, construite au XVIIe siècle. Durant les années noires de l'Occupation, le château ne fut pas épargné et **la Wehrmacht y mit en batterie un canon** de défense antiaérienne. Le drapeau frappé de la croix gammée flotta sur le palais jusqu'au 24 août 1944, date de la libération de la ville par la 2e DB du général Leclerc.

Château de Versailles/RMN-GP/Christophe Fouin







1961

Des invités sous le charme

Le 2 juin 1961, Jacqueline Kennedy traversa **la galerie des Glaces au bras du Général.** Lorsqu'elle parut au balcon avec son mari, John Fitzgerald Kennedy, aux côtés du président français et d'Yvonne de Gaulle, la *First Lady* put admirer le parc du château. A son retour aux Etats-Unis, la jeune femme se mobilisa pour encourager les mécènes américains à financer des travaux de rénovation à Versailles. De Gaulle, lui, continua d'y recevoir ses invités prestigieux : Baudouin Ier, roi des Belges, et son épouse, la reine Fabiola, ou encore le shah d'Iran.

Imagno Votava/La Collection





2009

Le Roi-Soleil retrouve enfin sa cour

Après **une restauration qui dura trois ans** et coûta 500 000 euros, la colossale statue équestre de Louis XIV, haute de 5,50 mètres, s'apprête ici à reprendre le chemin de Versailles. Sous les applaudissements, le souverain va retrouver son château. Mais pas à l'emplacement où Louis-Philippe (1773-1850), le dernier souverain, l'avait fait ériger en 1836. Il sera érigé plus en avant sur la place d'Armes, et installé sur un piédestal en pierre à 4 mètres de hauteur. Désormais, le royal cavalier semble accueillir les visiteurs en personne.

Raphaël Gaillarde/Gamma-Rapho



« DERRIÈRE LA FAÇADE, UNE INCROYABLE LOGISTIQUE »

Qui résidait au château ? Qui s'occupait du chauffage, des toilettes, de la sécurité ? Comment était entretenu le domaine ? La face cachée du château des rois.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-JACQUES ALLEVI ET CYRIL GUINET
PHOTOS DE PAOLO VERZONE/VU' POUR GEO HISTOIRE



Un historien passionné

A 40 ans, Mathieu da Vinha est, depuis 2009, directeur scientifique du Centre de recherche du château de Versailles. En 2003, il a soutenu à la Sorbonne sa thèse de doctorat consacrée aux «valets de chambre du roi vers 1640-1720». Il est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages, dont *Au service du roi. Dans les coulisses de Versailles* (éd. Tallandier, 2015) ou encore *Le Versailles de Louis XIV* (éd. Perrin, 2009).

«Le soir, accompagné de son valet qui transportait son épée

GEO HISTOIRE : En plus de son plus célèbre locataire, Louis XIV, combien de personnes étaient logées à Versailles à la fin du Grand Siècle ?
Mathieu da Vinha : Pour résider au château de Versailles, il fallait avoir une charge. C'est-à-dire un rôle, une fonction auprès du roi ou de l'un des membres de la famille royale. A la fin du règne de Louis XIV, en 1715, on estime que 6 740 personnes étaient directement logées aux frais du roi : 4 000 dans l'enceinte même du château et 2 740 dans les dépendances en ville.

Sur quels services reposait le bon fonctionnement du palais ?
La Maison du roi se divisait entre la Maison religieuse, la Maison civile et la Maison militaire. La première s'occupait de la spiritualité du souverain, la deuxième (plus de 1 300 à 1 500 domestiques servant par roulement, par trimestre, par semestre ou même par année pour les premiers gentilshommes de la Chambre) se chargeait de sa personne, c'est-à-dire de son confort et de son hygiène. Et enfin, la Maison militaire (forte de 2 000 officiers logés en ville) s'occupait de sa protection. Du petit marmiton, qui ne voyait jamais le roi, jusqu'au grand chambellan, en passant par les grands maîtres de France présents tous les matins au lever du souverain, environ 500 personnes étaient là en permanence.

Qui étaient les hommes clés de cette organisation ?
Il existait une hiérarchie officielle et une organisation plus officieuse. D'un côté, des membres de la grande aristocratie, que Louis XIV aimait avoir autour de lui, comme le duc de La Rochefoucauld, grand maître de la garde-robe et grand veneur, et qu'il appréciait beaucoup. De l'autre, des personnages moins importants mais qui avaient une grande influence auprès du roi, comme l'intendant de Versailles Alexandre Bontemps ou son premier barbier devenu l'un de ses premiers valets de chambre, François Quentin.

Les appartements les mieux exposés et les plus luxueux étaient occupés par la famille royale. Qui habitait les autres parties ?
Les logements du corps central du château étaient en effet réservés au roi, à la reine et aux fils de France. Pour des questions de proximité, les premiers valets de chambre du roi, la première femme de chambre de la reine ou encore le capitaine des gardes résidaient aussi dans le même secteur du palais. Ils disposaient de quelques pièces de service, très proches des appartements royaux, mais aussi d'un logement à titre personnel. Ainsi, François de Nyert, premier valet de chambre de Louis XIV, bénéficiait d'une belle surface juste au-dessus du grand appartement de la reine qui donnait sur le parterre du Midi. Les grands officiers, les premiers gentilshommes de la Chambre et les dames d'honneur avaient aussi de splendides logements, mais plus éloignés. Au premier étage de l'aile du Midi résidait la famille d'Orléans comme Monsieur, le frère du roi, avec son épouse, tandis que les collatéraux (les autres membres de la famille d'Orléans, les Condé ou les Conti) et les enfants bâtards du monarque étaient répartis, eux, dans le bâtiment côté jardin, entre l'aile du Nord et du Midi.

Quelles étaient les conditions d'attribution des logements ?
Il existait des règles en fonction des charges et de la proximité avec la personnalité à servir, mais en réalité, tout était opaque. L'intendant Alexandre Bontemps puis son successeur Louis Blouin réglaient, en tête à tête avec le roi, l'allocation des logements. C'est ainsi qu'en 1679, Louis XIV créa spécialement pour sa maîtresse d'alors – et future épouse –, Madame de Maintenon, une charge de seconde dame d'atours afin que celle-ci puisse bénéficier d'un appartement.

De quoi se composait un appartement de courtisan ?
Généralement, il était constitué d'une antichambre, d'une chambre, d'un cabinet et d'une garde-robe, c'est-à-dire quatre pièces plus les entresols. Soit environ 150 mètres carrés. Ce qui était considéré comme petit, car les courtisans (littéralement «qui vit à la Cour») devaient souvent abandonner des hôtels particuliers de plusieurs dizaines de pièces ou des châteaux pour venir s'installer à Versailles. En revanche, l'appartement occupé par Madame de Montespan, la favorite du roi à partir de 1667, comptait une vingtaine de pièces. Quant aux Noailles, ils avaient

et son pot de chambre, le roi se rendait chez sa maîtresse»

réussi à prendre possession, dans l'attique du Nord, d'une série d'appartements que l'on appelait «la rue de Noailles».

Il y avait aussi à Versailles des logis bien moins spacieux…

Ils se situaient dans le Grand Commun. Ce bâtiment avait été construit à l'extérieur du château pour les officiers de second ou de troisième rang. Il y avait toutefois au premier étage de beaux appartements occupés par ceux qui n'avaient pas réussi à être installés dans le château même. Le compositeur Lully, le contrôleur général des bâtiments et jardinier Le Nôtre et même des membres de la famille du ministre Colbert y vivaient. Au deuxième étage habitaient les premières femmes de chambre de la reine et de la Dauphine. Puis, dans les combles, se trouvaient des chambres standardisées de 10 à 12 mètres carrés, avec deux lits séparés par une table de nuit et une armoire. C'est là que dormaient à deux les valets de chambre ordinaires, les valets de garde-robe, les huissiers, etc. Ce qui ne les empêchait pas d'avoir un fort sentiment d'appartenance à la Maison du roi : être nourris et hébergés par le monarque était pour eux un honneur.

Louis XIV se couchait devant la Cour entre 23 heures 30 et minuit. Que se passait-il après ?

Il pouvait rendre visite à ses maîtresses, accompagné de son premier valet de chambre qui transportait son haut-de-chausses, son épée et son pot de chambre. Même si, à certaines périodes, Louis XIV avait deux maîtresses, il n'en voyait en général qu'une seule par soir. Ensuite, le roi terminait sa nuit dans la chambre de la reine, cela jusqu'à la mort de cette dernière, en juillet 1683. Un peu avant 8 heures 30, le premier valet de chambre venait chercher le roi afin de le raccompagner dans son appartement pour le lever officiel.

Les courtisans étaient-ils au courant que le roi quittait sa chambre la nuit ?

Oui, ils en avaient connaissance, ou du moins ils s'en doutaient, car Louis XIV ne s'en cachait pas spécialement. De plus, les gardes et les huissiers voyaient très bien que le roi quittait sa chambre. Sous Louis XIV, tout était public, et cela faisait partie de la majesté royale d'afficher sa puissance dans tous les sens du terme. Louis XVI, en revanche, qui était très pudique, fit installer un passage de 70 mètres en entresol pour ne pas être vu quand il rejoignait Marie-Antoinette.

Malgré une étiquette très rigide, une roturière, tous les matins, avait le privilège d'être la première à voir Louis XIV et l'embrassait avant son lever. Comment la chose était-elle possible ?

Si Perette Dufour était la première à entrer le matin dans la chambre de Louis XIV, avant de s'éclipser rapidement, c'est qu'elle avait été sa nourrice. Ce privilège de l'intimité a duré jusqu'en 1688, date de la mort de la nourrice.

Cette situation ne paraissait-elle pas incongrue aux grands du royaume qui, eux, devaient patienter dans l'antichambre ?

Non, parce que la présence de Perette Dufour – la seule femme autorisée à être là au réveil de Louis XIV – restait du domaine de l'officieux, et n'empiétait donc pas sur les prérogatives des grands pour lesquels seule la hiérarchie publique était importante.

Comment était organisé le ravitaillement de ce château aux allures de petite ville ?

Des contrats d'approvisionnement étaient négociés avec des grossistes, qui fournissaient la cour pour des périodes de trois ou six ans suivant les grands marchés •••



Dans son bureau situé dans le Grand Commun du château de Versailles, Mathieu da Vinha répond aux questions des journalistes de *GEO Histoire*.

«A la fin des repas, les restes de la table du Roi-

Conseiller historique de *Versailles*, la série de Canal + diffusée en 2015, Mathieu da Vinha a également publié *Versailles, l'enquête historique* (éd. Tallandier, 2015), à lire en complément pour décrypter cette fiction.

••• (viande, poisson, fruit, pain, vin...). Tout ce qui arrivait à Versailles était vérifié par un contrôleur qualité et un contrôleur quantité appartenant à la Maison-Bouche (département de la Maison civile). Les aliments destinés aux courtisans nourris aux frais du roi étaient stockés au Grand Commun, à côté du palais. La viande destinée au roi était entreposée dans l'enceinte même du château qu'elle ne devait pas quitter pour des raisons de sécurité. Au total, 250 personnes s'occupaient au quotidien de la nourriture à la cour. Les menus étaient établis à la semaine par le Bureau du roi.

Que faisaient les courtisans qui n'étaient pas entretenus par le roi ?

Les tables royales mais aussi les tables secondaires, qui nourrissaient quelque 150 personnes chaque jour, étaient tellement bien achalandées qu'elles fournissaient du «regrat», des restes qui étaient revendus par les officiers de la Bouche. Les courtisans non entretenus par le roi envoyaient donc leurs domestiques acheter ces victuailles dans des baraques adossées au château.



Qui était chargé de livrer le bois et d'alimenter les quelque 1 300 cheminées en activité ?

Il y avait au sein de la Maison du roi des officiers spécifiques appelés officiers de fourrière qui allumaient les falots de lumière dans les couloirs du château et qui étaient également chargés d'alimenter jour et nuit les cheminées. Quant aux courtisans, ils avaient leurs propres domestiques qui allaient chercher du bois et entretenaient le feu.

Que se passait-il en cas d'incendie ?

Le règlement de Versailles obligeait tous les habitants de la ville à venir combattre le feu. Certains d'entre eux étaient contraints d'avoir chez eux des seaux, des crochets, des échelles, etc. C'est ainsi qu'en mai 1707, 4 000 personnes avaient été mobilisées pour éteindre un feu dans l'aile du Nord.

Il y avait donc un service organisé de lutte contre le feu au château ?

Oui, mais assez limité. Il existait un réseau de tuyaux de cuir géré par le service des fontaines qui permettait d'amener de l'eau au plus près des flammes.

Y avait-il l'eau courante ?

Oui, en deux endroits : à la grotte de Thétis et à l'escalier des Ambassadeurs. Cette eau, qui provenait des étangs artificiels aménagés tout autour du château, était acheminée jusqu'au palais par des aqueducs extérieurs ou souterrains.

Comment l'eau potable arrivait-elle aux appartements ?

Des porteurs d'eau ou des domestiques se chargeaient de l'acheminer. L'eau potable était stockée dans des fontaines de cuivre, d'une capacité de 50 à 120 litres, qui se trouvaient dans la cuisine ou l'office.

Qui s'occupait du ménage des 65 000 mètres carrés du palais ?

L'entretien intérieur était confié aux «gens du château» qui n'étaient pas des officiers. Ce personnel, composé de ciriers, de frotteurs et de journaliers, était placé sous l'autorité de l'intendant. Quant aux extérieurs, ils dépendaient des officiers de la surintendance des bâtiments, c'est-à-dire – jusqu'à sa mort – de Colbert.

On imagine que les gens du château n'effectuaient pas le nettoyage en présence des courtisans...

Pour le plus courant, ils attendaient la messe quotidienne pour le faire. Par ailleurs, la Cour se transportait pendant deux à trois mois, à l'automne, à Fontainebleau. Le personnel profitait de ce moment pour faire le grand ménage, pour bassiner, pour lessiver, pour repeindre et même pour nettoyer les fosses d'aisance situées sous les escaliers ou sous certains appartements.

Les courtisans avaient donc des toilettes dans leur appartement ?

Le château n'était pas aussi sale qu'on l'imagine souvent ! Sous Louis XIV, chaque appartement disposait au moins d'une chaise percée qui était vidée dans l'une des 35 fosses d'aisance qui existaient à Versailles. Ces fosses étaient reliées à un système de conduits souterrains et se déversaient à l'extérieur du château dans des étangs, du côté de la Grande et de la Petite Ecurie, et

Soleil étaient rachetés par les petits courtisans»

que l'on appelait les «étangs puants». C'était une sorte de tout-à-l'égout et cela montre que le château était à la pointe de la modernité à l'époque.

Et le roi ? Avait-il à sa disposition des toilettes particulières ?

Il bénéficiait, depuis 1672, d'un cabinet privé, agrémenté de dorures et doté d'une porte vitrée, dans lequel il se rendait seul. Rien à voir avec ce qui se passait de l'autre côté des Pyrénées. Le petit-fils de Louis XIV, le duc d'Anjou, avait découvert, horrifié, qu'à la cour d'Espagne, un domestique était chargé de nettoyer le royal postérieur.

Louis XIV recevant en audience sur sa chaise percée relève donc de la légende ?

Au début de son règne, cela faisait partie de la tradition de la monarchie française. Quelques privilégiés disposaient du fameux «brevet d'affaires» qui leur donnait le droit de voir le roi précisément à ce moment-là. Mais cela a été abandonné rapidement.

Comment était assurée la sécurité du souverain ?

Louis XIV bénéficiait de gardes du corps dédiés à sa protection rapprochée. C'était l'élite de l'armée. Ces hommes étaient recrutés sur leur taille et ne devaient pas faire moins de 1,75 mètre. Lorsque le roi se déplaçait, y compris dans les jardins, il avait toujours son capitaine des gardes du corps derrière lui, son capitaine des Cent-Suisses devant lui, son lieutenant des gardes du corps des gardes françaises à sa droite et son lieutenant des gardes suisses à sa gauche. Et, tout autour de lui, un cordon de soldats. Cela ne figure pas sur les tableaux, mais il faut imaginer une dizaine d'hommes armés d'une épée assurant la protection du monarque. A l'intérieur des appartements, il y avait par exemple 32 gardes du corps dans la salle des gardes du roi présents 24 heures sur 24.

Le Roi-Soleil avait aussi une police secrète. Quelle était sa mission exacte ?

Louis XIV, peut-être parce qu'il avait en mémoire l'assassinat de son grand-père Henri IV par Ravaillac, avait un esprit sécuritaire. Il était obsédé par ce qui se disait sur lui et sur sa famille. Il voulait être au courant de tout. Il faisait donc espionner les courtisans par des agents prélevés parmi les meilleurs éléments des Cent-Suisses. Ces agents s'installaient dans les jardins et dans les auberges, et écoutaient ce qui pouvait se dire. Les appartements des courtisans étaient eux-mêmes infiltrés. Des laquais, des valets ou des femmes de chambre étaient soudoyés pour recueillir des informations. Les agents faisaient ensuite des rapports aux intendants Bontemps ou Blouin qui eux-mêmes informaient le roi.

Existait-il d'autres formes de surveillance ?

Le courrier était contrôlé par la police de la poste. Les lettres étaient ouvertes, lues et recachetées. Cela se faisait sous l'autorité de Colbert ou de Louvois. Sachant cela, Madame Palatine, la belle-sœur du roi, s'adressait même directement au ministre Louvois dans ses lettres à ses relations et lui demandait, sur un ton moqueur, des conseils financiers !

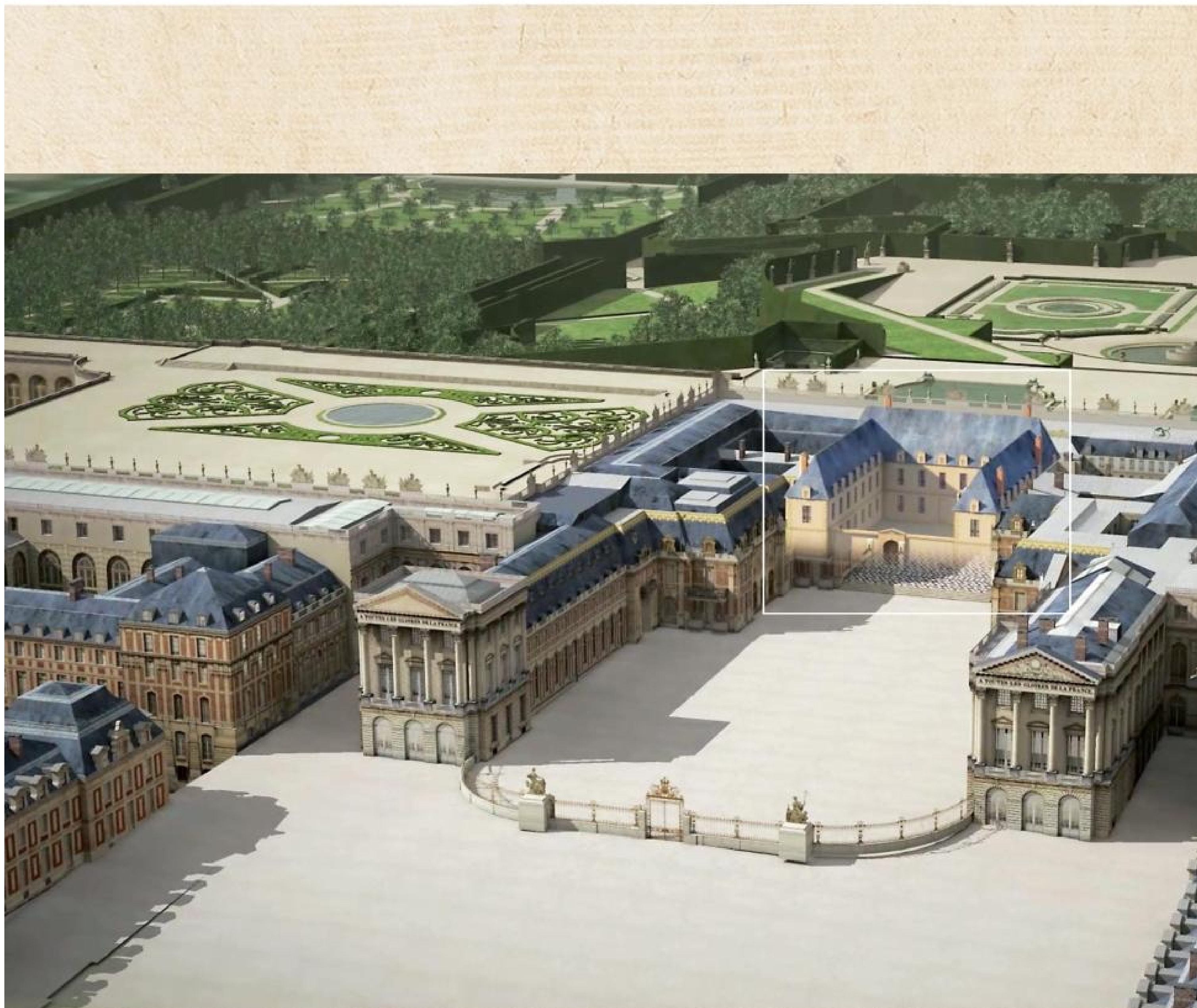
Le château et les jardins étaient déjà ouverts au public. Qui profitait de ce droit de visite ?

Des aristocrates mais aussi des bourgeois ou des ecclésiastiques. La visite était également accessible aux femmes, exception faite des prostituées. Pour entrer, il fallait juste être bien habillé. Dans la journée, plusieurs centaines de visiteurs déambulaient dans Versailles, comme en témoignent les récits et les mémoires. Des gens faisaient spécialement le voyage de tout le pays. Des guides étaient édités à leur intention. Le château était alors une sorte de lieu de pèlerinage où il fallait être allé une fois dans sa vie.

Que découvraient les visiteurs ?

L'ensemble du château, à condition que le monarque n'y soit pas. Le Grand Appartement, la galerie des Glaces, l'antichambre de l'Œil-de-bœuf et celle du Grand couvert ou encore le cabinet du Conseil étaient accessibles. Seuls de rares endroits comme l'appartement de Collectionneur de Louis XIV, c'est-à-dire l'actuelle partie nord de la cour de Marbre, étaient fermés à cause de leur exiguïté et de la présence d'œuvres d'art. Les jardins, eux, étaient ouverts de 9 heures à 18 heures ou à 19 heures selon les saisons. Quasiment comme aujourd'hui ! ■

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-JACQUES ALLEVI ET CYRIL GUINET



Cette illustration en 3D montre l'ampleur du projet de Louis XIV, réalisé à partir du château (ici, dans le cadre blanc) de son père Louis XIII.



DU PAVILLON DE CHASSE *au palais...*

Dans une campagne perdue et hostile, Louis XIV a réalisé un tour de force : faire construire, en cinquante ans, le plus grand et le plus somptueux des châteaux d'Europe. Voici, en cinq étapes et en 3D, comment ce miracle architectural a pu être possible.

PAR CYRIL GUINET (TEXTES) / CHÂTEAU DE VERSAILLES, 2012 (IMAGES 3D)

1623-1662 L'ancien relais de chasse de Louis XIII

Un bourg médiéval, à deux heures de cheval de Paris. Un village isolé au milieu de marais fétides et infestés de moustiques. Versailles au début du XVII[e] siècle est, prétend Saint-Simon dans ses *Mémoires*, «le plus triste et le plus ingrat de tous les lieux».

C'est pourtant dans cet endroit sinistre qu'en 1623, Louis XIII, alors âgé de 20 ans, décide d'établir un pavillon de chasse. Le logis est sommaire : quatre pièces, une galerie, quelques dépendances. Entre 1631 et 1634, le monarque fait agrandir cette résidence par l'architecte Philibert Le Roy. Un château de briques et de pierres, couvert d'ardoises, voit alors le jour. Ce premier pavillon est réservé au roi et à ses compagnons lorsqu'ils viennent forcer le renard ou le cerf. Les dames ne sont pas admises à Versailles. Louis XIV hérite de la résidence et des terres alentours à la mort de son père, en 1643. Il engage les premiers travaux qui dureront jusqu'à la fin de son règne. ■



Le château de Louis XIII (en rouge sur le plan ci-dessus) forme un U qui entoure la future cour de Marbre. Plus tard, Louis XIV embellira et agrandira le bâtiment. En gris, le château tel qu'il est aujourd'hui.



❶ Les appartements de Louis XIII sont situés au premier étage. Au rez-de-chaussée est logé le capitaine des Gardes.

va se métamorphoser en une agréable résidence



Deux avancées forment les communs : au nord, les cuisines ❷, au sud, le garde-meuble et les commodités ❸.

❹ Louis XIV fait maçonner des douves rectilignes. Elles n'ont pas de rôle défensif mais sont purement décoratives.

❺ A partir de 1662, les toits sont refaits, recouverts de plomb doré et percés de lucarnes pour apporter plus de lumière.

1663-1666 Dès le début du chantier, les bâtiments



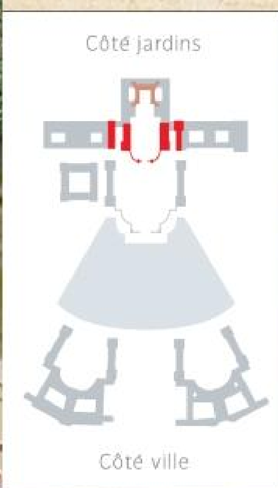
❶ L'entrée du château, protégée par une grille en fer, est placée sous la garde des mousquetaires du roi.

❷ et ❸ Deux bâtiments, construits dans le prolongement du château, accueillent les cuisines et les écuries.

❹ Des édifices de plain-pied, au nord et au sud, abritent la réserve de bois et une remise pour les carrosses.

et les jardins sont dédiés aux menus plaisirs du roi





Devant le château d'origine, Louis XIV fait construire quatre bâtiments de communs qui viennent encadrer une cour fermée par un mur d'enceinte.

5 Côté nord, un pavillon à arcades renferme la grotte de Thétys, un divertissement aquatique au décor baroque.

Tandis que le jardinier du roi, André Le Nôtre, ébauche le futur parc du domaine, traçant les allées et installant les premiers bosquets, parterres ou fontaines, les travaux d'agrandissement du château débutent. En 1663, deux nouveaux bâtiments sont élevés de part et d'autre de l'avant-cour, destinés à accueillir les communs. L'aile Sud 2 est affectée aux écuries tandis que l'aile Nord 3 abrite les cuisines. On bâtit aussi deux pavillons bas 4 : une remise pour les carrosses au nord, et un bûcher au sud. Enfin, on dresse un mur pour clôturer l'avant-cour.

Le roi, désireux de faire de Versailles un lieu d'émerveillement, charge Louis Le Vau de la construction de la Ménagerie. En 1666, l'architecte bâtit aussi un édifice étonnant : un pavillon à arcades, surmonté d'un réservoir d'eau, dissimulant une grotte 5 dédiée – l'idée en revient à Charles Perrault, l'auteur des *Contes* – à Thétys, une nymphe qui, dans la mythologie grecque, accueillait chaque soir Apollon. ■

1668-1678 En habillant le château de pierre blanche

A partir de 1668, les travaux s'accélèrent. Les bâtiments des cuisines et des écuries sont raccordés au château. Des pavillons, dans le même style, sont construits sur l'emplacement des anciens fossés. Côté jardin, Louis Le Vau érige une enveloppe de pierre autour du château de Louis XIII, à l'appui des pavillons d'angle. Lorsqu'il fait retirer les échafaudages, le palais est métamorphosé. Les nouvelles façades habillées de pierre blanche comportent trois niveaux : le soubassement, rythmé de grandes niches, le premier étage, percé de hautes fenêtres séparées par des colonnes et des pilastres, et enfin, l'attique (la partie supérieure), orné d'autres pilastres plus courts et surmonté d'une balustrade. Le tout est coiffé de toits plats à l'italienne. Au premier étage, Le Vau installe le Grand Appartement du Roi et un autre en symétrie pour la reine. Les deux ailes sont séparées par une terrasse centrale qui fait face au jardin. ■



Côté jardin, un deuxième bâtiment de pierre blanche vient encercler le premier château. «L'enveloppe de Le Vau» prend son inspiration dans les villas italiennes de style baroque.



❶ Le Grand Appartement du Roi est constitué d'une enfilade de sept salons officiels et antichambres richement décorés.

et de colonnes, Le Vau lui donne sa magnificence



❷ Celui de la Reine comprend une chambre, le salon des Nobles, l'antichambre du Grand Couvert et la salle des Gardes.

❸ Une terrasse relie les Appartements royaux. Elle sera recouverte et remplacée par la galerie des Glaces en 1678.

1678-1682 Versailles déploie ses ailes et devient le

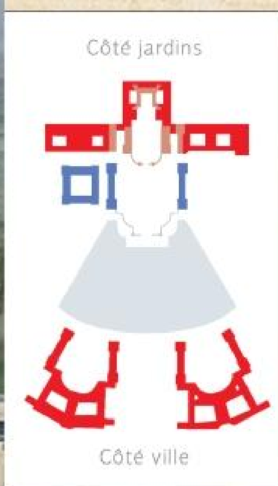


1 La Grande Galerie remplace l'ancienne terrasse. Longue de 73 mètres, elle est percée de 17 fenêtres et décorée de 367 glaces.

2 L'aile du Midi est une extension dédiée à la famille royale. Sa façade de pierre blanche prolonge le style du corps central.

haut lieu du classicisme à la française





Le château se dote de deux extensions – l'aile du Midi et l'aile du Nord – ainsi que de deux écuries (en rouge sur le plan). A la même époque, on construit les ailes des Ministres et les Grands Communs (en bleu).

Les Grande 3 et Petite 4 Ecuries ne possèdent qu'un rez-de-chaussée afin de ne pas gêner la vue depuis le château.

En 1678, Hardouin-Mansart, successeur de Le Vau, recouvre la terrasse qui relie les Appartements royaux pour la transformer en une somptueuse salle d'apparat : la galerie des Glaces. Quatre ans plus tard, en 1682, Louis XIV fixe la résidence permanente de la Cour à Versailles. La nécessité de loger plusieurs milliers de personnes entraîne de nouveaux agrandissements. Mansart va alors quintupler la surface du château. Il prolonge en un temps record (entre 1679 et 1681) le château au sud, avec l'aile du Midi, longue de 150 mètres, réservée à la famille royale. Au nord, la construction, en 1685, d'une aile réservée aux princes de sang entraîne la destruction de la grotte de Téthys. Sur la place d'Armes, de part et d'autre de l'avenue de Paris, l'architecte édifie des écuries capables d'abriter des centaines de chevaux et de carrosses. Chacune a sa spécialité : La Grande Ecurie 3 accueille les chevaux de selle destinés au manège ou à la chasse. La Petite Ecurie 4, les bêtes d'attelage et les carrosses. ■

1689-1710 *A la fin des travaux, le Roi-Soleil bâtit une*

L'aile du Nord terminée, en 1689, le Roi-Soleil ordonne aussitôt l'élévation de la Chapelle royale. A Versailles, quatre églises provisoires se sont succédé avant que le roi puisse entreprendre la construction d'un lieu de culte digne du château. Le chantier est cependant vite ralenti par le manque de bras. En effet, en 1687, une épidémie de paludisme a décimé les ouvriers. La guerre contre la Ligue d'Augsbourg (une coalition européenne opposée à la politique expansionniste de Louis XIV) perturbe également la bonne marche des travaux de 1688 à 1697. La chapelle ne sera terminée et consacrée à Saint Louis, saint patron de la monarchie française, qu'en 1710. Ce dernier grand chantier mené sous le règne de Louis XIV mobilisa 110 sculpteurs. Œuvre de Hardouin-Mansart, la Chapelle nous est parvenue intacte et sans modifications depuis l'époque du souverain, avec son sol en marbre polychrome et sa voûte peinte. ■

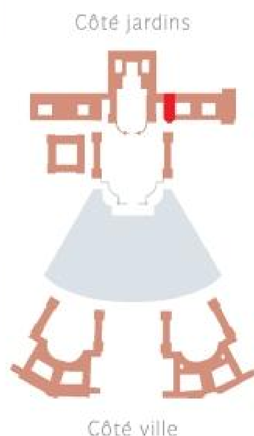


❶ La Chapelle est le plus haut bâtiment de Versailles. Seule la puissance divine pouvait dominer la chambre du roi. 28 statues d'apôtres, évangélistes et allégories des vertus catholiques ornent l'édifice depuis 1705.

❷ La toiture est décorée de motifs en plomb doré, représentant des fleurs de lys, des fleurons et des palmettes. Elle est coiffée d'un lanternon (12 mètres de haut), surmonté d'une croix, qui fut détruit en 1765.

chapelle comme pour inviter Dieu dans son château





La Chapelle est située près du Grand Appartement du Roi. Il a fallu démolir une partie de l'aile Nord pour l'édifier.

Au fil du temps, certains des chefs-d'œuvre de Versailles ont disparu. Et non des moindres. C'est le cas, par exemple, de la grotte de Thétys, de l'Escalier des Ambassadeurs décoré de marbres polychromes, de l'étonnante Ménagerie royale, ou encore du Trianon de Porcelaine, tout de bois et de céramique, où le roi allait prendre sa collation...

Perdu à jamais ? Pas si sûr... Le château de Versailles s'est en effet lancé dans un nouveau défi : le projet de recherche Verspera «Versailles en perspectives» pour reconstituer en images virtuelles interactives les différentes étapes de la construction du château.

A l'origine de ce projet, initié en 2012, un trésor : les milliers de plans conservés aux Archives nationales, à la Bibliothèque nationale de France et au château de Versailles. Ces précieuses et fragiles archives portent la signature des maîtres de l'architecture française aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, de Louis Le Vau jusqu'à Ange-Jacques Gabriel, l'architecte de Louis XV, ou Richard Mique, celui de Marie-Antoinette, en passant par Jules Hardouin-Mansart.

Numériser ces documents n'est pas une tâche facile, leurs tailles variant de quelques centimètres à plus de 3 mètres. Mais cette opération préservera un fond précieux et fragile pour le mettre à la disposition des chercheurs (historiens, historiens de l'architecture, de l'art...). Et surtout de réaliser une reproduction en 3D de la résidence royale en s'appuyant sur les technologies récentes de modélisation. Les images ainsi créées permettront de «tourner autour» ou «d'entrer» à l'intérieur. Une entreprise titanesque, mais grâce à laquelle nous pourrons sans doute, d'ici 2020, admirer virtuellement toutes les merveilles de Versailles. ■

CYRIL GUINET

GALERIE DES GLACES

Colbert aurait-il volé le savoir-faire des Vénitiens ? Derrière la création de la

Rien n'est égal à la beauté de cette galerie de Versailles, unique dans le monde.» Dans sa correspondance du 15 avril 1685, la marquise de Sévigné s'émerveille. Et pour cause : dès son achèvement cinq mois plus tôt, la galerie des Glaces, ou «Grande Galerie» comme elle est alors nommée, s'est imposée comme le joyau du château de Versailles. Hommage à Louis XIV, elle a été conçue par l'architecte Jules Hardouin-Mansart et construite entre 1678 et 1684. Longue de 73 mètres et large de 10,5 mètres, cette salle vante, sous le pinceau de Charles Le Brun, les succès politiques, militaires et économiques du souverain sur le mode allégorique. Tableaux et médaillons s'y succèdent pour célébrer, entre autres, la construction du canal reliant l'Atlantique et la Méditerranée par la Garonne, les victoires contre l'Espagne ou les Pays-Bas, l'ordre rétabli dans les finances, l'interdiction des duels... Tout est conçu ici pour éblouir les visiteurs et rappeler la grandeur d'un Roi-Soleil au sommet de son pouvoir.

C'est aussi un tour de force technique pour le génie français, dont les artisans ont réussi à fabriquer 357 miroirs étincelants. Insérés dans les 17 arches faisant face aux 17 fenêtres, ils créent un sentiment de faste et d'espace. Une performance d'autant plus étonnante que les Français n'étaient jusque-là guère des experts en miroiterie... Que s'est-il passé pour parvenir à une telle prouesse ? Retour sur une rocambolesque affaire.

Jusqu'aux années 1660, seuls les verriers de l'île de Murano, au nord de Venise, maîtrisent parfaitement la fabrication de miroirs étamés à base d'un alliage étain-mercure. Une technique importée d'Orient, que la ville d'Italie du Nord a hérité de Byzance. Réputés pour leur pureté, ces objets de grand luxe font fureur dans les salons de l'aristocratie européenne malgré leur coût exorbitant. Le prix d'un beau miroir équivaut alors à 800 journées de travail d'un artisan. «J'avais une méchante terre qui ne rapportait que du blé, je l'ai vendue et j'en ai eu ce beau miroir», se félicite la comtesse de Fiesque selon des propos rapportés, avec un certain humour, par Saint-Simon, grand chroniqueur de son époque. Les miroirs, une poule aux œufs d'or ? Afin de préserver leur lucratif monopole, les Vénitiens ont opté pour une stratégie efficace, explique l'historien Jacques Thuillier dans *La Galerie des Glaces, chef-d'œuvre retrouvé* (éd. Gallimard, 2007). Leur corporation interdit en effet à ses membres de révéler les secrets de fabrication et l'alliage si particulier qui permet de produire ces beaux miroirs. Les ouvriers partis sans autorisation à l'étranger, qui refusent de revenir quand l'ordre leur en est donné, s'exposent ainsi à de graves sanctions : leurs proches peuvent être emprisonnés et des spadassins envoyés à leurs trousses.

Grâce à ces règles drastiques protégeant leur savoir-faire, les Italiens parviennent à exporter en France des quantités toujours plus importantes de «glaces à miroir». La France commence à s'en agacer. Inquiet de ce monopole et des importations coûteuses qui creusent le budget de l'Etat, Colbert, nommé contrôleur général des Finances, pousse Louis XIV à réagir. Le monarque octroie ainsi en 1665 au financier Nicolas Dunoyer et à ses associés un privilège exclusif de fabrication sur le sol français. Installée dans le faubourg Saint-Antoine, la toute nouvelle Manufacture royale de glaces de miroirs reçoit alors de généreuses subventions publiques pour démarrer, tandis que ses productions échappent à toute imposition. «Nous avons convié par nos bienfaits les estrangers qui ont la réputation d'exceller», précise Louis XIV dans sa lettre de patente établissant la manufacture. Une idée de Colbert encore, qui extrade, dans le plus grand secret, une équipe d'ouvriers vénitiens qu'il comble d'avantages pour les inciter à transmettre leur savoir-faire. «Le ministre leur trouve un logement, leur donne autant d'argent qu'ils veulent, ils ont des tas de domestiques», s'étonne alors l'ambassadeur de Venise à Paris.

Deux des meilleurs miroitiers italiens de la Manufacture royale disparaissent mystérieusement

Mais la Manufacture connaît des débuts difficiles. La production dans les fours consomme énormément de bois, un matériau qui se fait rare et cher dans la capitale française. Malgré l'arrivée des Italiens, la qualité des miroirs parisiens demeure inférieure à celle de leurs concurrents vénitiens. Le patron de la Manufacture, Nicolas Dunoyer, se plaint de ces artisans étrangers, note l'historienne Sabine Melchior-Bonnet dans son *Histoire*

AU-DELÀ DU MIROIR

célèbre salle, on tombe sur un épisode rocambolesque d'espionnage.

du miroir (éd. Imalgo, 1994) : sans doute conscients des risques qu'ils encourent, ils semblent réticents à partager tous leurs secrets avec leurs collègues français. Et la vie en France leur monte à la tête. Loin de leurs épouses, ils s'encanaillent, se querellent et se désintéressent de leur tâche. Les soucis de la Manufacture ne s'arrêtent pas là : la police vénitienne, avertie de leur séjour illicite à Paris, menace les ouvriers. Deux des meilleurs artisans succombent d'un mal mystérieux. Colbert soupçonne un empoisonnement mais rien ne peut être prouvé, d'autant que les miroitiers qui respirent des vapeurs de mercure dépassent rarement les 30 ans. Qu'importe la raison : un vent de panique s'installe. Sous la pression de l'ambassadeur de Venise, les survivants italiens repartent en Italie en 1667 sans que la Manufacture parisienne ne soit parvenue à maîtriser la fabrication des miroirs. Ni à équilibrer ses comptes...

Les miroirs éblouissent à nouveau les visiteurs : la galerie des Glaces a retrouvé son faste après un important programme de restauration achevé en 2007.

Mais la détermination de Colbert et du Roi-Soleil est sans faille : ils veulent battre les Italiens sur leur propre terrain. A la fin de 1667, Richard Lucas de Nehou, un gentilhomme verrier, est choisi pour prendre la relève en associant à la Manufacture parisienne sa «glacerie» de Normandie et en faisant venir en France une nouvelle équipe de Vénitiens. Le gouvernement de la Sérénissime a vent de ce second débauchage et leur ordonne de revenir. Mais Colbert menace de les envoyer aux galères s'ils ne collaborent pas avec leurs collègues français, raconte l'essayiste Marc Lefrançois dans son *Histoire secrète et curieuse de Versailles* (éd. City, 2016). On finit (enfin !) par arracher aux Italiens le secret du dosage parfait : en 1672, la Manufacture royale parvient à réaliser des miroirs d'une qualité et d'une taille remarquables, vantés par Colbert dans une lettre adressée à un industriel italien : «Nos glaces sont maintenant plus parfaites que celles de Venise».

L'agrandissement du château et des hôtels particuliers alentour stimule la demande de miroirs

Le pari est gagné. Reste à protéger le savoir-faire français nouvellement acquis. Conformément à son idéologie protectionniste, le contrôleur général des Finances interdit la même année l'importation du verre alors même que l'agrandissement du château de Versailles et des hôtels particuliers qu'édifient aux alentours les courtisans stimule la demande. Afin de concevoir les miroirs de la galerie des Glaces, c'est tout naturellement qu'il passe commande à la Manufacture royale qui devient, en 1692, la Compagnie Saint-Gobain après une série de fusions. Plus de trois siècles plus tard, elle existe encore, tout comme la plus somptueuse salle de Versailles, dont la magie ne tenait finalement qu'à quelques grammes de mercure et d'étain... ■

FRÉDÉRIC BRILLET



John Frumm/Hemis.fr

DE L'EAU À TOUT PRIX

Pour faire chanter ses fontaines, Louis XIV demanda l'impossible à ses ingénieurs. Détournement de rivière, creusement de canaux, aqueducs... Un projet qui sera en partie réalisé. Au prix de 10 000 morts.

Gérard Blot/Château de Versailles/RMN-Grand Palais /



Deux réalisations du rêve aquatique de Louis XIV : le bassin d'Apollon, au premier plan et, derrière, le Grand Canal, sur lequel on voit évoluer la flottille composée de gondoles, galères, yachts anglais et petits vaisseaux (gouache vers 1705).

LE PROJET INITIAL (1684) DÉTOUR

LE PLAN D'ORIGINE
Cette carte du XVII[e] siècle montre le tracé du canal de l'Eure, soit 80 kilomètres entre le barrage de Pontgouin **1** et Versailles.



Christophe Fouin/Château de Versailles/RMN-Grand Palais

Une énorme clameur résonne dans le château de Vaux-le-Vicomte, ce 17 août 1661, vers 18 heures. Le roi Louis XIV, âgé de 22 ans, et sa mère Anne d'Autriche viennent d'arriver. Ils rejoignent les quelque 600 courtisans ayant répondu à l'invitation de Nicolas Fouquet. Le puissant surintendant des Finances donne, ce soir-là, une gigantesque fête destinée sans doute à éblouir le souverain en lui révélant les fastes de son domaine. «Tout combattit à Vaux pour le plaisir du roi, la musique, les eaux, les lustres, les étoiles», écrit quelques jours plus tard le fabuliste et témoin de la scène Jean de la Fontaine à l'un de ses amis. On connaît la suite : le roi, humilié par le luxe tapageur de son ministre et convaincu qu'il détourne des fonds, le fait arrêter quelques semaines plus tard par ses mousquetaires. Mais il n'oublie pas la magnificence des aménagements hydrauliques de Vaux, et va chercher à les surpasser dans le château qu'il est en train de faire construire.

Seul «léger» problème : Versailles manque d'eau. A Vaux, situé en contrebas de la rivière de l'Anqueil, l'alimentation des bassins, cascades et jets d'eau provenait (et provient toujours) de sources naturelles captées aux alentours du château et stockées dans de vastes réservoirs. Dans le domaine du Roi-Soleil, en revanche, tout reste à faire. Le pavillon de chasse de Versailles où le jeune Louis XIV accompagnait son père a, certes, été transformé en confortable petit château. Face au bâtiment, de vastes marais ont été asséchés. Mais le site se trouve à 142 mètres au-dessus du niveau de la Seine. Et il n'y a pas la moindre rivière à proximité pour l'alimenter… Ne reste alors qu'une solution : défier la nature pour fournir au monarque l'or bleu qu'il convoite. Le challenge est d'autant plus compliqué à relever que la science hydraulique est alors au point mort depuis l'Antiquité. Comme l'explique Chiara Santini, ingénieur de recherche à l'Ecole nationale supérieure du paysage, les équipes

NER LA RIVIÈRE ET MULTIPLIER LES TUNNELS



UN OUVRAGE AU CORDEAU En fonction de la configuration du terrain, le canal emprunte tantôt une tranchée à ciel ouvert **2**, tantôt un conduit souterrain **3**.

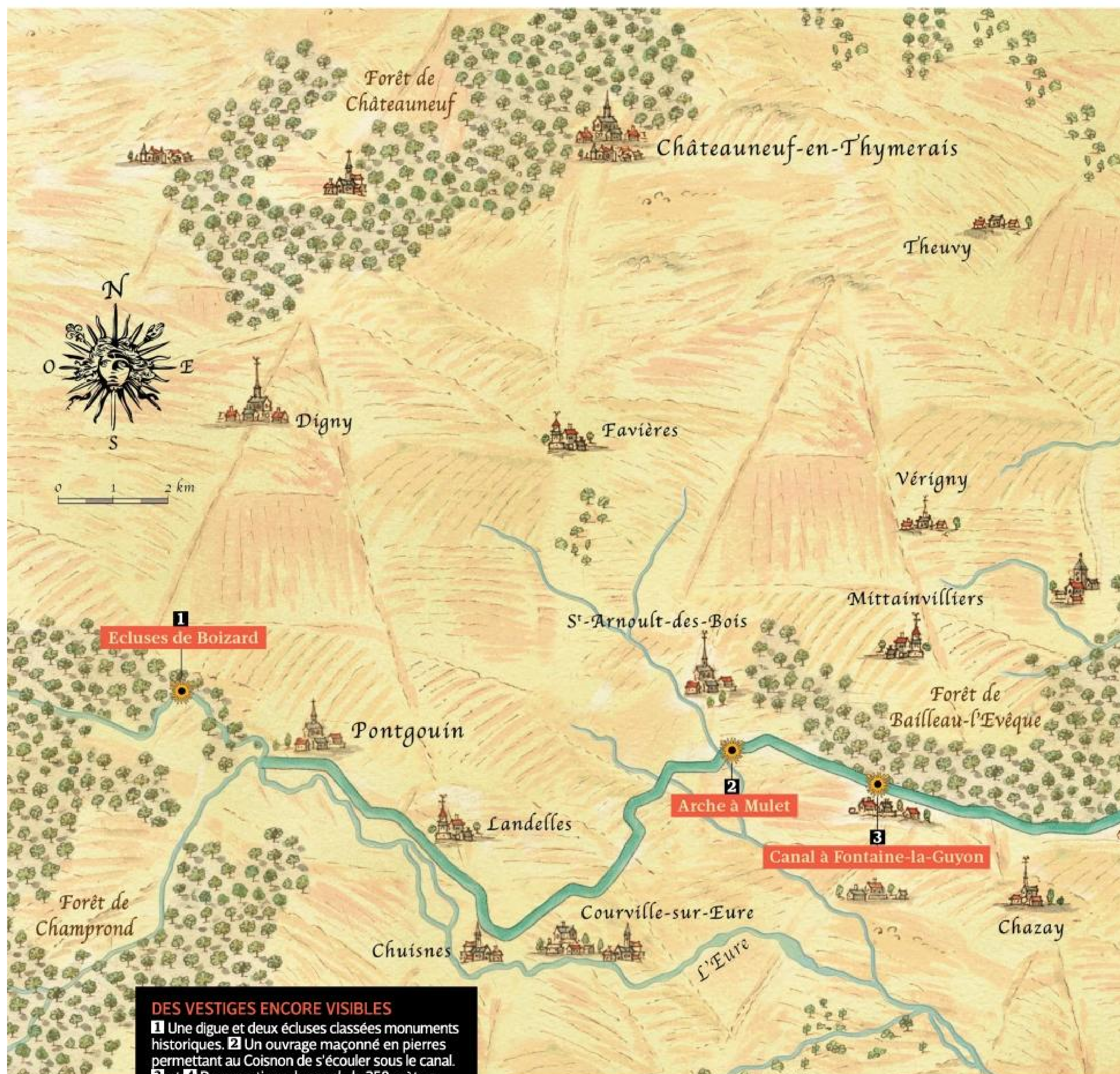
UN ULTIME OBSTACLE A Maintenon **4**, le canal doit franchir la vallée de l'Eure, et poursuivre son cours par Epernon, en direction de Versailles.

chargées, à l'époque, des installations hydrauliques du château, à savoir les ingénieurs fontainiers François Francini et Denis Jolly puis Claude Denis et son fils, sont amenées à développer de nouvelles compétences techniques. Elles doivent mieux évaluer la capacité des bassins, le rapport entre la hauteur des réservoirs et l'élévation de jets, perfectionner la construction des pompes, des réservoirs et l'imperméabilisation des voûtes des aqueducs. La taille du réseau de Versailles incite également à développer la construction de tuyaux en fonte infiniment moins coûteux que les conduites traditionnellement fabriquées en plomb, en cuivre, en bois ou même en céramique. Surtout, ce sont les techniques de pompage et d'acheminement de l'eau sur de longs parcours qui doivent être améliorées afin de pouvoir puiser l'eau de plus en plus loin.

L'unique ressource en eau d'abord envisagée est l'étang de Clagny qui approvisionnait déjà le domaine sous Louis XIII. Le Roi-Soleil en fait perfectionner les installations entre 1662 et 1667 : une nouvelle pompe, actionnée par deux manèges à chevaux, à laquelle s'ajoutent bientôt trois moulins à vent puisant l'eau au moyen d'une chaîne à godets, permet de faire monter le précieux liquide jusqu'aux terrasses nord du château. Mais ce système ne peut servir qu'à de brèves démonstrations et n'alimente qu'une douzaine de fontaines. On est loin du projet aquatique faramineux rêvé par le roi.

Pour augmenter l'approvisionnement en eau, d'autres travaux sont engagés, en 1668, afin de barrer la rivière de la Bièvre, un affluent de la Seine. Au moulin de Launay, une pompe à piston, alimentée par une gigantesque roue de 20 mètres de diamètre, puis cinq moulins à vent supplémentaires, permettent d'élever l'eau jusqu'au réservoir de Satory (72 000 mètres cubes) qui alimente le château. •••

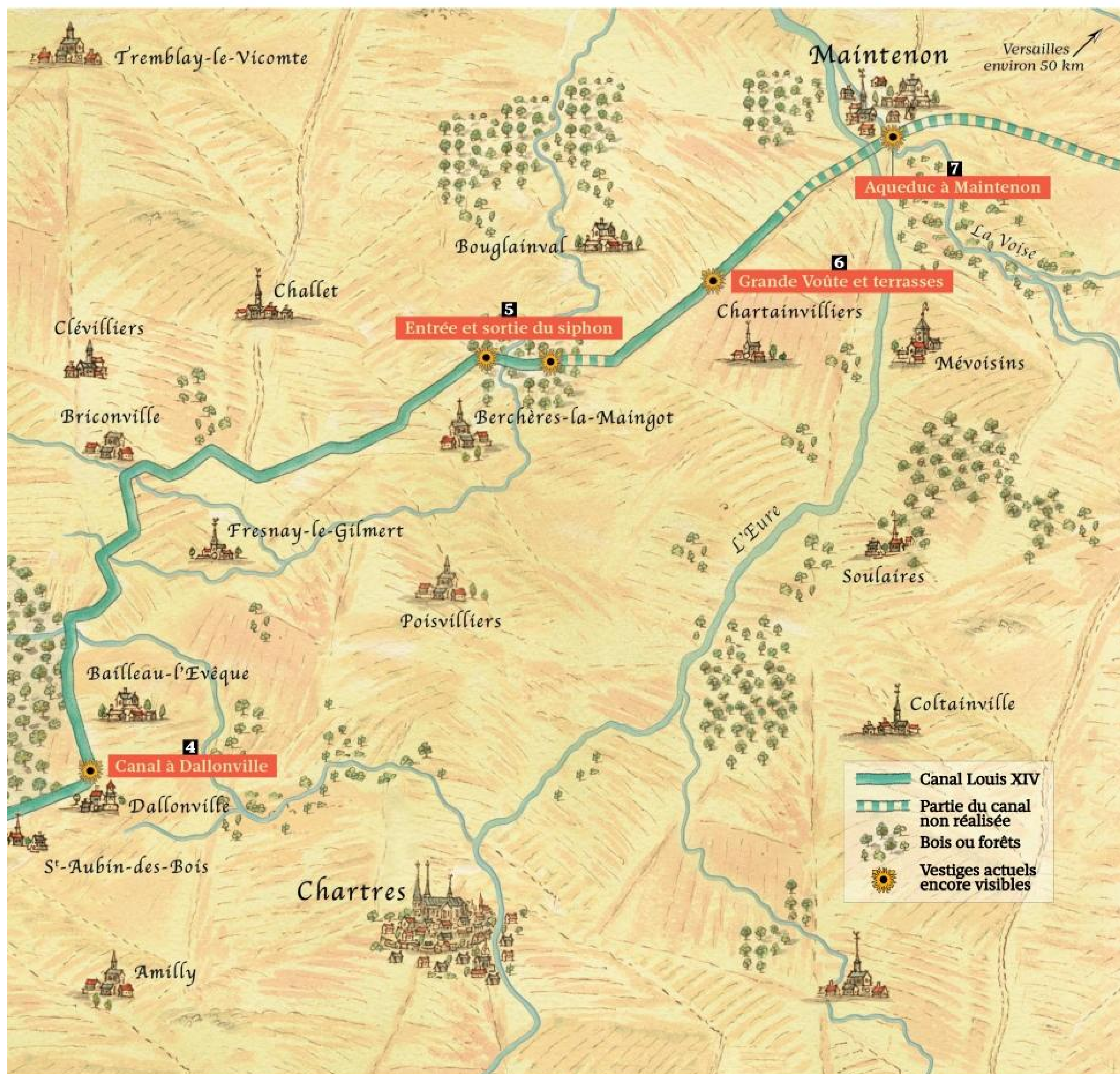
LA RÉALISATION FINALE (1685-1688) UN CANAL



DES VESTIGES ENCORE VISIBLES

1 Une digue et deux écluses classées monuments historiques. **2** Un ouvrage maçonné en pierres permettant au Coisnon de s'écouler sous le canal. **3** et **4** Deux portions du canal, de 250 mètres chacune, maintenues en eau. **5** Un puits, une galerie en briques et la Grande Arche, de 161 mètres de long. **6** Les terrasses et la Grande Voûte. **7** L'aqueduc et ses 47 arcades.

ET DES OUVRAGES D'ART SUR 50 KILOMÈTRES



Carte : Sophie Pauchet

••• Mais ces différents systèmes de pompage restent insuffisants face à la multiplication des bassins et fontaines. Les idées les plus folles sont alors proposées au souverain. «Pierre-Paul Riquet, le créateur du canal du Midi (alors appelé canal du Languedoc, entre Garonne et Méditerranée, ndlr) suggère même à Colbert de faire dévier une partie du cours de la Loire pour l'amener au domaine du régent, explique l'ingénieur Jean Siaud, auteur d'*Ils ont donné l'eau à Versailles* (Editions de l'Onde, 2012). L'idée séduit le roi, qui se dit prêt à payer les quelque 2,4 millions de livres (ndlr : plus de 36 millions d'euros actuels) pour ce chantier titanesque. Mais Colbert charge tout de même l'abbé Picard, membre de l'Académie des sciences, de vérifier la faisabilité du projet. Celui-ci a inventé une lunette à visée qui permet de calculer beaucoup plus précisément le nivellement des pentes. Et il s'avère que la Loire, où Riquet veut capter l'eau, est plus basse que Versailles... Le détournement du fleuve, très coûteux, aurait été en plus un fiasco total !»

Dix ans plus tard, et jusqu'en 1685, c'est un nouveau chantier qui démarre. Cette fois, les ingénieurs cherchent à réaliser un réseau gravitaire, c'est-à-dire qui s'écoule en suivant une pente naturelle, sur le plateau de Trappes. On crée une dizaine d'étangs (Trappes, Bois-d'Arcy, Bois-Robert...) et on construit l'aqueduc de Buc pour «abreuver» les fontaines. C'est également en 1685 que la formidable machine de Marly est mise en service (voir encadré page 54).

Tout cela reste encore insuffisant, d'autant que la soif du roi est insatiable. Comme le rappelle Gilles Bultez, chef du service des fontaines de Versailles, le parc regroupe, à son apogée, le nombre effarant d'«une cinquantaine de fontaines et près de 1 600 jeux d'eau». Cela suppose, pour les faire fonctionner, de disposer de plus de 50 000 mètres cubes d'eau par jour... soit l'équivalent de vingt piscines olympiques contemporaines !

AU BARRAGE DE PONTGOUIN

Le roi s'approprie la rivière de l'Eure

Un dernier chantier, pharaonique, est donc envisagé : détourner l'Eure, seule rivière proche capable d'assurer un débit fiable et constant. L'étude de nivellement est confiée à Philippe de La Hire. Cet astronome et mathématicien brillant constate qu'au niveau du village de Pontgouin (Eure-et-Loir), à environ 80 kilomètres à vol d'oiseau au sud-ouest de Versailles, l'Eure se situe à 26 mètres au-dessus du réservoir qui alimente les bassins du château. Le marquis de Louvois, surintendant des bâtiments, estime qu'il faut construire un canal à ciel ouvert reliant Pontgouin à l'étang de la Tour, lié au réseau hydraulique du plateau de Trappes et à la dizaine d'étangs qui alimentent déjà le château. Il charge Vauban de la réalisation en lui conseillant d'aller au plus court : «Les vallons, qui n'ont que 5 à 6 pieds de hauteur, ne doivent pas vous obliger à vous détourner [...] pourvu que cela abrège le chemin.»

Les travaux, prévus pour durer cinq ans, débutent en 1685. Ils mobilisent une main-d'œuvre pléthorique. 30 000 hommes sont réquisitionnés : 22 000 soldats ainsi que 8 000 paysans et ouvriers... L'édit de Nantes vient d'être révoqué, et l'on réserve les tâches les plus pénibles aux bataillons composés en majorité de protestants. Plusieurs chantiers sont amorcés en même temps et l'on peut encore aujourd'hui observer leurs vestiges.

Le captage de l'Eure se fait à Boizard, un lieu-dit situé à 2 kilomètres en amont de Pontgouin. Un barrage, fermant hermétiquement la vallée d'une rive à l'autre, y est édifié afin d'obtenir une réserve d'eau sur 6 kilomètres. La digue est une construction en terre, recouverte d'un revêtement de pierres de taille, et longue de 201 mètres. Deux écluses de 8 mètres de haut s'y élèvent toujours permettant de réguler le débit du canal et celui de la rivière.

DE L'ARCHE À MULET À DALLONVILLE

Un château situé sur le tracé est détruit

Le canal poursuit son chemin jusqu'à la commune de Saint-Arnoult-des-Bois, dans l'actuelle Eure-et-Loir : là, un remblai de terre assure le franchissement de la vallée et une arche maçonnée, appelée l'arche à Mulet, permet au petit ruisseau du Coisnon de s'écouler sous le canal. Une portion de l'ouvrage subsiste encore un peu plus loin : le canal réapparaît à ciel ouvert sur une longueur de 250 mètres environ au niveau de la commune de Fontaine-la-Guyon. Au XVIIe siècle, le tracé du canal passait précisément sur l'emplacement d'un château seigneurial. Peu importe : celui-ci fut démoli pour être reconstruit quelques centaines de mètres plus loin.

Louis XIV, en grand apparat, se rend au moins une fois par an sur place pour superviser l'avancement du projet. Dans ses *Mémoires*, le marquis de Sourches rapporte qu'en septembre 1685, le roi a visité, à cheval, tous les «travaux dignes des anciens •••

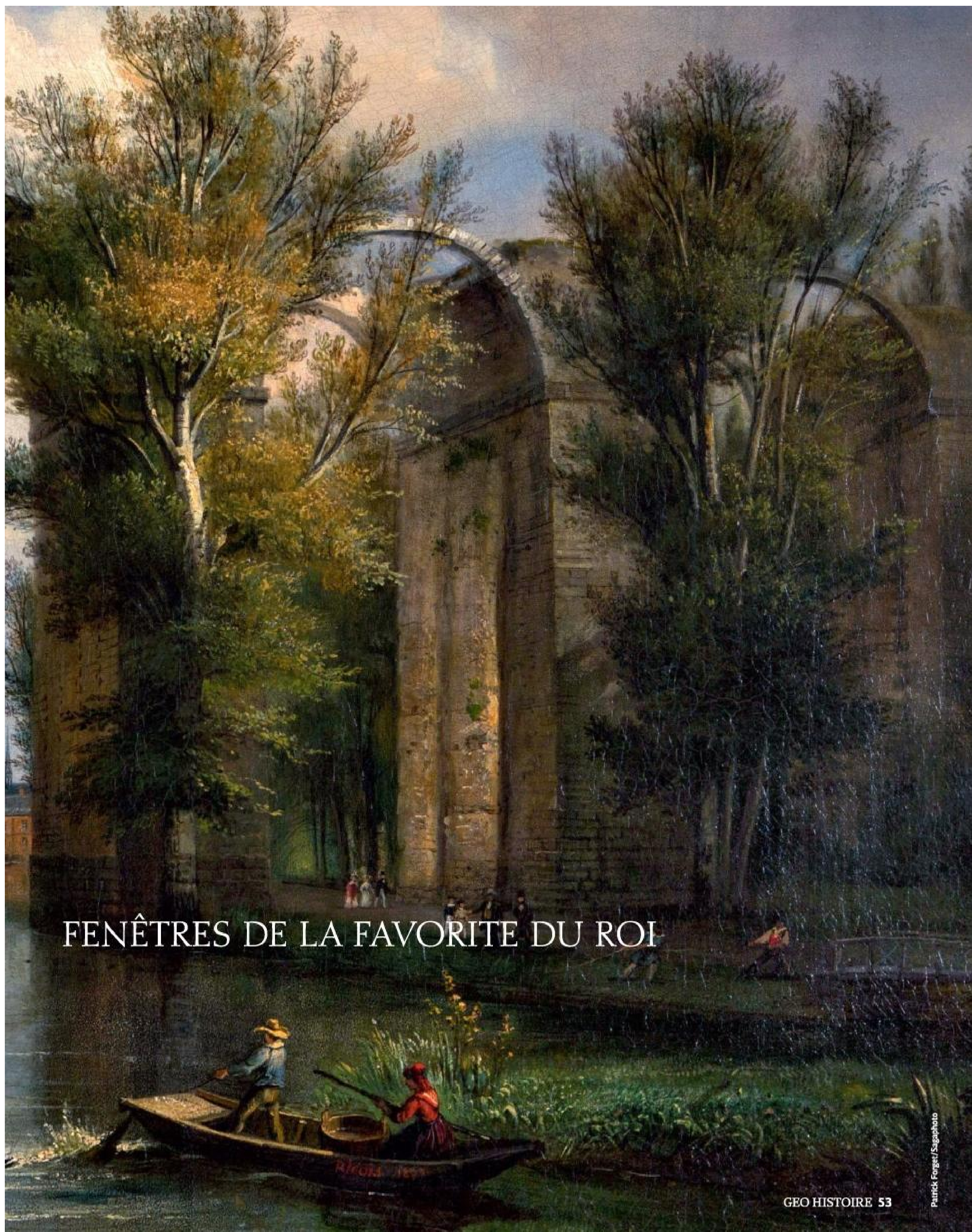
Comme le montre cette gravure de 1688, Louis XIV, en grand apparat, venait au moins une fois par an sur place superviser l'avancement du chantier qui devait alimenter les fontaines de son château.

LES OUVRIERS SONT DÉCIMÉS PAR LES FIÈVRES


Les Trauaux de Trianon et de la Menagerie
Les Machines et Aqueduc du Chasteau de Marly
LES OVRAGES MAGNIFIQVES DV ROY LOVIS LE GRAND EN TEMPS DE PAIX
La France est deuenüe vn pays enchanté
C'est l'Aimable sejour de la Felicité
Sous vn Regne si beau tout conspire a sa gloire
Fontaines, Aquéducs, Temples, Iardins, Palais,
Ponts, et Remparts bastis des mains de la Victoire
Sont sous Louis le Grand l'ouurage de la Paix
Le Royal Aquéduc de Maintenon sur le quel passera le Canal de la Riuiere d'Eure qui doit venir jusques a Versailles. Led. Aquéduc Contient sept cent Thoises de Longueur sur dixhuit thoises 2 pieds de hauteur et 8 thoises de largeur
Maintenon
Camp de Maintenon
Pontgoin
Chartres
Maintenon
Versailles
Paris
Le Pont Royal des Tuilleries
Patrick Forget/Sagaphoto

À MAINTENON, L'AQUEDUC PASSE DEVANT LES

Pour traverser le domaine de Madame de Maintenon, la rivière artificielle devait emprunter un énorme aqueduc. Mais le seul édifice civil bâti par Vauban ne fut jamais achevé. ***Peinture de F.-E. Ricois (1795-1881).***



FENÊTRES DE LA FAVORITE DU ROI

Patrick Forget/Sagaphoto

UNE MÉCANIQUE SPECTACULAIRE… MAIS LIMITÉE

« Cette machine immense, qui frappe d'étonnement tous ceux qui la voient par l'énormité de sa construction, est une grande chose qui fera toujours un honneur infini à son Inventeur, malgré ses défauts.» Voilà comment Diderot présente dans son *Encyclopédie* l'engin inauguré à Marly, à 7 kilomètres au nord du château de Versailles, le 13 juin 1684. Depuis longtemps le roi enjoignait les experts de lui présenter des projets pour faire monter les eaux de la Seine jusqu'à son domaine.

C'est Arnold de Ville, un entrepreneur liégeois, assisté des maîtres charpentiers et mécaniciens Paulus et Rennequin Sualem, qui releva le défi. Démarré en 1681, le chantier mobilisa 1 800 ouvriers et nécessita 100 000 tonnes de bois, 17 000 tonnes de fer, 800 tonnes de plomb et de fonte. Un barrage fut construit entre Port-Marly et Bezons pour contraindre le débit de la Seine. A Marly, 14 roues à aubes de 12 mètres de diamètre, actionnées par le courant, entraînaient 250 pompes réparties sur trois niveaux. L'eau aspirée remontait 700 mètres de coteaux, passant par deux réservoirs avant d'être refoulée sur l'aqueduc de Louveciennes. De la Seine au bassin d'Apollon, l'eau parcourait ainsi une quinzaine de kilomètres. Hélas, le gigantesque engin présenta vite des limites. Les pannes étaient nombreuses et la machine ne pouvait fonctionner que sous la surveillance de charpentiers, de forgerons… En outre, le débit attendu ne fut jamais atteint. Arnold de Ville avait promis 6 000 mètres cubes d'eau par jour. Lors de son activation, la machinerie ne délivrait que 5 000… et seulement 3 000 à 2000 mètres cubes au milieu du XVIIIe siècle. Elle fonctionnera pourtant 133 ans. En 1817, elle fut remplacée par des systèmes de pompage plus performants s'appuyant sur de nouvelles énergies : charbon, gaz, électricité… Il ne reste aujourd'hui que quelques bâtiments de ce qui fut l'une des machineries les plus perfectionnées du XVIIe siècle. ■

Un barrage sur la Seine (14 roues à aubes, 100 000 tonnes de bois et 17 000 tonnes de fer) ne réussit pas à alimenter les fontaines de Versailles (gravure de 1700).



••• Romains». L'année suivante, le monarque est même accompagné par des ambassadeurs du royaume de Siam lorsqu'il se rend sur le chantier.

De Berchères à Chartainvilliers

Des prouesses techniques pour franchir les vallons

De Dallonville, le canal poursuit sa route à ciel ouvert sur une quinzaine de kilomètres, sans que les ingénieurs ne rencontrent de difficultés techniques. A Berchères-la-Maingot, un profond entonnoir s'enfonce à plus de 15 mètres dans le sol. Il s'agit en fait de l'entrée d'un gigantesque siphon qui devait permettre de franchir la vallée des Larris sur plus d'un kilomètre grâce à de longs tuyaux de fonte. Il subsiste aussi à proximité, et bien caché au fond du vallon, la Grande Arche : un tunnel de 161 mètres de long. C'est qu'à un certain stade, les ingénieurs du roi avaient prévu de faire passer le canal sur une immense levée de terre, l'arche permettant à un petit ruisseau de couler au-dessous. Plus loin, vers Chartainvilliers, ce sont de gigantesques terrasses creusées de fosses qui barrent la plaine sur près de 6 kilomètres. Dans leur *Histoire du canal Louis XIV* (éd. CAEL, 2006), Gabriel Despots et Jacques Galland estiment que le volume de terre à charroyer était énorme : 5 millions de mètres cubes, soit l'équivalent d'un cube de 170 mètres de côté ! On peut voir aujourd'hui la Grande Voûte qui permettait jadis de faire passer la route de Chartainvilliers sous ces terrasses.

L'aqueduc de Maintenon

Cet édifice monumental reste inachevé

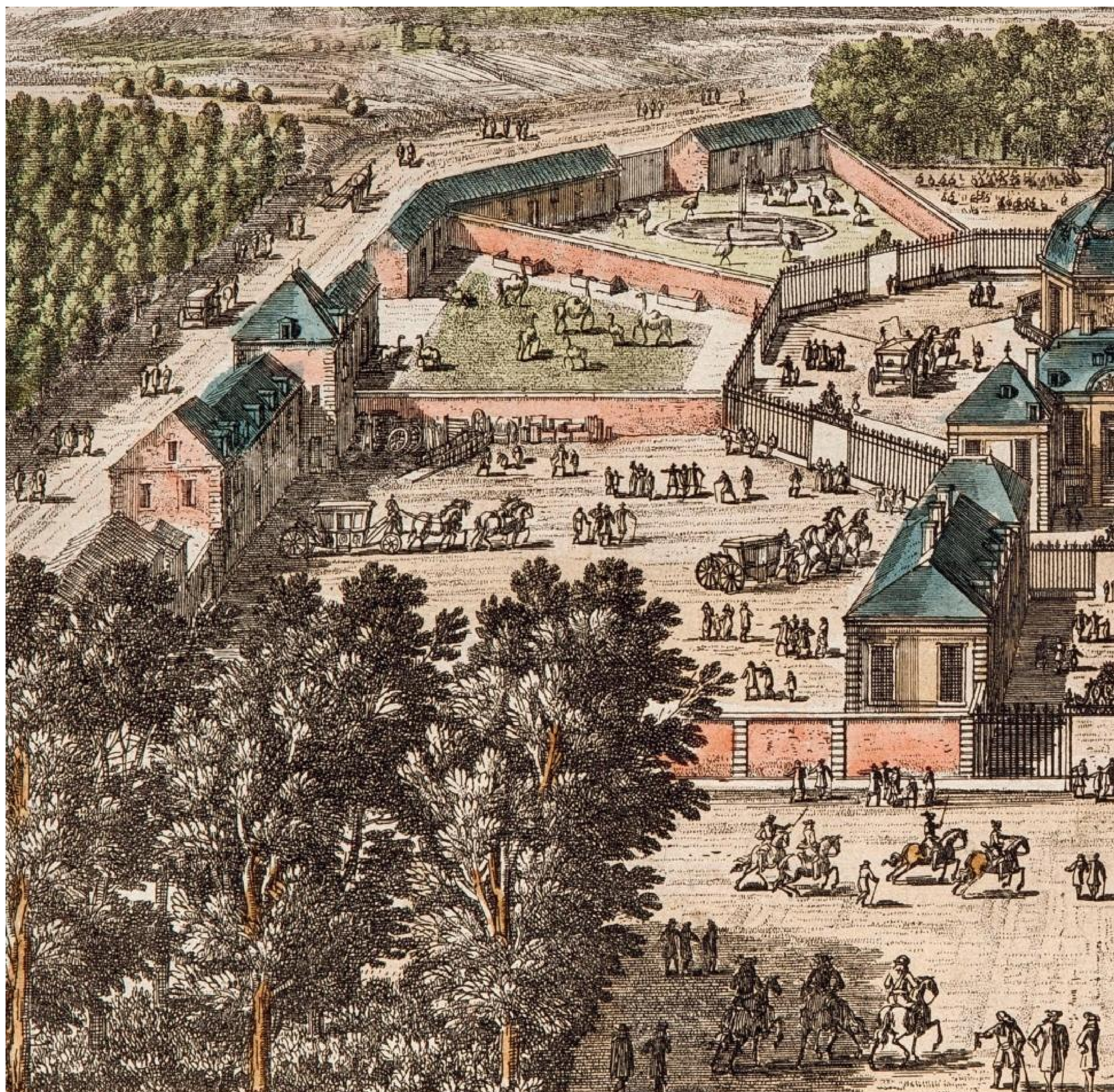
Le plus impressionnant reste à découvrir : l'aqueduc de Maintenon, conçu pour assurer le franchissement de la vallée de l'Eure. En se promenant aujourd'hui dans le parc du château, on peut admirer de prodigieuses arches en ruine, hautes de plus de 28 mètres, grignotées par des plantes grimpantes et colonisées par des pins et des tilleuls. Ce n'est pourtant là qu'une esquisse du formidable projet initial proposé par l'Académie des sciences. Au Roi-Soleil qui voulait marquer son temps, rivaliser avec les grandes réalisations des Romains et des Chinois, les ingénieurs avaient suggéré un aqueduc maçonné comportant trois niveaux d'arches les unes au-dessus des autres et s'élevant à 73 mètres du sol... L'édifice aurait ainsi été plus haut que les tours de Notre-Dame-de-Paris. L'idée fut abandonnée au profit d'un ouvrage plus modeste.

En 1687, la construction de l'aqueduc commence sous les fenêtres de Madame de Maintenon, la favorite que le roi a épousée en secret. «Il faut s'imaginer un gigantesque chantier mobilisant plusieurs milliers d'hommes, souligne Morgane Philippe, coordinatrice du site. Des carrières environnantes fournissent les pierres, la forêt de Rambouillet, le bois...» Certains matériaux sont même importés de Belgique ou d'Angleterre. Le travail est pénible, d'autant que, dans cette zone humide, les ouvriers sont décimés par le scorbut, les fièvres et la dysenterie... Malgré l'absence de sources officielles, on estime que 10 000 personnes sont mortes sur le chantier. Saint-Simon, témoin critique de la fin du règne de Louis XIV, note dans ses *Mémoires*, parlant des survivants : «Combien n'en ont pu reprendre leur santé pendant le reste de leur vie ! Et toutefois non seulement les officiers particuliers, mais les colonels, les brigadiers, et ce qu'on y employa d'officiers généraux, n'avoient pas, quels qu'ils fussent, la liberté de s'en absenter un quart d'heure, ni de manquer eux-mêmes un quart d'heure de service sur les travaux. La guerre les interrompit en 1688 sans qu'ils aient été repris depuis ; il n'en est resté que d'informes monuments qui éterniseront cette cruelle folie.»

Ce ne sont pas les pertes humaines mais les préparatifs de la guerre contre la Ligue d'Augsbourg (qui opposa, de 1688 à 1697, la France à une coalition européenne) qui auront finalement raison du canal. Les soldats encore valides doivent quitter le chantier pour rejoindre les frontières à l'est de la France, et l'argent sera désormais investi dans le conflit. La facture du canal tombé à l'eau est salée. «On arrive aujourd'hui à une estimation de 81 millions de livres (1,2 milliard d'euros) pour l'ensemble des travaux hydrauliques de Versailles, dont au moins 9 millions (135 millions d'euros) uniquement pour la dérivation de l'Eure», estime Jean Siaud. Les terres sur lesquelles devait courir le canal sont peu à peu rendues à leurs propriétaires. Madame de Maintenon, dont la vue depuis le château est désormais barrée par l'aqueduc, obtient une faveur royale : la propriété de l'aqueduc inachevé. Elle le fera en partie démolir pour récupérer des pierres qu'elle offrira à son confesseur Paul Godet des Marais, pour la construction du séminaire Saint-Charles à Chartres. La reprise des travaux du canal de Louis XIV, plusieurs fois envisagée, sera abandonnée au XIXe siècle.

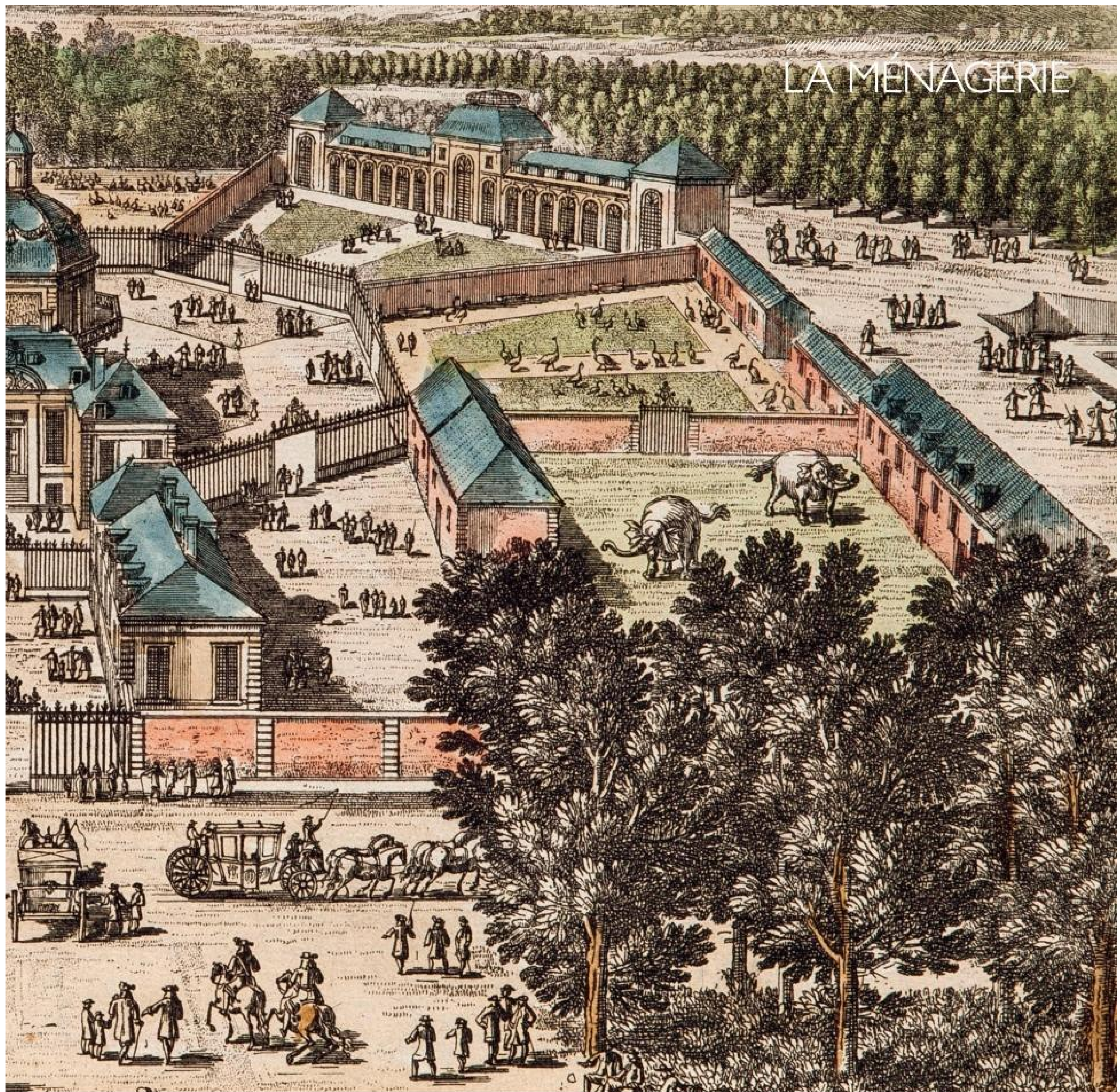
Quant aux fontaines de Versailles, il faut bien donner l'illusion qu'elles coulent en abondance. Lors des promenades, une douzaine de garçons fontainiers actionnent tour à tour les jeux d'eaux en suivant les visiteurs. Le monarque ne réussit certes pas à peupler Versailles d'une profusion de jets qui, selon la formule de Bossuet, «ne se taisent ni jour ni nuit». Mais grâce à cette astuce, il réalise le temps de brefs parcours son rêve aquatique. Aujourd'hui, c'est une pompe électrique qui puise l'eau du Grand Canal pour alimenter en circuit fermé les fontaines et les jets d'eau. Louis XIV aura tout de même lancé une mode : la construction de parcs remplis de fontaines partout en Europe et jusqu'en Russie. ■

LÉO PAJON



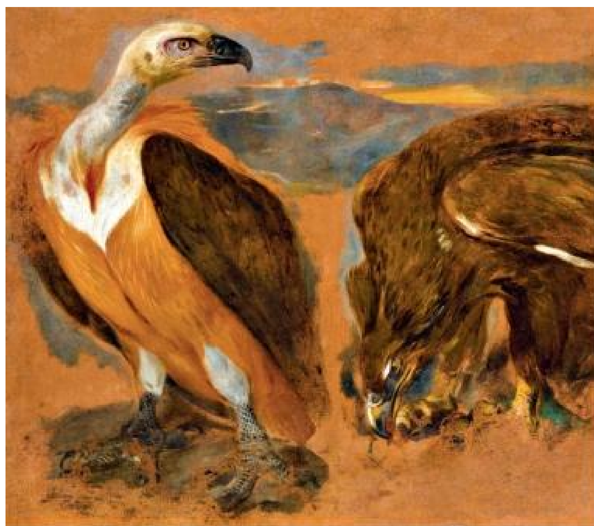
Christophe Fouin/RMN-Grand Palais

ET LOUIS XIV CRÉA LE PREMIER ZOO...



Bien avant de faire venir sa cour à Versailles, le Roi-Soleil installa lions, lamas et éléphants dans les jardins… Ce fut, à l'époque, la plus grande ménagerie d'Europe.

Dès 1663, sept enclos vinrent rayonner autour d'un pavillon de plaisance, au sud-ouest du parc. Ils abritaient des animaux exotiques. Il n'en reste aujourd'hui aucun vestige.


Franck Raux/RMN-Grand Palais

Au XVIIe siècle, Pieter Boel réalisa ces études au zoo versaillais.


Adélaïde Beaudoin/RMN-Grand Palais

Les porcs-épics furent des modèles inédits pour l'artiste.


René-Gabriel Ojeda/RMN-Grand Palais

Symbole royal, le lion régnait dans le parc zoologique.

Un enclos abritant un tigre, une cour hébergeant des autruches, une luxuriante volière pour une quarantaine d'espèces d'oiseaux, du colibri à l'élégante grue Demoiselle, un parc comprenant des moutons de Barbarie (sortes de chèvres antilopes d'Afrique du Nord) et un rhinocéros du Bengale, sans oublier une abondante basse-cour destinée à la «bouche du roi»... Au total, ce sont sept parcs animaliers qui rayonnent en éventail autour d'un adorable petit château de plaisance prolongé d'un pavillon octogonal... C'est en 1662, soit vingt ans avant que le palais ne devienne le siège du gouvernement, que Louis XIV commande à l'architecte Louis Le Vau d'installer une ménagerie au sud-ouest du parc, alors en plein travaux. Contrairement à l'usage en vigueur, le jeune monarque – il a 24 ans – exige que toutes les bêtes, autrefois dispersées dans les différentes résidences royales, soient réunies dans un même lieu. Deux ans plus tard, son caprice est exaucé. Du balcon qui ceinture le pavillon au niveau du premier étage, le roi peut embrasser son arche de Noé d'un seul regard. Le premier zoo des temps modernes venait de voir le jour.

Grâce aux efforts des savants en mission à l'étranger et des gouverneurs de colonies, la collection initiale du premier zoo d'Europe ne va ensuite pas cesser de s'étoffer. En outre, Colbert, le ministre des Finances du royaume, charge un pourvoyeur attitré, un certain Mosnier Gassion, d'acquérir chaque année au Levant, en Egypte ou en Tunisie, un contingent d'«animaux paisibles». Dans le dernier tiers du siècle, malgré les tracasseries douanières et les contraintes de quarantaine, l'infatigable fournisseur accomplit ainsi plus de quarante voyages pour mener à bon port poules sultanes, autruches et canards d'Egypte. Le roi peut également compter sur les cadeaux diplomatiques. Comme celui que lui fait livrer, en 1668, le roi Pierre II du Portugal : un éléphant du Congo. Gratifié quotidiennement de 40 kilos de pain, de douze pintes de vin et de deux seaux de potage, le pachyderme se montre généralement doux avec son public. Jusqu'au jour où il estourbit d'un coup de trompe un farceur qui avait fait mine de lui envoyer de la nourriture. Après treize ans de bons et loyaux services sous les cieux franciliens, l'animal trépasse en 1681. Pendant l'opération de dissection, à laquelle assistera le monarque en personne, on découvre avec stupeur que l'éléphant... était une éléphante.

La Dauphine fait de la Ménagerie l'alcôve de ses amours secrètes

Initialement conçue comme une vitrine d'apparat, la Ménagerie devient rapidement un lieu d'études pour les naturalistes. Une évolution qui est liée à la création par Colbert de l'Académie des sciences en 1766. Celle-ci s'exerce activement à l'anatomie comparée sur les cadavres d'animaux venus du zoo du roi. Ce jardin zoologique fait le bonheur d'une foule de spécialistes : chirurgiens, zoologistes, taxidermistes... mais aussi sculpteurs et peintres animaliers – Pierre Puget, Pieter Boel, Nicasius Bernaerts... – qui trouvent dans les bêtes mortes ou vivantes une source inédite d'inspiration. Au tournant du XVIIIe siècle, cependant, l'engouement pour les dissections exotiques s'estompe tandis que le roi, alors proche de la soixantaine, se lasse peu à peu de sa collection d'animaux.

Heureusement, la Ménagerie va trouver une nouvelle protectrice : Marie-Adélaïde de Savoie qui, à son arrivée à Versailles, en 1696, fait souffler un vent de fraîcheur sur une cour devenue austère. Agée de 11 ans, l'enfant, un brin ●●●



René-Gabriel Ojeda/RMN-Grand Palais

Orientée au sud, la cinquième cour de la Ménagerie hébergeait hérons, aigrettes et huit autruches. Ces dernières stupéfiaient les visiteurs.



L'abondante basse-cour était aussi destinée à la table du roi.



Ces lynx comptaient parmi les plus remarquables pensionnaires.

Pieter Boel dessina l'unique dromadaire du zoo, qui resta la vedette jusqu'à la Révolution.



Les flamants roses furent rapportés du Levant sur ordre de Colbert.



Ce coati, arrivé à Versailles en 1690, passionnait les naturalistes.

••• turbulente, s'attire les faveurs de Louis XIV qui raffole de sa bonne humeur. Le monarque la mariera à son petit-fils, le duc de Bourgogne... Et lui confiera les clés de son somptueux jouet. L'animalerie, restaurée en 1698 par l'architecte Jules Hardouin-Mansart, retrouve alors une nouvelle jeunesse. L'impétueuse propriétaire parcourt les lieux à cheval ou à dos d'âne. Dans une laiterie d'agrément, elle s'amuse à confectionner du beurre que le roi déclare trouver excellent. La Dauphine de France ne se contente pas de baratter : elle fait de la Ménagerie – ou plutôt du château de plaisance qui la surplombe – l'alcôve de ses amours secrètes. Le zoo, vieux de cinquante ans, connaît alors son apogée. Même les corsaires s'en mêlent : en 1711, Jean Doublet de Honfleur rapporte de ses rapines dans les mers du Sud deux étranges «moutons mâle et femelle» que l'on ne connaît pas encore sous le nom de «lamas».

Hélas, en 1712, la petite-bru du roi succombe, à 27 ans, à un accès de rougeole. Deux ans plus tard, c'est au tour du Roi-Soleil de s'éteindre. La Ménagerie entame alors son inéluctable déclin. Louis XV ne s'y rend qu'une seule fois et n'y donne aucune fête. Les dindons pullulent désormais dans le parc, les buffles vivent dans la boue et un éléphant d'Inde agonise dans un trou d'eau. «Ce colosse qui aurait traversé facilement le Gange, déplore le comte d'Hézecques dans ses mémoires rédigés en 1804, se noya dans une petite mare où il se baignait.»

Un couple improbable : un lion et sa petite chienne de compagnie

A la veille de la Révolution, l'établissement peut encore s'enorgueillir de quelques vedettes : un dromadaire souffrant d'anémie «soigné» à grand renfort de vin de Bourgogne ; un fier rhinocéros massé à l'huile de poisson ; un mouton ordinaire, baptisé «Montauciel», vétéran du premier vol habité des frères Montgolfière en août 1783 (lire page 10) ; et un couple improbable : le lion Woira et sa petite chienne de compagnie, tous deux élevés au Sénégal, qui rivalisent d'affection derrière les barreaux.

En août 1792, peu après la prise des Tuileries, arrive le coup de grâce. Dans *L'Histoire des ménageries de l'Antiquité à nos jours*, publiée en 1912, le zoologiste Gustave Loisel rapporte que les révolutionnaires sommèrent le directeur de la Ménagerie de «rendre à la liberté des êtres sortis libres des mains du Créateur». Le maître des lieux fait observer avec humour que certains animaux sont «tellement inaccessibles au sentiment de reconnaissance que le premier usage qu'ils feront de leur liberté sera de dévorer leurs libérateurs». Après concertation, l'émancipation des grands fauves est reportée à une date ultérieure.

Il faut attendre le 26 avril 1794 pour que les derniers animaux de Versailles – dont le lion Woira et son chien fidèle – soient transférés en voiture à cheval dans la Ménagerie de l'actuel Jardin des Plantes. Le dromadaire alcoolisé et le mouton ascensionnel ne font pas partie du convoi : le premier a entretemps succombé à une cirrhose et le second est sans doute passé à la casserole. Quant au célèbre rhinocéros, il parvient à Paris à l'état de cadavre. Victime, selon des sources divergentes, d'une gangrène ou d'un coup d'épée de sans-culotte, il est aujourd'hui une pièce maîtresse du Musée national d'histoire naturelle. De la fastueuse toquade de Louis XIV, il ne reste désormais qu'un tas de pierres face au canal transversal... et un arrêt de bus «Ménagerie» sur la départementale qui relie Saint-Cyr à Versailles, dans les Yvelines. ■

CHRISTÈLE DEDEBANT

DU SANG ROYAL DANS

Si Versailles rime avec fastes et fêtes, le château fut aussi le théâtre d'une

Cet hiver 1757 est redoutable. La Cour s'est réfugiée à Trianon, plus facile à chauffer. Mais, en ce mercredi 5 janvier, Louis XV se rend au château au chevet de l'une de ses filles, qu'un rhume retient au lit. La nuit vient de tomber lorsqu'il rejoint le carrosse qui l'attend dans la cour de Marbre. Un homme force soudain la double haie de gardes, se précipite sur le roi et lui assène un violent coup au flanc. Le souverain porte la main à son côté, la retire ensanglantée. «Je suis blessé ! C'est cet homme !» s'exclame-t-il. Tandis que l'inconnu est maîtrisé, le monarque est transporté dans sa chambre. On lui retire ses habits. Le sang gicle. Se croyant mortellement touché, il réclame un confesseur. Mais le chirurgien constate bientôt que la plaie est superficielle : les couches de vêtements censés le protéger du froid ont amorti la lame, qui n'a pénétré que de 2,7 centimètres entre deux côtes. Aucun organe n'est atteint.

La blessure morale, elle, est plus profonde. Celui qu'on a surnommé «le Bien-Aimé» est bouleversé. Depuis Ravaillac, le meurtrier d'Henri IV, en 1610, nul n'avait osé attenter à la personne sacrée du roi. Aurait-il perdu l'amour de ses sujets ? Est-ce Dieu qui le punit de ses turpitudes ? Désespéré, Louis XV demande pardon à la reine de ses infidélités, jure de renoncer à ses maîtresses, confie le royaume au Dauphin et reste cloîtré dans sa chambre huit jours durant. Il n'en ressort que le 13 janvier, après une entrevue avec la marquise de Pompadour. Son ancienne favorite, devenue sa conseillère, l'a rassuré : il n'y a nul complot contre sa personne et cet invraisemblable attentat est un acte isolé.

Le forcené, en effet, affirme avoir agi seul. Grand (1,80 mètre), mince, le visage piqué de petite vérole, Robert-François Damiens est âgé de 42 ans. Il est originaire de l'Artois. Sachant lire et écrire, il a, depuis ses 16 ans, multiplié les emplois de domestique. A Paris – où il s'est marié en 1739 avec Elisabeth Molerienne, une cuisinière –, il a enchaîné une quinzaine de places, servant des nobles, des magistrats et un négociant qui l'a accusé, en juillet 1756, d'avoir dérobé sa caisse. Un laquais qui vole son maître risque la pendaison. Damiens s'est donc réfugié tout l'automne à Arras dans sa famille. Le 4 janvier, il a débarqué à Versailles sans bagage, a logé à l'hôtel, loué épée et chapeau dans une boutique de la place d'armes puis est entré au château parmi les milliers de visiteurs venant quotidiennement solliciter une audience royale. L'enquête montre qu'il a passé la journée du 5 à rôder dans le parc, s'informant auprès des valets des allées et venues du monarque.

Interrogé à de multiples reprises sous la torture, l'homme ne varie jamais. Il n'avait pas, affirme-t-il, l'intention de tuer le roi. C'est d'ailleurs avec la plus courte lame de son couteau (8,1 centimètres) qu'il a frappé. «Je ne l'ai fait que pour que Dieu pût toucher le roi et le porter à remettre toutes choses en place et la tranquillité dans ses Etats.»

Des pamphlets pornographiques accusent le roi d'entretenir des dizaines de jeunes maîtresses

Une déclaration qui fait écho à la défiance générale qui a cours alors dans une société où les contestations se multiplient contre l'ordre établi. Au sommet de l'Etat, modernisateurs et conservateurs s'affrontent en un conflit que le roi peine à arbitrer. Depuis près de quinze ans qu'il gouverne sans Premier ministre, Louis XV fait face au tribunal d'une opinion publique qui l'accuse notamment d'être le jouet de la Pompadour. Pamphlets et libelles pornographiques fustigent ses mœurs. Son insatiable appétit sexuel alimente les plus sordides rumeurs. Louis XV est accusé d'entretenir par dizaines des filles jeunes et consentantes, des «petites maîtresses», qu'il dote généreusement après consommation. Quant au Parc-aux-Cerfs, le quartier de la ville où il a établi sa garçonnière, c'est un lieu où l'on se plaît à imaginer de sauvages débauches.

Le souverain doit également composer avec une opposition virulente, notamment celle des jansénistes, un mouvement religieux et philosophique opposé à l'absolutisme royal. Des passions politiques seraient-elles montées à la tête de Damiens ? C'est tout à fait possible. L'homme a servi comme domestique chez de nombreux conseillers du Parlement de Paris, dont certains comptaient parmi les plus viru-

Après avoir bousculé les gardes, Robert-François Damiens s'apprête à frapper le roi avec un couteau (gravure d'Augustin Dupré, 1757).

LA COUR DE MARBRE

tentative d'assassinat au couteau contre Louis XV, en janvier 1757.

lents détracteurs du roi. A leurs côtés, il a pu entendre et être perméable à des propos acerbes contre la royauté. Ayant passé beaucoup de temps au Palais de justice, quartier général de l'agitation janséniste, il a pu également faire siennes les violentes critiques courantes dans le milieu parlementaire. L'historien américain Dale Van Kley, dans un essai paru en 1984 (non traduit), le décrit en laquais ambitieux, frustré dans ses rêves de promotion sociale. Un raté dépressif que les passions du temps auraient poussé à commettre un acte désespéré. Un être influençable qui se serait monté la tête tout seul. On sait, en outre, que Damiens était un grand lecteur de gazettes. On l'a entendu tenir des discours exaltés, chauffés à l'alcool, devant le Procope ou quelque autre café de la rive gauche. Dans l'un de ses derniers interrogatoires, Damiens lâche : «Si je n'étais jamais entré dans les salles du palais, et que je n'eusse servi que des gens d'épée, je ne serais pas ici.»

Transféré à la Conciergerie, dans la cellule où Ravaillac a passé ses derniers jours, le criminel est ligoté sur un lit de fer. Les interrogatoires s'enchaînent. L'accusé dicte une lettre au roi justifiant son geste : «Sire, je suis bien fâché d'avoir eu le malheur de vous approcher mais si vous ne prenez pas le parti de votre Peuple, avant qu'il soit quelques années d'ici, Vous et Monsieur le Dauphin et quelques autres périront.» Louis XV, cependant, penche pour la clémence – son agresseur, pense-t-il, n'est qu'un illuminé, bon à enfermer avec les fous. Alors que le prévôt de Versailles, ville où a eu lieu la tentative d'assassinat, fait arrêter la femme et la fille de Damiens, et prépare le procès qui promet d'être retentissant, le roi décide de confier l'affaire au Parlement de Paris. Décision étonnante quand on connaît la discorde qui règne entre le monarque et la vénérable institution de l'Ancien régime. Le 28 mars au matin, Damiens entend sa sentence. Coupable de «crime de Lèse-Majesté Divine et Humaine», il subira l'écartèlement. La légende veut qu'il ait murmuré : «La journée sera rude.» En effet.

Après s'être confessé, il est conduit place de Grève où se presse la foule. Comme au temps de Catherine de Médicis, les plus fortunés ont loué des salons avec fenêtres pour jouir au mieux du spectacle. Damiens doit être, selon le verdict, tenaillé à la poitrine, aux bras, aux jambes. Sa main droite brûlée, son corps arrosé de plomb fondu et d'huile bouillante... Puis il est démembré par quatre chevaux et ses restes jetés au bûcher. Les seize bourreaux, sans expérience d'un tel raffinement, se montrent maladroits et font durer ses souffrances plus de deux heures. Disperser au vent les cendres de ce «régicide» qui n'a tué personne ne suffira pas à sauver une monarchie en sursis. Louis XV mourra en 1774, aussi haï qu'il avait été «bien aimé». ■

BALTHAZAR GIBIAT



Prisma Archivo / Leemage

Une promenade aux mille symboles

PAR ANNE DAUBRÉE (TEXTE) ET HERVÉ TERNISIEN (PHOTOS)



La perspective du jardin de Versailles depuis l'Allée royale. Au loin : le bassin d'Apollon puis le Grand Canal. Ici, tout peut avoir un sens caché.



Avant le château, il y avait un jardin... Un vaste domaine bordé de forêts épaisses. Loin du tumulte du pouvoir, c'est à Versailles que Louis XIV vient s'évader dès 1660 : il connaît bien la région depuis qu'il a hérité de son père, Louis XIII, une bâtisse qui tient plus du modeste pavillon de chasse que du palais. Mais Versailles ne restera pas longtemps ce refuge bucolique. Un an plus tard, le roi a une révélation... Invité par Nicolas Fouquet, son ministre des Finances, à l'inauguration de son domaine de Vaux-le-Vicomte, Louis XIV est subjugué par la majesté du jardin à la française, soumis aux strictes règles de la géométrie. André Le Nôtre en est l'auteur. Louis XIV lui confie alors la réalisation d'un parc digne de son rang. Une aventure titanesque débute : il en coûtera plus de 16 millions de livres aux caisses de l'Etat (le château, lui, en coûtera 42 millions, soit le prix de trois campagnes militaires). Une prouesse technique, mais pas seulement... Car Le Nôtre est un artiste habile. En bon courtisan, il va faire de son chef-d'œuvre un hommage au monarque, glissant allégories et symboles sur la puissance sans égale de la France et sur le rapport au divin. Une œuvre dont on n'a pas encore fini de chercher les clés et les secrets, malicieux, sensibles ou démystificateurs. Alain Baraton, jardinier en chef depuis 1982 du Domaine national de Trianon et du Grand Parc de Versailles, nous mène à travers cette autre histoire. Suivez le guide...

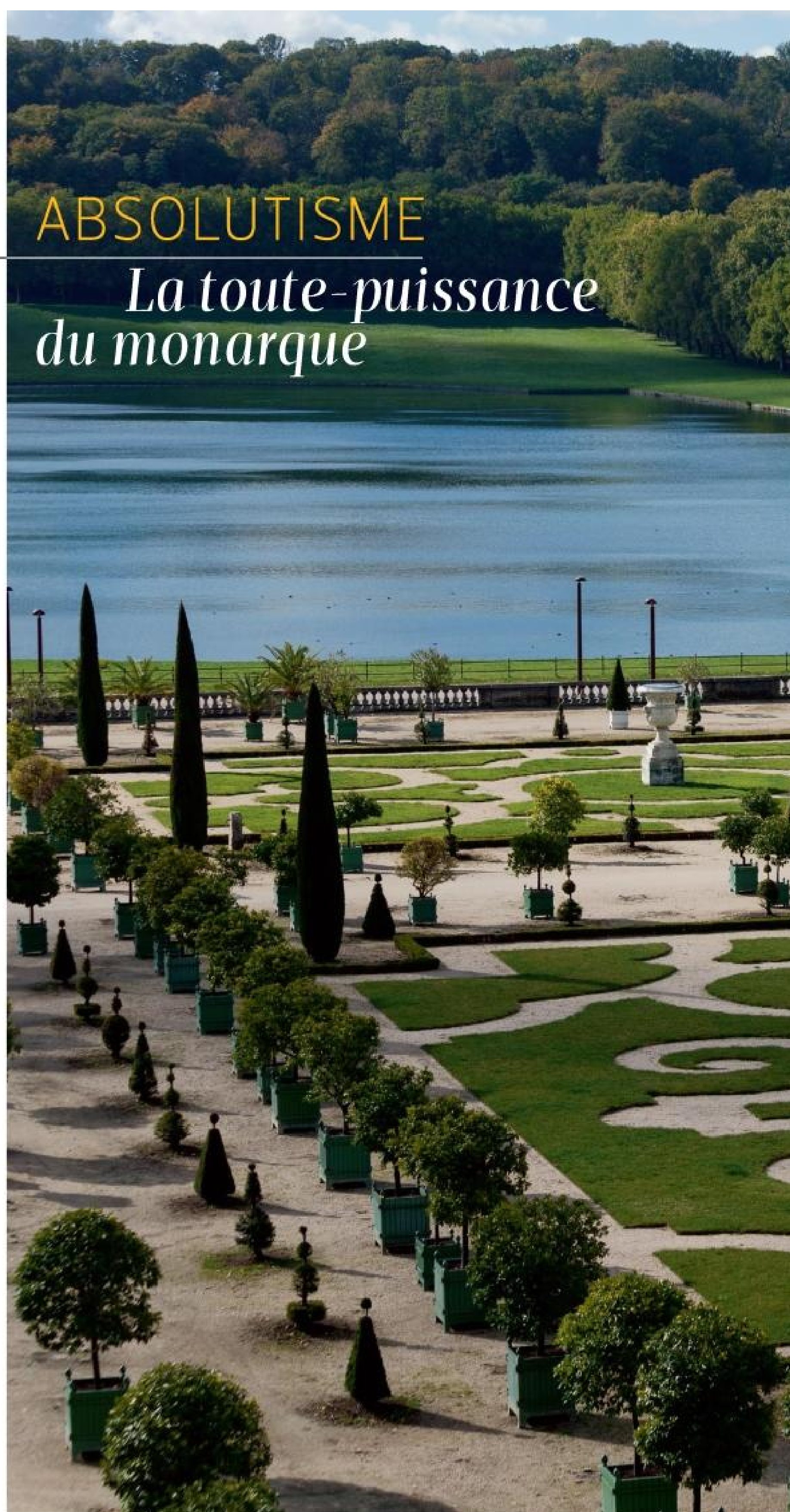


APOLLON *Sous la protection*

Unique, éclatant, entouré de ses satellites qu'il éclaire... Ce n'est pas pour rien que Louis XIV a choisi le soleil pour emblème. Et si l'orientation est-ouest des jardins, qui suit l'astre solaire, est antérieure à Louis XIV, c'est bien sous son règne que les allées, les bosquets et les bassins se peuplent de plus d'une dizaine de statues d'Apollon, le dieu grec qui symbolise la lumière. Son réveil glorieux est mis en scène dans le bassin d'Apollon, à la charnière entre le Petit et le Grand Parc. Là, juché sur le char du Soleil tiré par quatre chevaux, il émerge triomphalement de l'onde, s'élançant en direction du château. Plus loin, sur le flanc nord de la demeure du roi, dans la grotte artificielle aujourd'hui disparue de Téthys, déesse marine, Apollon se repose des fatigues du jour, entouré de nymphes (la sculpture est aujourd'hui entreposée dans la réserve de Versailles). ■

du dieu solaire

Apollon sur son char, sculpté en 1668 par Jean-Baptiste Tuby, évoque le mythe du dieu grec et souligne la puissance du Roi-Soleil.



ABSOLUTISME

La toute-puissance du monarque

Dans les jardins, le tracé régulier des allées dessine un univers parfaitement ordonné par la géométrie, transcrivant dans l'espace l'image d'une société dont chacun des corps contribue à l'harmonie générale, décrétée par la volonté du roi. Le paysagiste Michel Corajoud (1937-2014) voyait même dans le parc l'application du nombre d'or, ce célèbre chiffre (1,618...) qui établit un rapport «parfait» entre deux parties inégales, et qui est interprété comme un symbole universel de vie, de beauté et d'harmonie... A Versailles, même la nature se plie au grand dessein royal, tels les arbres plantés le long des allées, et dont la hauteur a été calculée pour souligner la perspective. Au sein de ce monde harmonieux, la statuaire incarne le royaume soumis au pouvoir absolu du roi : autour du parterre d'eau, des statues d'hommes barbus symbolisent les principaux fleuves du pays. Plus loin, au fond du parc, les contrées lointaines jusqu'où s'étend le pouvoir du roi s'incarnent dans les animaux exotiques qui peuplent la Ménagerie. Le jardin et ses quinze bosquets parfaitement découpés et agencés deviennent une parabole de l'asservissement de la noblesse par Louis XIV, qui plie ce corps indiscipliné à l'accomplissement de sa volonté royale. Enfin, le symbole le plus fort caractérisant les jardins serait celui de la naissance du Monde. Du rien naît le tout : Alain Baraton rappelle ainsi que certains ont cru retrouver, dans le jardin du roi, l'évocation du chiffre 101 qui, d'après la tradition ésotérique, serait le signe même de la création. ■

Le parterre de l'Orangerie face à la pièce d'eau des Suisses. Alignement et symétrie : la nature se plie à la volonté du roi.



BOSQUETS *Intrigues et confidences*

Les jardins échappaient parfois à la maîtrise de leur grand ordonnateur, le roi. Destinés à contrôler la Cour, mais aussi voués à la fête, les bosquets – de l'italien «*boschetto*» (petit bois) –, invisibles depuis les grands axes, abritaient aussi étreintes furtives et rendez-vous secrets, favorisés par les hautes palissades végétales de ces salons de plein air. Le bosquet de Vénus, en particulier – qui finit par prendre le nom de bosquet de la Reine – fut le théâtre d'une intrigue si scandaleuse qu'elle compromit la réputation de Marie-Antoinette elle-même. Le 11 août 1784, le cardinal de Rohan, croyant confier un collier précieux à une émissaire de la souveraine dont il s'efforçait de regagner les faveurs perdues, se laissa berner par une intrigante, laquelle disparut avec la parure. L'obscure machination ourdie dans le bosquet se conclut par une honte éclatante pour le cardinal, arrêté en pleine galerie des Glaces après que les bijoutiers, furieux de ne pas avoir été payés par le courtisan, aient adressé la note à la reine. ■





Poètes en quête d'intimité ou rê-veurs bucoliques pouvaient se réfugier à l'abri des bosquets, comme celui de l'Encelade, qui s'inspire de l'art baroque italien.



Château de Versailles / RMN - Grand Palais

Située dans l'allée d'Apollon, au sud du bassin du dieu grec, la statue d'Hercule, avec son gourdin évocateur…

STATUES

Regards complices et érotiques

Représentez-vous un homme qui se promène en compagnie d'une femme et l'invite à regarder cette statue… C'est plutôt suggestif, non ?» s'amuse Alain Baraton. A première vue, il n'y a pourtant là qu'un banal Hercule tenant un imposant gourdin, posté dans l'allée qui joint le Grand Canal et le bassin d'Apollon. Mais, regardé de profil, voilà qu'Hercule semble empoigner son sexe dressé ! Un peu plus près du château, dans l'allée du Roi, un prisonnier à l'attitude ambiguë garde les yeux rivés sur les fesses découvertes d'une Vénus callipyge. «Robert Doisneau l'avait remarqué aussi : on dirait que ce Monsieur ne résiste pas à la tentation du plaisir solitaire», commente le jardinier en chef. Enfin, sur le parterre nord, c'est un regard tendre qu'un jeune homme costumé à l'antique, allégorie d'un «poème héroïque», adresse à une Diane brandissant son arc. «On raconte que ce jeune homme aurait les traits de Louis XIV, et Diane, ceux de l'une de ses maîtresses. Est-ce vrai ? C'est ce que l'on raconte, en tout cas», confie Alain Baraton. L'une des innombrables histoires que murmurent les statues, celles d'un jardin qui fut aussi le théâtre d'amours et de plaisirs. ■



PARTERRES *Secrets... ou illusions ?*

C'est peu dire que les jardins de Versailles stimulent les imaginations, qui y décèlent des signes en tout genre. En cherchant bien, les observateurs à l'humour prononcé y trouveraient même la tête de Mickey affublée de ses grandes oreilles, constituée par un ensemble de bosquets situé devant le château. Le jardinier de Versailles pousse la démonstration jusqu'à l'absurde : «Qu'est-ce que cela veut dire ? Que Disney a inventé Versailles ? Qu'il s'est inspiré de Versailles pour inventer Mickey ? Lorsque l'on cherche à démontrer quelque chose, on finit toujours par trouver. Il faut rester prudent avec les explications soi-disant symboliques...» Dans le même ordre d'idée, certains voient dans les bras du Grand Canal une évocation de la croix chrétienne. «Encore faudrait-il que les bras du canal soient de même longueur. En réalité, il s'agissait simplement d'un moyen pour aller jusqu'à la Ménagerie et à Trianon !» ■



Stéphane Compoint / Onlyfrance.fr

Empreinte vénitienne

Le Grand Canal fait référence à celui de Venise. «La Sérénissime avait fait cadeau de gondoles à Louis XIV qui s'en servait entre le château et Trianon. A l'époque, toute une flotte de bateaux circulait sur le Grand Canal, des canots, des chaloupes, et même une galère… Et lorsqu'un navire de guerre était fabriqué, on en présentait au roi un modèle réduit de quelques mètres de long. Sous Louis XV, on a même mis à l'eau un bateau équipé d'un canon à longue portée, que l'on a fait fonctionner. Il y eut des morts…», relate Alain Baraton. Pour stocker ces bateaux, un ensemble de bâtiments, surnommé «la Petite Venise», avait été aménagé à l'extrémité du bras du Grand Canal qui conduit à Trianon. ■

Une tête de Mickey ? La disposition du parterre de Latone a donné lieu à mille interprétations, ésotériques, mathématiques ou fantaisistes.

D'autres décryptages…

Le père avant le père

On attribue traditionnellement l'entière paternité du parc de Versailles à André Le Nôtre, concepteur génial d'un chef-d'œuvre multifacettes. Pourtant, Alain Baraton rappelle le rôle clé joué par son prédécesseur, Jacques Boyceau de la Baraudcrie, intendant des jardins de Louis XIII, qui a depuis sombré dans l'oubli. Pourtant, les plans de l'époque sont formels : c'est ce précurseur doué, déjà responsable de la plantation du jardin du palais du Luxembourg, qui a défini les grands principes qui structurent le domaine de Versailles, avec son orientation est-ouest, la géométrie des allées et la disposition des principaux bosquets.

Rendez-vous place de l'Etoile

Simple coïncidence ? A Paris, la distance entre les actuels jardins des Tuileries et la place de l'Etoile est quasiment identique à celle qui, à Versailles, sépare le château de l'Etoile royale, un vaste espace circulaire situé à l'extrémité du Grand Canal. Et les deux places présentent la même configuration. En fait, le concepteur des deux espaces est tout simplement le même ! «André Le Nôtre avait aussi été chargé d'aménager la perspective depuis le château des Tuileries jusqu'à l'actuelle place de l'Etoile. A Versailles, il a repris les plans qu'il avait réalisés pour Paris et les a adaptés pour recréer la même perspective.»

Les leçons de la mythologie

Aux courtisans et aux hôtes étrangers de Louis XIV, les statues mythologiques lançaient des messages politiques très contemporains. Minerve, la déesse romaine de la guerre, célèbre par exemple la victoire du roi de France sur l'Espagne et le Saint-Empire de 1678. Coiffée d'un casque orné d'un coq et protégée par un bouclier décoré d'un soleil, elle domine un lion et un aigle mal-en-point qui représentent les ennemis vaincus, dans le bosquet de l'Arc-de-Triomphe. On retrouve Apollon enfant, dans le bassin de Latone : le jeune dieu de la lumière est sauvé des paysans de Lycie, transformés en grenouilles par sa mère assistée de Jupiter. L'épisode est certes tiré des *Métamorphoses* d'Ovide, poète latin dont se sont inspirés les concepteurs du jardin, mais il fait aussi allusion à la répression de la Fronde qui avait forcé Anne d'Autriche et son fils, le jeune Louis XIV, à fuir Paris en 1648. Un avertissement tout à fait clair du sort qui attend ceux qui oseraient défier le Roi-Soleil… Quant à la compétition de celui-ci avec l'Italie, référence artistique depuis la Renaissance, elle se concrétise dans la richesse même de la statuaire des jardins, qui évoque les plus belles œuvres de Florence, Rome ou Venise. ■

TRIANON DANS L'IN

En lisière du parc, deux résidences, le Grand et le Petit Trianon, ont joué aussi un rôle capital dans l'histoire de France comme dans celle de ses hôtes prestigieux. Décryptage.

Le 3 août 1781, au Petit Trianon, loin du Versailles officiel, le pavillon du Belvédère s'illumine en l'honneur du frère de Marie-Antoinette, Joseph II, qui lui rend visite incognito. *Huile sur toile de Claude-Louis Chatelet (1781).*

TIMITÉ DU POUVOIR

Sommaire

À L'OMBRE DU GRAND CHÂTEAU

Dès 1670, le Grand Trianon devient la résidence des monarques, une somptueuse «maison de campagne» qui fut le théâtre d'événements privés… et politiques.

Bienvenue dans la sphère privée du roi… C'est ici, derrière les portes du château ou à l'ombre des bosquets de son somptueux jardin, que le monarque vient se reposer, se ressourcer et tenter d'oublier un instant la charge divine qui pèse sur ses épaules. Contrairement à Versailles, lieu des décisions politiques et de la Cour, le Grand Trianon est en effet le lieu de vacances de la monarchie absolue, où l'étiquette peut enfin s'assouplir. Mais il ne saurait être réduit à un château supplétif, une échappée bucolique hors du tourbillon du pouvoir. Ici se sont aussi noués intrigues et conciliabules qui ont peut-être changé le destin de la France…

Tout commence en 1668, au moment où le roi achète le village de Trianon, qu'il fait immédiatement raser. Entre l'hiver et le printemps de 1670, l'architecte Louis Le Vau fait bâtir au bout du domaine un édifice connu sous le nom de «Trianon de porcelaine», à cause de son revêtement extérieur de faïences bleues et blanches. Ce ravissant «pavillon de collation», Louis XIV l'a voulu au centre du «Petit Parc», un lieu de recherche horticole pour la plus exceptionnelle collection florale de son temps. On y fait des expérimentations, quitte à casser les codes en vigueur. Les parterres se débarrassent, par exemple, du symbolisme mythologique qui organise les autres jardins du domaine. Aux commandes de l'entretien du jardin : Michel Le Bouteux, le petit-neveu d'André Le Nôtre, qui a conçu le parc de Versailles. Ce spécialiste des fleurs en développe la culture dans des pots plantés à même la terre, de façon à changer chaque jour l'agencement des teintes. Deux millions de pots sont ainsi à disposition toute l'année, créant une féerie de couleurs sans cesse renouvelée. Mais derrière l'orgueil et le bon plaisir du jeune roi, la politique n'est jamais bien loin. A la veille de la guerre contre la Hollande (1672-1678), Louis XIV a les yeux rivés sur les riches villes marchandes des Provinces-Unies dont il veut briser le monopole économique et s'approprier le savoir-faire dans de nombreux domaines, notamment en botanique : les oignons des premiers parterres de Trianon sont importés des Pays-Bas, tout comme les faïences du pavillon qui de Delft.

«J'ai fait Versailles pour ma cour, Marly pour mes amis, Trianon pour moi», affirme Louis XIV

Mais la fragile construction du palais, aux dimensions exiguës (cinq pavillons seulement), résiste mal aux intempéries, se dégrade peu à peu et passe avec la jeunesse du roi, qui en ordonne la destruction en 1684. Il faut penser plus grand, plus ambitieux. Jules Hardouin-Mansart érige alors le Trianon de marbre que nous connaissons : un élégant péristyle, sorte de loggia à l'italienne, qui, joignant la cour d'honneur aux jardins, servira aussi de salle à manger d'été, prolongé par deux ailes d'habitation aux fenêtres rythmées de pilastres en marbre rose. «J'ai fait Versailles pour ma cour, Marly pour mes amis, Trianon pour moi», proclame Louis XIV. De fait, Trianon est comme le souvenir et la perpétuation de ce que fut Versailles à l'origine, un lieu strictement privé, ainsi décrit par la cousine germaine du roi, Anne-Marie-Louise d'Orléans, dans ses *Mémoires*, rédigés en 1666 : «Nous allions souvent à Versailles. Personne n'y pouvait suivre le roi sans son ordre. Cette sorte de distinction •••

Hervé Lewandowski / Château de Versailles / RMN - Grand Palais





Retour de chasse pour Louis XV, aux abords du Grand Trianon… De plain-pied, agrémenté de larges verrières, le bâtiment raffiné donne sur un ensemble harmonieux de jardins et de bassins. *Tableau de Pierre-Denis Martin (1723).*



••• intriguait toute la Cour.» En retrait du grand château, tel sera désormais Trianon, dont le parc ne couvre que 23 hectares. Comme Louis XIV craint de s'y sentir un peu trop à l'étroit, Mansart crée des allées, agrémente la petite forêt de clairières et ouvre certaines parties du mur de clôture par des «hâ-hâ». Ces tranchées qui, sans rompre la continuité visuelle des perspectives, empêchent les intrusions – d'où ce nom qui évoque la surprise des visiteurs devant ces clôtures dissimulées. Car si Trianon est ouvert à la Cour pendant la journée, nul autre que le roi, ses intimes et de rares invités n'a le droit d'y dîner ou d'y coucher. Comme pour les séjours à Marly, les heureux élus ont connaissance de leur bonheur grâce à des listes rendues publiques, ou simplement lancées par le roi lui-même le jour dit, durant une promenade. Le Trianon devient un lieu politique : y être invité, c'est faire partie du premier cercle des courtisans et la possibilité de se voir offrir la confiance absolue du roi.

ICI, SEUL LE PREMIER CERCLE EST INVITÉ

C'est sans doute le salon de musique, dans l'aile Nord, qui évoque le mieux l'atmosphère de cette retraite : des volets au-dessus des portes dissimulent les tribunes destinées aux musiciens qui jouent pour le souper du roi. Ils y accèdent depuis le salon voisin, par un escalier dissimulé dans un tambour de menuiserie, près de la cheminée. Le roi dîne là en privé, ouvrant ou fermant les volets, ce qui n'empêche pas d'entendre la musique. En fait, il apprécie de plus en plus de partager ces repas en famille, dans cette demeure de loisir aménagée pour le séjour de ses enfants et petits-enfants. «Le roi a toujours Trianon en tête», confie à ses proches Madame de Maintenon, sa dernière maîtresse qu'il a épousée secrètement en 1684, après la mort de la reine Marie-Thérèse. C'est la fin du règne. Le Roi-Soleil se lasse de l'immense château qui ne désemplit plus, comme de la féroce étiquette qu'il y a instituée. Il passe plus d'un tiers de l'année hors de Versailles, privilégiant Trianon ou Marly. Le relâchement de la vie de cour ne date donc pas de ses successeurs. Louis XIV lui-même a commencé à en dérégler la mécanique.

Son arrière-petit-fils et successeur, Louis XV, apprécie aussi Trianon et y fait de fréquents séjours. Il aménage un jardin botanique, fait ériger en 1750, par l'architecte Gabriel, un ermitage bucolique (le Pavillon français, à ne pas confondre avec le Petit Trianon) et, de 1749 à 1753, une ménagerie.

Mais les changements les plus importants datent de Napoléon qui s'y transporte temporairement en 1809, après avoir divorcé de Joséphine, dans le but bien arrêté de restaurer et remeubler le château de Versailles pour y installer sa famille et sa cour. Son abdication à Fontainebleau, en 1814, arrête net ce projet, mais le style Empire côtoie désormais à Trianon les ornements rococo du temps de Louis XV.

L'objet le plus spectaculaire, le plus chargé de symboles, se trouve dans l'aile Sud, dans ce qui fut la chambre de Louis XIV, puis du Grand Dauphin. Il s'agit du lit de l'impératrice Marie-Louise, commandé par Napoléon en 1809 pour le château des Tuileries. Plus tard, Louis-Philippe, le «roi citoyen», fait transporter ce lit monumental à Trianon, en 1837, en lui imprimant son chiffre, «LP», afin de rappeler les liens légitimes qui l'unissent à ses prédécesseurs : fils du duc d'Orléans Philippe Egalité, qui a voté la mort du roi en 1793, il est le descendant direct du frère cadet de Louis XIV, tandis que sa femme, Marie-Amélie de Bourbon-Sicile, est tout à la fois la nièce de Marie-Antoinette, la cousine du petit Louis XVII mort au Temple et de l'impératrice Marie-Louise. A travers le symbole de ce lit, Louis Philippe et la monarchie de Juillet se veulent ainsi une synthèse de l'histoire de France. Et c'est au Grand Trianon, ce Versailles dans Versailles, qu'ils se voient l'incarner.

Si tout le domaine de Versailles, par décision de Louis-Philippe, devient un musée en 1837, le Grand Trianon est tantôt ouvert au public, tantôt fermé pour raison d'Etat, lorsqu'y réside un haut personnage. Il faut cependant attendre l'arrivée au pouvoir du général de Gaulle pour que Trianon, délaissé depuis Napoléon III, soit restauré par André Malraux, qui y aménage un «appartement de la présidence». De prestigieux hôtes étrangers y séjournent et s'y succèdent, comme la reine d'Angleterre en 1972, Leonid Brejnev en 1973, les présidents américains Jimmy Carter et Ronald Reagan en 1978 et 1982, ou encore, en 1996, le président de Russie Boris Eltsine. C'est seulement le 26 mars 1999 que Jacques Chirac a suspendu cette fonction et définitivement rendu le Grand Trianon à l'ensemble muséal du château de Versailles. Plus aucun chef d'Etat n'aura donc le privilège de s'y promener la nuit, seul, en monarque absolu. ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL

Sur sa chaise à roulettes, au milieu de ses courtisans, Louis XIV prend le frais à la fontaine du buffet d'Eau, dans les jardins du Grand Trianon, en 1713. *Peinture de Charles Chatelain, XVIIIe siècle.*

AU ROYAUME SECRET DE MARIE-ANTOINETTE

Terrain de jeux d'une reine jugée frivole ou symbole emblématique d'un régime à bout de souffle ? Visite du charmant Petit Trianon.

Un paradis pastoral. Un havre de paix et d'harmonie. Depuis l'inauguration en 1768 du Petit Trianon, à la fin du règne de Louis XV, il plane pourtant sur le lieu comme une malédiction... Le souverain voulait un château de petite dimension, une «maison de campagne», destinée à sa favorite, la marquise de Pompadour. Il en confia la construction à Jacques Ange Gabriel, qui l'érigea entre 1763 et 1768 près des jardins botaniques. Mais Madame de Pompadour meurt avant de le voir achevé, et c'est également dans cette petite merveille d'architecture classique, que Louis XV, dix ans plus tard, ressent les premières atteintes de la variole qui va l'emporter en moins de deux semaines, le 10 mai 1774. D'emblée, une certaine fatalité pèse donc sur cette oasis de quiétude au cœur de la ruche versaillaise.

La suite de l'Histoire confirmera la destinée contrastée de ce lieu devenu mythique. Cette même année 1774, Louis XVI cède au désir de Marie-Antoinette, sa jeune épouse, et lui en offre la clé sertie de 531 diamants : «Vous aimez les fleurs, j'ai un bouquet à vous donner, c'est le Petit Trianon.» Selon l'historien Jacques Levron (*La Vie quotidienne à la cour de Versailles*, Hachette, 1965), il aurait même ajouté : «Ces beaux lieux ont toujours été le séjour des favorites du roi. Ils doivent donc être les vôtres.» Fatale parole. En France où prévaut la loi salique (de l'antique tribu des Francs saliens dont la législation excluait les femmes de la succession à la terre et, par extension, au trône), la reine n'est pas destinée à être une «favorite». Elle doit au contraire se hâter de donner un héritier à la Couronne, se plier le plus exactement possible au rôle majestueux, austère et discret de reine mère. Trop jeune, trop gâtée, étourdie, peu aidée par un époux maladroit et timide, Marie-Antoinette finira par accepter ce rôle, mais trop tard.

Sept ou huit pièces en tout : le «château» tient plus de la maison bourgeoise

Elevée avec ses nombreux frères et sœurs à la cour presque provinciale de Schönbrunn, mariée à 15 ans, en 1770, au dauphin de France, en gage d'alliance et de paix entre les Habsbourg et les Bourbons, cette toute jeune fille se retrouve jetée au milieu de la cour la plus rigide et la plus sophistiquée d'Europe. L'étiquette de Versailles l'assomme. Elle s'en plaint à sa mère, l'impératrice Marie-Thérèse, qui lui répond (citée par Stefan Zweig dans sa biographie de Marie-Antoinette, publiée en 1933, et qui s'appuie pour une bonne part sur la correspondance de l'impératrice et de sa fille) : «J'en connais tout l'ennui et le vide ; mais croyez-moi, s'il n'y en a pas, les inconvénients qui en résultent sont bien plus essentiels que les petites incommodités de la représentation, surtout •••

Ambiance bucolique avant la tempête… Devant le temple de l'Amour, Marie-Antoinette pose pour le peintre Jean-Baptiste-André Gautier-Dagoty, en 1781.

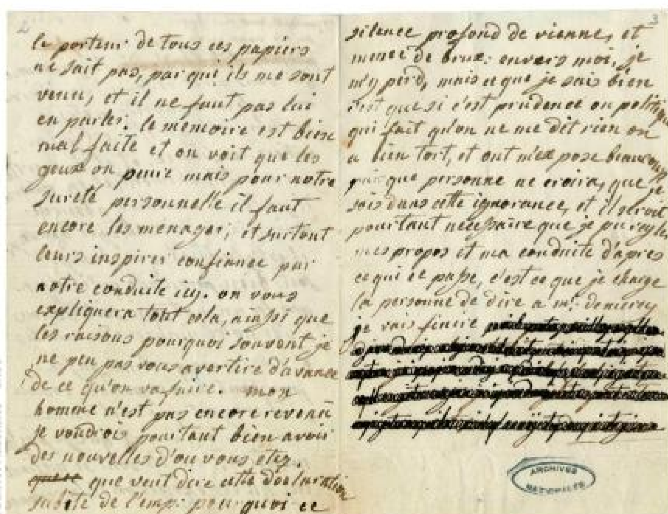


DÉCRYPTAGE

COURRIER DU CŒUR

Le 4 janvier 1792, alors que la famille royale est gardée à vue aux Tuileries, Marie-Antoinette écrit une lettre codée au comte suédois Axel de Fersen, «non pas sans vous dire mon bien cher et tendre ami que je vous aime à la folie». Les chercheurs ont vite déchiffré ce qui est écrit à l'encre sympathique (eau «secrète» et jus de citron). En revanche, c'est récemment que la technique du rayon X a révélé des mots biffés à l'encre. Alors éclatent, au milieu de considérations politiques ou de projets d'évasion (le comte de Fersen a été le principal artisan de la fuite à Varennes), ces phrases vibrantes : «J'existe mon bien-aimé et c'est pour vous adorer». Ou «Adieu ma tendre amie, je vous aime et vous aimerai toute ma vie à la folie». Bref, entre le chevaleresque Suédois et la reine malheureuse, l'expression d'un amour intense, absolu, réciproque. Ils ont le même âge. Ils s'aiment depuis qu'ils ont 18 ans, se le sont avoué lorsqu'ils en avaient 28, en 1783. Cette année-là, Fersen reparaît à la cour de France, auréolé d'avoir été, en Amérique, le brillant aide de camp du général de Rochambeau. Fersen a-t-il été l'amant de la reine ? Ses fréquents séjours à Versailles peuvent le laisser penser. Sa noble discrétion lui interdit d'en révéler plus. Quant à la reine, quoiqu'on ait pu dire, la haute conscience qu'elle avait de son rôle auprès de Louis XVI, auquel la liait une réelle affection, et de ses devoirs de mère, laisse toujours planer un doute. Le mystère a contribué à faire de cette idylle l'une des plus romantiques de tous les temps. ■

Les rayons X révèlent aujourd'hui, malgré les ratures, la correspondance secrète entre Marie-Antoinette et le comte de Fersen.


2
le porteur de tous ces papiers ne sait pas, par qui ils me sont venus, et il ne faut pas lui en parler. le memoire est bien mal faite et on voit que les gens on peine mais pour notre sureté personnelle il faut encore les menager, et surtout leurs inspirer confiance par notre conduite icy. on vous expliquera tout cela, ainsi que les raisons pourquoi souvent je ne peu pas vous avertire d'avance de ce qu'on va faire. mon homme n'est pas encore revenu je voudrois pourtant bien avoir des nouvelles d'ou vous etes. ~~quele~~ que veut dire cette dissimulation subite de l'emp. pourquoi ce

3
silence profond de vienne, et meme de brux. envers moi, je n'y perd, mais ce que je sais bien c'est que si c'est prudence en politique qui fait qu'on ne me dit rien on a bien tort, et ont mal pose bien... puisque personne ne croira, que je sois dans cette ignorance, et il seroit pourtant necessaire que je puisse regler mes propos et ma conduite d'apres ce qui se passe, c'est ce que je charge la personne de dire a mr. de mercy je vais finire [redacted]

ARCHIVES NATIONALES

Archives Nationales - CRCC

••• chez vous, avec une nation si vive...» Or, la vivacité est aussi ce qui caractérise cette jeune reine spontanée et trop charmante. A la semonce de sa mère : «Quand deviendrez-vous enfin vous-même ?», elle répond avec toute son époque, cette fin de siècle essoufflée, déjà romantique : «J'ai trop peur de m'ennuyer.» Elle tente inconsidérément de marier les contraires, les pleins pouvoirs de la souveraine et sa liberté individuelle de femme. Le Petit Trianon devient le lieu même de cette utopie. Complètement isolée et cependant tout près de Versailles, cette exquise résidence n'est guère plus vaste qu'une villa bourgeoise : sept ou huit pièces en tout, entrée, salle à manger, petit salon, grand salon, chambre à coucher, salle de bain, bibliothèque. Rien de pompeux, ni de fastueux, tout y est voué à l'intimité la plus raffinée. Le goût de la reine la pousse aux lignes pures, aux fonds blancs et aux tons pastel. C'est le style Louis XVI, qu'il aurait été plus juste d'appeler le style Marie-Antoinette.

Coquets sentiers, chantantes cascades, belvédères... et même une grotte artificielle

Les heureux invités, les hommes en habits simples, les femmes en robes légères de mousseline ou de percale, avec fichus de gaze et chapeaux de paille, ont ordre de ne pas se lever quand la reine paraît. On cause avec abandon au salon, on joue au billard, on se transporte sous les arbres vers le merveilleux petit théâtre bleu et or. Ici, la reine se transforme en actrice au milieu d'une troupe composée de familiers et d'amis. On y joue devant la famille royale et quelques domestiques le *Mariage de Figaro* où retentit, sans que personne ne s'en choque, cette critique des privilèges de la noblesse : «Qu'avez-vous fait pour tant de biens ! Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus.» Aidée par l'architecte Richard Mique et par le peintre Hubert Robert, elle remplace le jardin botanique de Louis XV par quelques kilomètres carrés d'une campagne idéale, bois ou serpentent de coquets sentiers, chantantes cascades, belvédères dédiés à l'amour, même une grotte artificielle où se réfugier et d'où l'on peut guetter les intrus par un interstice ménagé dans la paroi. Il n'en faut pas plus pour déclencher à Paris une pluie de pamphlets anonymes contre la reine volage, érotomane, adultère...

Et il y a ces journées qu'elle passe dans son «Hameau», douze «chaumières à surprises» construites par Mique sur des dessins d'Hubert Robert, avec toits de chaume et fausses lézardes, qui, lorsqu'on y pénètre, révèlent de délicieux boudoirs. Il ne s'agit pas que d'un décor d'opérette. Le Hameau est une réelle exploitation agricole avec deux vaches

importées de Suisse, un taureau, des poules, des chèvres et un bouc, et une récolte annuelle assurée par un paysan nommé Vally Bussard. Une ferme modèle, en somme, comme il s'en crée ailleurs dans le royaume, en ce temps de progrès où le roi lui-même, ardent «physiocrate», se fait l'efficace défenseur de la pomme de terre d'Antoine Parmentier.

LOIN DU MONDE, LA REINE SE CRÉE UNE UTOPIE

Enfin, il y a les fêtes, peu nombreuses mais inoubliables. En 1781, le jardin de Trianon étincelle de toutes ses lanternes vénitiennes pour l'empereur Joseph II, frère de la reine. En 1782, c'est pour le grand-duc Paul de Russie (fils de Catherine II), puis, en 1784, pour Gustave III de Suède, qui écrit à son frère qu'après un spectacle au petit théâtre (paroles de Marmontel et musique de Grétry), «on soupa dans les pavillons du jardin et, après le souper, le jardin anglais fut illuminé. C'était un enchantement parfait. La reine avait permis de se promener aux personnes honnêtes qui n'étaient pas du souper, et on avait prévenu qu'il fallait être en blanc, ce qui formait vraiment le spectacle des Champs-Elysées [le séjour des âmes bienheureuses dans la mythologie grecque]. La reine ne voulut pas se mettre à table mais fit les honneurs comme aurait pu faire la maîtresse de la maison la plus honnête [...]. La princesse de Lamballe fut la seule princesse de sang qui y était. La reine avait exclu tous les princes, le roi ayant été mécontent d'eux...» Rien de plus charmant.

On en oublie la féroce sélection des invités, l'amertume des nombreux courtisans écartés, le mauvais effet produit sur l'opinion publique par l'excessive «privatisation» de ces fêtes royales, autrefois bien plus ouvertes. A Trianon, la reine «se croit à cent lieues de la Cour», dit le prince de Ligne. La Cour, pendant ce temps, s'étiole. Des centaines de dames d'honneur, de gentilshommes, de courtisans, de gardes, de serviteurs se retrouvent pour ainsi dire sans emploi. Le duc de Lévis se souvient : «Exceptés quelques favoris que le caprice ou l'intrigue désigna, tout le monde fut exclu.» Froissés dans leur dignité, les plus grands seigneurs abandonnent l'«Autrichienne» à ses plaisirs dans son «petit Schönbrunn», et regagnent leurs hôtels à Paris ou leurs châteaux en province. C'est un crépuscule. Entre 1774 et 1789, quinze ans de ce règne imprudent on fait de Versailles un désert. A l'heure du danger, la reine y sera seule. Car tandis que la haute société prend le large, le peuple s'agite et murmure. On parle de la dépravation qui règne à Trianon et surtout de l'argent qui y a été englouti. «Il est possible que le Petit Trianon ait coûté des sommes immenses, peut-être plus que je n'aurais désiré», reconnaîtra Marie-Antoinette à son procès. En fait, vérifieront les historiens, peu de chose à côté de tous les gaspillages de la Cour, mais trop tout de même en ce moment d'une crise financière qui va entraîner la convocation des Etats généraux – et la Révolution.

Le 5 octobre 1789, c'est dans la grotte du Petit Trianon qu'un messager de Monsieur de Saint-Priest, ministre du roi, trouve Marie-Antoinette et lui annonce ce qui se prépare : une foule de Parisiennes en fureur et d'hommes en armes marche sur Versailles. La reine regagne le château en toute hâte, à pieds, sans se retourner, sans se douter qu'elle ne reverra jamais ces lieux tant aimés. Elle court au-devant d'un destin qu'elle va affronter avec une dignité qui la hissera, enfin devenue elle-même, au niveau de sa mère l'impératrice. Après le tumulte de la Révolution, Napoléon choisira de l'honorer, en consacrant le Petit Trianon au souvenir exclusif de celle qui fut la dernière reine de France. ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL


AKG - Images

Au Hameau de la reine, sur le Grand Lac, un phare d'aspect médiéval sert de repère aux courtisans amateurs de barque. *Aquarelle de John Hill, 1809.*

Y A-T-IL DES **FANTÔMES**

Rêve éveillé, délire ou manifestation surnaturelle ? Deux touristes anglaises

Eleanor Jourdain et Charlotte Moberly, deux enseignantes anglaises en vacances, décident, en ce 10 août 1901, de braver la canicule et de visiter le domaine du Trianon. Mais voilà qu'elles s'égarent. Fatiguées, elles demandent leur chemin à deux jardiniers vêtus de livrées vertes et coiffés de tricornes qui leur indiquent de poursuivre tout droit. Plus loin, les amies croisent une femme et sa fille près d'une petite maison. Elles aperçoivent un kiosque de style chinois. Le temple de l'Amour, pensent-elles. Près de l'édifice, un homme, visage vérolé et regard dur, les glace d'effroi. C'est alors qu'un autre personnage, surgi de nulle part, leur crie «Par ici, cherchez la maison !», avant de repartir aussi mystérieusement qu'il était arrivé. Les deux Anglaises arrivent ensuite près d'une bâtisse aux volets clos. Charlotte Moberly est alors gênée par la vision, pourtant anodine, d'une femme en robe blanche et fichu vert, occupée à dessiner. Tentant de pénétrer dans le Petit Trianon par une terrasse, les visiteuses sont arrêtées par un domestique qui leur montre enfin comment accéder au site où se déroule une noce. Elles achèvent là leur visite avant de rentrer à Paris.

Rien d'extraordinaire a priori. Pourtant, Miss Moberly et Miss Jourdain mettent trois mois à oser évoquer entre elles cette journée. Pourquoi tant de réticences ? La première, directrice du St Hugh's Hall College, à Oxford, et la seconde, venue l'y seconder, ne s'expliquent pas le profond malaise ressenti sur place. La chaleur ? La fatigue ? Peut-être, mais il y a autre chose. En croisant leurs souvenirs, elles s'aperçoivent que seule Charlotte a vu la dessinatrice, et Eleanor la mère accompagnée de sa fille. Eleanor retourne à Versailles début 1902, mais cette visite ne l'apaise pas. Le kiosque chinois entrevu la première fois est introuvable, comme d'autres éléments observés l'été précédent. Pire, elle sent des présences autour d'elle et perçoit l'écho d'une mélodie un peu désuète, comme sortie d'un autre siècle. Bien résolues cette fois à partager leur expérience, les professeurs en adressent un résumé à la Society for Psychical Research. Mais l'association, fondée en 1882 pour étudier les phénomènes paranormaux, le juge irrecevable.

Les enseignantes persistent tout de même : à partir de 1904, elles reviennent au Trianon et entament une enquête de plusieurs années. Point par point, elles recoupent leurs visites avec les archives. Elles en concluent que les deux jardiniers étaient en réalité des gardes suisses vêtus de l'uniforme en vigueur sous le règne de Louis XVI. Quant à l'homme effrayant, ce serait le comte de Vaudreuil, l'un des favoris de Marie-Antoinette. Le kiosque chinois a bien existé, mais en 1774, et durant si peu de temps que sa trace même s'était perdue. Quant à l'air entendu, Miss Jourdain est catégorique : il s'agit d'un opéra léger du XVIII[e] siècle. Et la dessinatrice ? Marie-Antoinette, sans aucun doute : Miss Moberly identifie la reine grâce à une toile du peintre suédois Adolf Ulrik Wertmüller.

Les deux amies relatent leur aventure dans un livre qui rencontre un succès fulgurant en Grande-Bretagne

Tout s'explique : elles ont vécu le 5 octobre 1789, le jour même où la reine a été avertie par le duc de Bretagne, le personnage apparu comme par magie, de l'irruption du peuple à Versailles. Cette thèse, les deux femmes vont la défendre dans *An Adventure*, ouvrage qu'elles publient en 1911 sous les pseudonymes de Frances Lamont et Elizabeth Morison, craignant que le récit nuise à la respectabilité de leur collège. Réédité deux fois, le livre rencontre en Grande-Bretagne un succès fulgurant, et alimente un débat acharné. Crédulité féminine, hallucination due à la chaleur ou encore fête costumée... Les arguments affluent pour discréditer l'histoire des deux Anglaises et en souligner les incohérences. Comment expliquer, par exemple, qu'elles aient aperçu le comte de Vaudreuil alors que celui-ci avait déjà émigré le 5 octobre 1789 ? D'autres voient dans ces anachronismes une preuve de sincérité. Et esquissent quelques pistes. Le passé ne serait-il pas venu jusqu'aux deux demoiselles, plutôt que l'inverse, par exemple ?

En France, Jean Cocteau est tellement fasciné par leur histoire qu'il signe la préface de la traduction française du livre en 1959 : «Leur "aventure" est sans doute la plus considérable de toutes les époques, raconte le poète, et il est dommage que la science répugne à ces phénomènes exceptionnels.» L'histoire aurait même piqué la curiosité d'Albert Einstein, qui s'est attaché à

DANS LE JARDIN ?

ont cru voir Marie-Antoinette au Trianon, plus d'un siècle après sa mort...

définir la relation espace-temps... L'étrange phénomène de «rétrovision» continuera d'intriguer chercheurs, parapsychologues et artistes durant tout le XXe siècle. Les théories les plus fumeuses se multiplient. Le 10 février 1968, *Le Tribunal de l'impossible*, une émission de l'ORTF, explique que les deux héroïnes auraient «pénétré la pensée de quelqu'un qui a connu ces gens et ces paysages». Autrement dit, elles auraient partagé les instants joyeux remémorés par Marie-Antoinette dans sa cellule, avant son exécution. Les erreurs, mais aussi l'angoisse et la tristesse ressenties seraient alors aisément compréhensibles. Autre hypothèse avancée par la suite, la journée en question se situerait, en fait, en 1774 : la présence du comte de Vaudreuil et du kiosque, l'absence du temple de l'Amour et du Belvédère, élevés entre 1778 et 1781, plaideraient pour cette hypothèse...

La controverse a en tout cas garanti à l'épisode une belle postérité. «On en parle en disant "les deux Anglaises à Trianon"», explique Franck Ferrand, auteur d'un *Dictionnaire amoureux de Versailles* comportant une entrée sur les «fantômes» (éd. Plon). «C'est un récit encore assez vivant en Grande-Bretagne, il faut dire que le livre a été là-bas un best-seller», ajoute-t-il.

L'histoire des enseignantes anglaises fait des émules. D'autres touristes affirment avoir eu des visions

Ce succès de librairie en a peut-être inspiré certains. Un couple d'Américains et leur fils, les Crooke, affirment ainsi avoir vécu une scène comparable en 1908 mais ont attendu 1914, trois ans après *An Adventure* donc, pour la révéler. En 1928, deux autres Britanniques témoignent à leur tour, imités en 1935 et 1955 par des touristes. Plus tard, René Kudler, peintre alsacien venu travailler à Trianon, a été retrouvé inanimé après avoir appelé à l'aide. A son réveil, il a dit avoir vu Marie-Antoinette, tête sous le bras.

La notoriété du témoignage des deux Anglaises, relayé aujourd'hui encore par les sites consacrés au paranormal, est telle que le château de Versailles lui a dédié une visite guidée en 2011, rayée de la programmation depuis. Difficile désormais de trouver un interlocuteur qui ne rechigne pas à évoquer ce sujet populaire. «Je crois que ce n'est pas le rôle du personnel de Versailles, estime Franck Ferrand. Il est là pour raconter l'Histoire, pas les histoires.» Libre à chacun toutefois d'aller saluer ces étranges locataires. «Partir à la chasse aux fantômes à Versailles, c'est risquer de revenir bredouille, prévient ce passionné du château. C'est un lieu voué à la clarté et à la raison, peu propice aux questions nébuleuses qui s'épanouissent dans le brouillard et le rêve.» Nous voilà prévenus. ■

LAURE DUBESSET-CHATELAIN



Sur cet autochrome de 1925, trois figures d'un autre siècle s'approchent du temple de l'Amour, au Petit Trianon. Une reconstitution, évidemment.

Jules Gervais-Courtellemont/National Geographic Creative/Bridgman Art

Porcelaines, papiers peints et autres curiosités… Venues de Chine ou du Siam, ces œuvres fascinèrent une aristocratie française en quête d'exotisme. En voici quelques-unes qui ont donné à Versailles un subtil parfum d'ailleurs.

PAR FRÉDÉRIC GRANIER (TEXTE)

QUAND L'ASIE S'INVITAIT CHEZ LE ROI-SOLEIL

OISEAUX DU BOUT DU MONDE

Très prisés, les papiers peints chinois furent exportés dès la fin du XVI[e] siècle. A Versailles, ils décoraient des paravents, des cloisons ou des écrans de cheminée. Fleurs, pagodes, oiseaux étaient les motifs les plus appréciés.

Papier peint, pâte à papier de mûrier et de bambou, gouache. Chine, vers 1750. Hauteur : 1,70 m.

Y. Boëlle / Musée de la Compagnie des Indes / Ville de Lorient

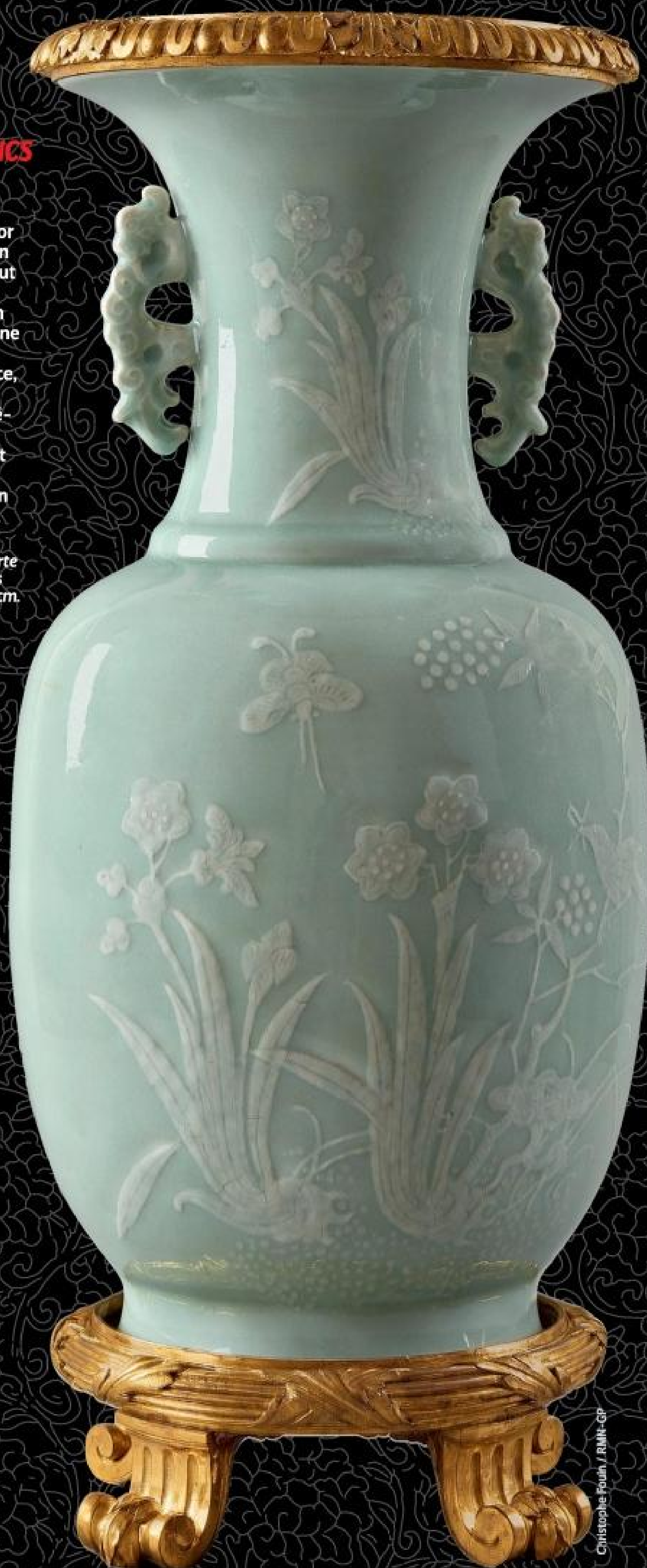


VASE

LES IRIS BLANCS DE LOUIS XVIII

Sur ce vase en porcelaine, le décor floral est réalisé en léger relief. On peut apercevoir, parmi les iris, un papillon et un oiseau sur une branche. C'est le comte de Provence, futur Louis XVIII, qui s'en fit l'acquéreur à la fin du XVIIIe siècle, avant que l'objet ne rejoigne la collection du Grand Trianon.

Vase balustre en porcelaine, à couverte céladon. Chine, vers 1775. Hauteur : 57,6 cm.



Christophe Fouin / RMN-GP



Christophe Fouin / RMN-GP

VASE

COMME TAILLÉ DANS LA ROCHE

Acquise en 1781 par Madame Adélaïde, l'une des filles de Louis XV, cette garniture peinte en trompe-l'œil imite le bleu et les stries du lapis-lazuli. Comme de nombreux autres objets d'inspiration chinoise, elle fut réalisée à Sèvres : protecteurs des manufactures et des artisans du royaume, les souverains français tenaient à limiter le nombre des importations.

Vase chinois à fond lapis. Manufacture royale de porcelaine de Sèvres, 1781. Hauteur : 50,5 cm.





David Bordes / Centre des monuments nationaux

TAPISSERIE

UN FANTASME DE SENSUALITÉ

Commandée par la manufacture de Beauvais pour le roi Louis XV, cette scène de pêche fait partie des six tapisseries chinoises réalisées par le peintre François Boucher (1703-1770). Femmes alanguies, faune et flore foisonnantes… L'artiste dévoile un Orient sublimé, tel qu'il est alors fantasmé par l'aristocratie française.

La Pêche chinoise, ***pièce de la*** **Seconde Tenture chinoise.** ***Vers 1755. Hauteur : 3,51 m.***

VAISSELLE

Et si tout avait commencé le 1er septembre 1686 ? Ce jour-là, Phra Naraï, le roi de Siam, pays situé entre l'Inde et la Chine, est accueilli dans le faste de la galerie des Glaces. De mémoire de courtisan, on ne se souvient pas d'une fête aussi somptueuse. Les 1 500 personnes présentes s'émerveillent des drôles de chapeaux pointus des ambassadeurs et des cadeaux exotiques qu'ils viennent poser aux pieds du Roi-Soleil : vases, théières, étoffes… C'est sans doute là que naît une passion qui allait enflammer l'aristocratie française durant des décennies. La cérémonie n'est pas sans arrière-pensée : Louis XIV compte sur l'appui du Siam pour s'implanter en Asie, et espère bien damer le pion aux Hollandais qui ont installé depuis des années des comptoirs dans la région.

Deux ans après, il poursuit son offensive asiatique et envoie en Chine la première mission de jésuites. De leurs voyages, les prêtres ramèneront textes, gravures et objets, qui fascineront le monarque et son fils, le duc du Maine. A mesure que se nouent des relations avec l'empereur Kangxi (1654-1722), Versailles se retrouve décoré de soieries et porcelaines orientales. Discrètement toutefois : il faut préserver la primauté du savoir-faire français. Ce sont surtout les appartements privés et les résidences de campagne qui s'ornent de ces trésors. Louis XIV fait décorer le Trianon de vases de faïence s'inspirant de la porcelaine de Nankin. Madame de Pompadour collectionne les «curiosités» asiatiques dans sa résidence. Et, plus tard, Marie-Antoinette se passionnera pour les porcelaines de Chine et les laques du Japon… Si certains objets sont importés, la plupart sortent des manufactures françaises, imitant avec plus ou moins de bonheur le style asiatique. Aujourd'hui, si les néophytes n'y voient que des «chinoiseries» kitsch, les spécialistes apprécient cette synthèse unique entre Orient et Occident, entre art et diplomatie… F. G.



PARFUM DE THÉ DANS LES PALAIS

Décoré par l'artiste Louis-François Lécot (1741-1800), ce plateau à rubans permettait de servir tasses et théières. Introduit en Europe via la Compagnie des Indes orientales au XVIIe siècle, le thé, synonyme de luxe et de raffinement, devint rapidement une boisson prisée par la cour de France.

Plateau à décor chinois. Manufacture royale de porcelaine de Sèvres, 1774. Largeur : 42 cm.



Gérard Blot / RMN-GP



PORTRAIT

LE REGARD DE L'EMPEREUR

Réalisé sur de la porcelaine, ce tableau représente l'empereur de Chine Qianlong (1711-1799), coiffé d'un bonnet de fourrure surmonté d'une grosse perle. Le portrait a été réalisé d'après un dessin aquarellé d'un jésuite présent à la cour de Pékin : l'empereur, féru de sciences et de lettres, appréciait la compagnie des savants occidentaux.

Plaque représentant l'empereur de Chine, par Charles Eloi Asselin (1743-1804). Manufacture royale de porcelaine de Sèvres, vers 1776. Hauteur : 23,7 cm.

Christophe Fouin/RMN-GP

AMPHORE

ENTRE CHINE ET GRÈCE

Acquis en 1782 par Louis XVI et Marie-Antoinette, ce vase est doté d'une belle monture en bronze. Il puise son inspiration aussi bien dans l'Asie (les fleurs de lotus) que dans l'ornementation gréco-latine avec ses deux anses feuillagées agrémentées d'une tête de lion.

Vase en porcelaine, Chine. Monture en bronze, Paris. Vers 1770. Hauteur : 56 cm.



Agence Bulloz/RMN-Grand Palais

DE LA RUINE À LA

Les révolutionnaires l'ont pris d'assaut en 1789 et vandalisé. Certains ont même voulu



RENAISSANCE

le raser. Mais le château royal a résisté contre vents et marées.

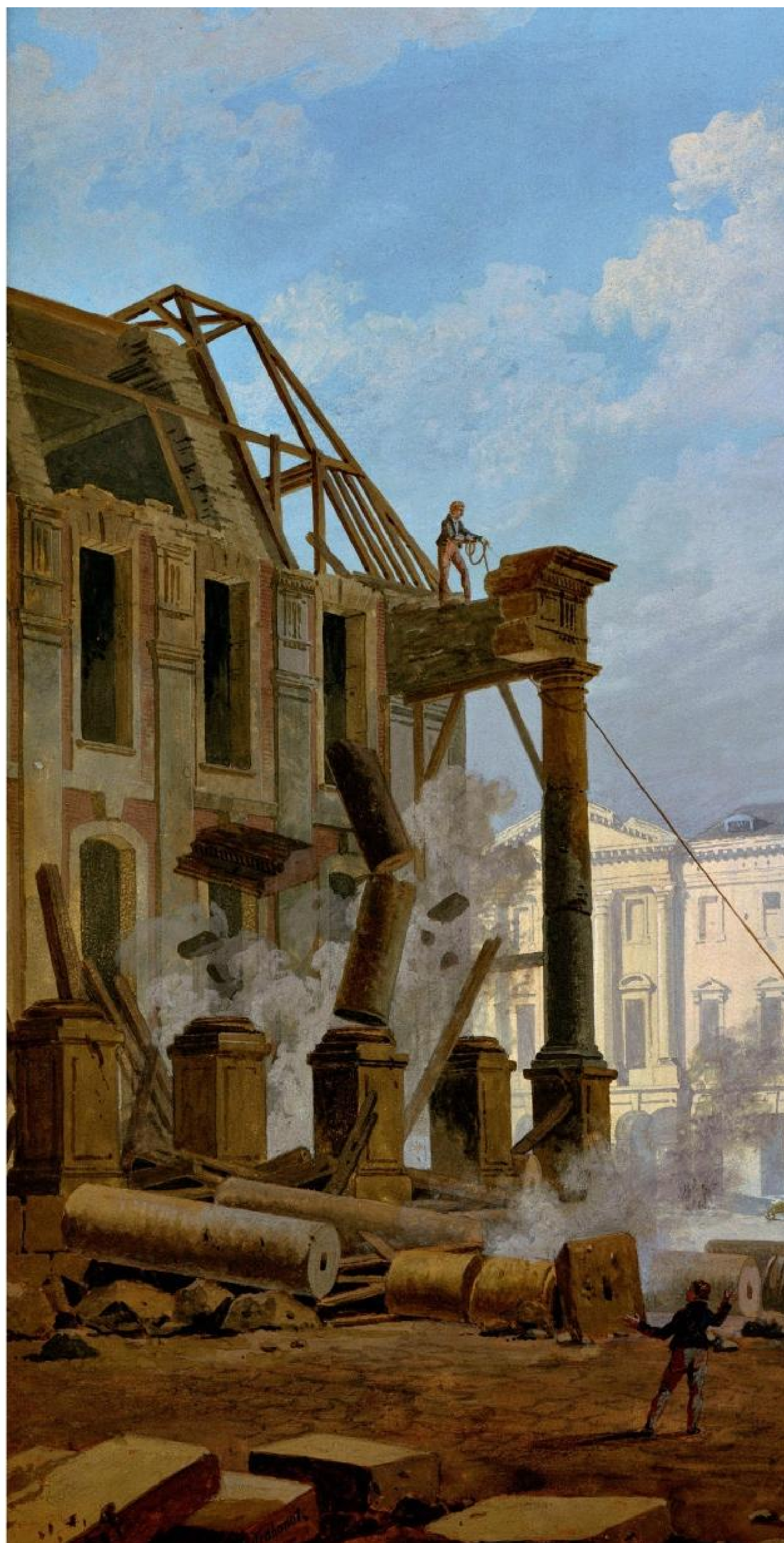
Le 6 octobre 1789, la Garde nationale sera appelée pour contenir les émeutiers qui menacent le roi (gravure du XVIIIe siècle).

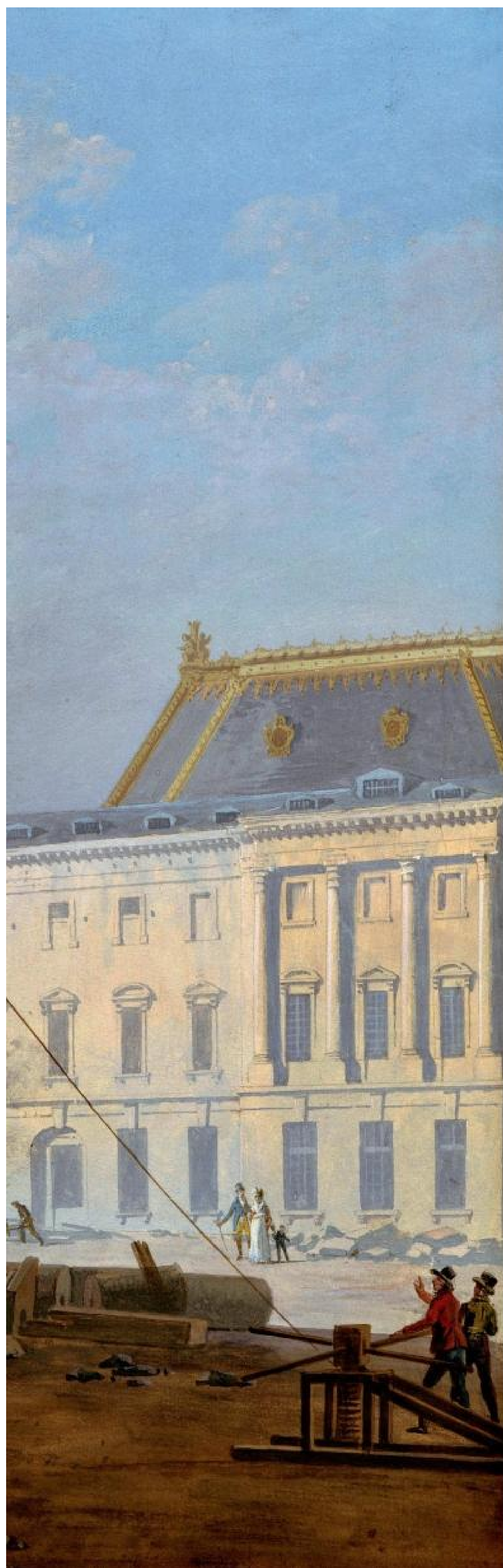
Une foule de sans-culottes envahit le palais des Tuileries, ce matin du 10 août 1792, à 10 heures. Craignant pour leur vie, Louis XVI, Marie-Antoinette et le Dauphin courent se réfugier à l'Assemblée. Quelques heures plus tard, cette même Assemblée ordonne la déchéance du roi et son emprisonnement. C'en est fini de la monarchie française. Parmi les questions qui se posent aux acteurs de cette journée historique, celle du devenir des biens de la Couronne n'est pas des moindres. Ces richesses devront être réparties égalitairement. Mais que faire de Versailles, ce symbole abhorré de la tyrannie ? Louis XVI y était très attaché. Dans les premiers jours d'octobre 1789, lorsqu'une foule emmenée par des milliers de Parisiennes affamées avait forcé «le boulanger, la boulangère et le petit mitron» à regagner la capitale, le roi avait posé pour la dernière fois son regard sur cette imposante architecture. «Tâchez de me sauver mon pauvre Versailles», avait-il alors prié.

Les coups de burin s'acharnent à effacer les symboles royalistes

Les révolutionnaires allaient-ils respecter le vœu du souverain déchu ? Leur première action, le 10 août 1792, est d'ordonner la pose des scellés sur le château, désormais bien national. Mais les citoyens chargés de l'opération découvrent un palais à l'abandon : en l'absence de la cour, le mobilier avait été déposé dans les entrepôts du Garde-meuble de la Couronne, l'administration chargée de la gestion du mobilier des demeures royales. Il ne reste dans les appartements vides que quelques peintures, des glaces et des poêles installés pour empêcher l'humidité de pénétrer.

Dès le lendemain, 11 août, un décret ordonne «la recherche des tableaux, statues et autres objets précieux dépendant du mobilier





RMN-Grand Palais-Château de Versailles/DR

de la Couronne». Une commission est créée qui aura pour but de les inventorier. En septembre, les commissaires se ruent sur Versailles pour déposséder le château des plus précieuses toiles restées accrochées à ses murs : 125 œuvres de maîtres italiens, flamands, français sont envoyées à Paris où elles constitueront le noyau du futur musée du Louvre. En octobre, lors de nouveaux débats, certains députés proposent la mise en vente du château. Le projet est rejeté. Le domaine, en sursis, entre alors en sommeil et se vide peu à peu de son personnel d'entretien : «De 32 frotteurs et 33 balayeurs en 1790, son nombre se trouve réduit, en août 1793, à 12 dans chaque catégorie. Ils ne seront plus que 6 en tout, au début de 1794», estime l'historien et journaliste Franck Ferrand dans *Versailles après les rois* (éditions Tempus, 2012). Dans les jardins désertés, on n'entend plus que les coups de burin des sculpteurs chargés d'effacer les signes trop ostentatoires de l'absolutisme. Le portrait en marbre de Louis XVI disparaît ainsi du médaillon du groupe de la Renommée, une couronne s'envole de la main de la statue de Louis XV, tandis que son épouse, Marie Leszcynska, voit s'envoler de son manteau les 49 fleurs de lys qui l'ornaient...

A l'été 1793, une nouvelle idée jaillit pour transformer Versailles. Le député Bertrand Barère propose de transformer le palais en lycée et en gymnase : «Il sera beau de voir, dans le palais des tyrans, des citoyens élevés dans la haine de la tyrannie, explique-t-il devant le Comité de salut public. Les salons de Le Brun deviendront l'école de dessin, le manège, celle de l'équitation, le canal, celle de la natation.» En outre, il est prévu d'y enseigner la médecine, la chirurgie, les mathématiques, la mécanique, les sciences physiques et naturelles, les beaux-arts. Aussi séduisant qu'apparaît ce projet, il implique la destruction de plusieurs ailes du château jugées inutiles. A la place du Trianon, un parc sera employé «à un jardin botanique ou à une école d'agriculture».

Pendant que le destin de Versailles est discuté, la dispersion de son mobilier se poursuit. Une gigantesque vente aux enchères débute le 25 août 1793 au rez-de-chaussée du château, dans les anciens appartements de Madame de Lamballe, une amie intime de la reine Marie-Antoinette exécutée un an plus tôt. Cette braderie durera... deux ans ! Jusqu'en janvier 1795, à raison de deux séances par jour.

Les plus beaux meubles sont cédés pour une bouchée de pain

Parmi les 17 182 lots mis en vente, les «ouvrages des grands ciseleurs et des grands ébénistes sont confondus d'une façon déconcertante avec le mobilier courant, et le prix seul les distingue quelquefois», déplore l'historien Pierre de Nolhac dans la somme qu'il consacre à l'histoire du château (*Versailles et la cour de France*, 1925). Mais globalement, «ce qui s'est vendu pendant cette première année relevait davantage de l'équipement et des fournitures, que de l'art et du grand mobilier», nuance Franck Ferrand. On y trouve des draps, des tapis, des ustensiles divers, mais aussi du vin de Madère et «sous les numéros 4730 et 4731, 24 livres de café baptisé pour l'occasion "café Capet"», note l'historien. Ce qui reste du garde-meuble à la fin des enchères est vendu en deux jours au printemps 1796. Cette fois, il s'agit de beaux meubles qui seront cédés pour une bouchée de pain. Le procès-verbal de cette vente fait état de «secrétaires, commodes, tables à écrire, consoles, encoignures en bois d'acajou, en bois de rose, en bois de citron, en marqueterie, ornés de bronze •••

Napoléon, le trouvant «disgracieux», fit démolir, en 1814, ce pavillon de «l'aile vieille» sur la cour d'honneur du château.

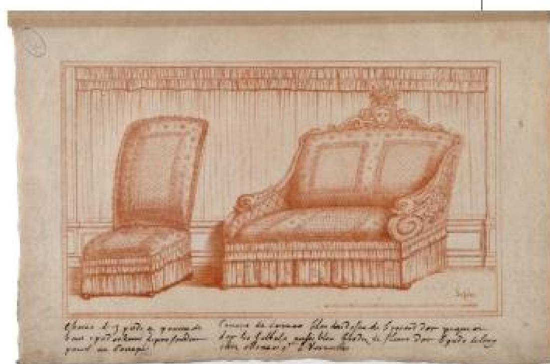
CONTREFAÇON

LE MYSTÈRE DES 13 CHAISES

Louis Delanois, maître ébéniste, réalisa en 1769, pour les salons de Madame du Barry, douze chaises en noyer sculpté et redoré. Mais la dispersion du mobilier royal à la Révolution eut raison de cet ensemble. Si, aujourd'hui, Versailles se targue d'avoir rassemblé dix des «chaises Delanois-du Barry», trois autres pièces appartiennent actuellement à des collectionneurs privés. Il y en a donc une de trop. De surcroît, comme l'affirme l'expert français Charles Hooreman (*Le Monde*, 16 juin 2016), deux des chaises exposées au château seraient aussi des faux.

Et ce ne serait pas les seules contrefaçons... Ainsi, une autre chaise du XVIII[e] siècle, acquise par le musée de Versailles en 2011 pour 400 000 euros, et une bergère ayant appartenu à Madame Elisabeth, sœur de Louis XVI, achetée en 2011 pour 240 000 euros, pourraient être des imitations !

L'Office central de lutte contre le trafic des biens culturels mène une enquête sur cette affaire. En juin 2016, deux personnalités ont été mises en examen. Des interpellations pourraient suivre... ■



G. Blot/Château de Versailles, RMN-Grand Palais

Comme les chaises de Madame du Barry, ce fauteuil et ce canapé furent vendus aux enchères en 1793 (sanguine, XVIII[e] siècle).

••• ciselé et doré, de laques de Chine, de plaques de porcelaine avec paysages et figures d'après Watteau». Beaucoup de ces pièces partiront à l'étranger. D'autres, parmi les trésors qui meublaient Versailles, serviront de monnaie d'échange aux fournisseurs des armées : meubles précieux, porcelaines de Sèvres, tentures des Gobelins seront troqués contre des harengs et de la farine.

Débarrassé de son mobilier, le château le sera aussi de tous les symboles royalistes qui heurtent le regard de la jeune République. Comme les marques d'absolutisme, écussons, monogrammes, fleurs de lys ou couronnes seront pourchassés dans les moindres reliefs du palais et sur les murs de la ville. Ce chantier durera deux ans, de 1793 à 1795. Les insignes étaient en effet si nombreux qu'on manqua de bras : «Il semble qu'à mesure on les extirpe, à mesure ils pullulent», déplore un rapport du 27 avril 1794. La tâche était si vaste que les révolutionnaires n'en vinrent jamais à bout et, aujourd'hui encore, certains sont visibles, notamment sur les parties hautes des boiseries.

C'est finalement le Comité de salut public qui sauve Versailles – et quelques autres résidences royales comme Saint-Cloud ou Bellevue – de la destruction, estimant «qu'il est temps de les purifier en les utilisant». Par un décret du 5 mai 1794, il est décidé qu'elles seront «entretenues aux frais de la République, pour servir aux jouissances du peuple et former des établissements utiles à l'agriculture et aux arts». D'autres châteaux, comme Marly et Choisy, n'auront pas cette chance et seront rasés. Ce qui sauva probablement Versailles, estime l'historien Pierre de Nolhac, fut «la difficulté de démolir, même en partie, cette énorme masse de bâtiments». Ce même décret tranche le devenir du parc et des jardins conçus par André Le Nôtre, le paysagiste du Roi-Soleil : ils devront être restitués à l'exploitation agricole ! Dans un souci égalitaire, les milliers d'hectares autrefois réservés aux chasses royales sont dispersés tandis que le Grand Canal est asséché et drainé afin de le mettre en pâture. Les jardins du Petit Trianon et leurs essences rares sont eux aussi mis en vente par lots et menacés de destruction.

Antoine Richard, l'ancien jardinier de la reine ne se résout pas à voir disparaître ces merveilles. A force de ténacité, il convainc les députés d'annuler les ventes et, estimant que c'est un moindre mal, obtient de faire planter des arbres fruitiers dans les jardins et des légumes dans les parterres. Des centaines de pommiers fleurissent alors le long des allées, sur les bords du canal et les esplanades... Cette fantaisie de fruits et légumes dura deux ans, avant qu'en 1796, tout le monde tombe d'accord pour préserver la pureté originale de ces jardins.

En 1804, Versailles devient la propriété de Napoléon

Cependant, l'opiniâtreté d'Antoine Richard ne suffit pas à sauver le Petit Trianon : l'ancien palais de la reine est transformé en auberge de luxe et ses jardins saccagés pour accueillir un bal public. En août 1794, le château redevient enfin accessible au public, comme il l'était sous l'Ancien Régime. Il ouvre deux jours par décade pendant la belle saison. Les visiteurs peuvent en profiter pour découvrir un cabinet de curiosités naturelles, une salle de physique, une bibliothèque, une présentation de dessins et de gravures et un conservatoire de musique. Il est également prévu d'orner la galerie des Glaces de statues et d'y donner des conférences publiques d'artistes et de professeurs, puis d'ouvrir les Grands Appartements à des expositions de tableaux. Le muséum de Versailles est doucement en train de voir le jour. Dans la réalité, le projet peine à trouver ses marques, les ressources et le personnel sont insuffisants et les conservateurs sont complètement débordés. Il faut dire que, depuis novembre 1793, le château sert


RMN-Grand Palais/Château de Versailles-DR

Une réhabilitation réussie. En juillet 1844, Louis-Philippe et Léopold Ier visitent le château transformé en musée (peinture du XIXe siècle).

de dépôt provisoire aux saisies d'œuvres d'art réalisées par l'Etat à travers les églises, les couvents et les maisons des émigrés du département de la Seine-et-Oise. Les peintures, statues, mobilier s'amassent partout en désordre faute de bras pour les répertorier. Autour de ce chaos, les appartements sont démeublés, vidés de leurs tableaux et, faute d'entretien suffisant, offrent un spectacle pitoyable. Les planchers de la Grande Galerie, point d'orgue du musée, sont même troués par le poids des échelles qui avaient servi à la réfection des plafonds. Au milieu de ce capharnaüm, les visiteurs ne profitent que d'une infime partie des collections. De plus, cette juxtaposition d'art et de sciences semble les désorienter. Autant dire qu'on ne se bouscule pas aux grilles du palais. Le lycée qui avait été prévu dès 1793 voit, quant à lui, le jour en juin 1796, de façon tout à fait modeste. Une école est installée dans l'aile nord du château qui dispense des cours de dessin, d'histoire naturelle, de grammaire et de mathématiques à une poignée d'élèves âgés de 12 à 16 ans.

A l'été 1793, le ministre de l'Intérieur du Directoire, Pierre Bénézech, prend en main la destinée du musée de Versailles. Par souci de simplification, il décide de constituer une grande collection homogène à partir des biens des émigrés, des couvents et de la collection royale : ce sera le Musée spécial de l'Ecole française qui complétera les collections internationales du Louvre. Cette fois, c'est le musée parisien qui renvoie à Versailles près de 600 peintures et 80 sculptures. Ce muséum n'ouvrira qu'en 1801 et permettra durant quelques années d'admirer les plus grands fleurons de la peinture française, avant que l'Empire ne disperse à nouveau cette collection. En attendant, l'entretien de ce monumental ensemble est un gouffre, et la haine qu'il suscite chez certains ne tarit pas. « Les ombres des tyrans semblent s'y promener encore et y braver la République [...] Si Versailles doit subsister, il convient que la République se l'approprie entièrement», écrit Barras, membre du Directoire, en 1798. La menace plane toujours sur le domaine. Mais le 9 novembre 1799, le Directoire est renversé par le général Bonaparte et, en 1804, le château devient propriété de l'Empereur qui nommera un architecte pour son entretien. Contre vents et marées, Versailles aura résisté à la tourmente révolutionnaire. ■

VALÉRIE KUBIAK

LE CAHIER PÉDAGOGIQUE

LES CLÉS POUR COMPRENDRE

TEXTES DE CLÉMENT IMBERT ET VALÉRIE KUBIAK



Musée du Château de Versailles/Collection Gianni Dagli Orti/Aurimages

L'Orangerie du château de Versailles, huile sur toile d'Etienne Allegrain (1644-1736).

Retour sur trois siècles et demi de grands événements qui ont marqué le

1623
Louis XIII fait bâtir un pavillon de chasse
Sur les terres giboyeuses où il aimait traquer le cerf et le renard quand il était enfant, Louis XIII ordonne la construction d'un pavillon de chasse, qui se transforme bientôt en un château de briques, surmonté de toits en ardoise noire. Versailles est né, mais reste, dans un premier temps, un simple lieu de retraite, aux fonctions purement utilitaires.

1670
Un Trianon de porcelaine
Sur l'emplacement du village Trianon qu'il fait raser, Louis XIV édifie cinq pavillons réservés aux loisirs. Ces constructions légères sont revêtues de carreaux en faïence bleue et blanche.

1682
La capitale du royaume
Versailles devient officiellement le siège du gouvernement, au grand dam de Colbert qui préférait Paris. Le chantier emploie alors 36 000 ouvriers.


L'ambassade de Siam s'incline devant Louis XIV en 1686.
Château de Versailles/RMN-Grand Palais

1686
Echanges diplomatiques franco-siamois
Pour contrer l'influence de la Hollande, qui possède de nombreux comptoirs commerciaux en Asie, Louis XIV cherche un allié. Ce sera le Siam (actuelle Thaïlande). Le 1er septembre, le monarque organise, à Versailles, une fastueuse réception pour les ambassadeurs du roi Phra Naraï... qui repartent conquis.



1623 1630 1668 1670 1682 1686 1687 1697

1630
Avec la «journée des dupes», Versailles entre dans l'Histoire
Marie de Médicis, la mère de Louis XIII, intrigue auprès de son fils pour obtenir la tête de son grand rival, le cardinal de Richelieu. Mais le 10 novembre, le roi choisit de renouveler sa confiance en son ministre et le nomme duc et pair de France. Il désavoue ainsi la reine mère qui partira définitivement en exil. C'est la «journée des dupes», tournant politique du règne de Louis XIII et premier grand événement de l'histoire de France se déroulant à Versailles.

1668
Première de *Georges Dandin*
Les travaux d'agrandissement voulus par Louis XIV n'ont commencé que depuis six ans, lorsqu'est organisée une fête somptueuse dans les jardins du château. Au programme de ce «grand divertissement royal» : bal, festin à l'emplacement du futur bassin de Flore, feux d'artifice, et une comédie de Molière accompagnée de la musique de Lully : *Georges Dandin*.


Le «grand divertissement royal» de 1668.
G. Blot/Château de Versailles/RMN-Grand Palais

1687
Epidémie de «fièvre des marais»
Lors de l'assainissement des terrains marécageux entourant Versailles, 6 000 ouvriers meurent de paludisme, qui devient l'une des premières causes de mortalité sur le chantier.

1697
L'union de la France et de la Savoie
Pour sceller la réconciliation entre la France et le duché de Savoie, suite à la guerre de la Ligue d'Augsbourg (1688-1697), Louis XIV marie son petit-fils, le duc de Bourgogne, à Marie-Adélaïde de Savoie. Pour les noces, un bal fastueux est donné dans la galerie des Glaces. De cette union naîtra le futur Louis XV.

destin d'un domaine d'exception et celui de ses illustres monarques...

1715
Mort du Roi-Soleil

Après 72 ans de règne, Louis XIV s'éteint le 1er septembre. Son corps est exposé plus d'une semaine dans le salon de Mercure avant d'être transféré dans la basilique Saint-Denis. La Cour quittera Versailles pour venir s'installer aux Tuileries. Le duc d'Orléans, neveu de Louis XIV, devient régent du royaume en attendant la majorité du futur Louis XV.

1722
Retour de la Cour au château

Après sept ans d'absence, les courtisans s'installent à Versailles, le 15 juin. Le futur Louis XV, alors âgé de 12 ans, est enchanté de retrouver le château où il est né, où il a passé les premières années de son enfance, et qu'il ne quittera plus.



Le Serment du Jeu de Paume, J.-L. David, après 1791.

Leemage

1778
Traité d'indépendance des Etats-Unis

Une délégation américaine emmenée par Benjamin Franklin signe, le 6 février, une alliance avec Louis XVI. L'aide militaire française précipitera la défaite anglaise. Un traité de paix, signé à Versailles en 1783, reconnaît l'indépendance des Etats-Unis.

1789
Le serment du Jeu de Paume, prélude à la Révolution

Le 20 juin, 300 députés du Tiers-Etat, de la noblesse et du clergé, réunis à l'occasion des Etats généraux à Versailles, font la promesse de ne pas se séparer avant que soit élaborée la nouvelle constitution de la France.

1715 — 1717 — 1722 — 1764 — 1778 — 1782 — 1789 — 1793

1717
Visite du tsar de toutes les Russies

Pierre le Grand, empereur de Russie depuis 28 ans, profite d'une longue visite en France pour découvrir Versailles. C'est moins l'architecture du château (qu'il juge disproportionnée) qui séduit le tsar que les somptueux jardins et leurs fontaines. Il s'en inspirera pour son palais de Peterhof, alors en construction près de Saint-Pétersbourg. Cette visite officielle marque le début d'une profonde amitié franco-russe qui allait durer plusieurs décennies.

1764
Le jeune Mozart charme le roi

En tournée dans les grandes cours d'Europe, la famille Mozart est conviée, le 1er janvier, à la table de Louis XV. Après le dîner, Wolfgang, 6 ans et déjà génial, improvise un concert sur l'orgue de la Chapelle royale. Il frappe sur le clavier une note prolongée, puis enchaîne sur un déluge d'harmonies. La Cour est subjuguée.



Mozart, déjà virtuose à 6 ans.

AKG-IMAGES

1782
Un refuge pour Marie-Antoinette

Nostalgique d'une vie plus simple à la campagne, et souhaitant s'éloigner des contraintes de la vie de cour, Marie-Antoinette fait construire le Hameau de la Reine au cœur du Petit Trianon. Achevé en partie quatre ans plus tard, celui-ci lui servira dès lors de pied-à-terre.

1793
Les collections royales sont vendues aux enchères

Meubles, porcelaines, linges, ornements d'église... La Convention décide de mettre en vente à l'encan les possessions des «derniers tyrans de France». En tout, 17 000 lots d'équipement et de fournitures provenant du palais, de ses dépendances, et du Trianon, seront achetées par des fripiers et des brocanteurs. Certains objets seront détruits, d'autres iront au Louvre. La vente de ces trésors nationaux se fait à la criée. Elle durera un an.



1805 1837 1855 1867 1871 1875 1879

1805
Visite du pape Pie VII

Venu sacrer Napoléon, le 2 décembre 1804 à Notre-Dame-de-Paris, le pape Pie VII souhaite visiter l'ancienne demeure des rois de France. Le 3 janvier 1805, il est accueilli, avec son cortège, dans la galerie des Glaces par près de 500 personnes qui s'inclinent sur son passage.

1837
Un musée pour l'histoire de France

Que faire d'un château, symbole de la royauté, et devenu encombrant après la Révolution ? Soucieux de le préserver de la ruine, le roi Louis-Philippe a l'idée d'y ouvrir un musée consacré à l'histoire de France. L'inauguration des Galeries historiques a lieu le 10 juin. Les travaux de restauration se poursuivront jusqu'à la révolution de 1848 qui y mettra un terme.

1855
Napoléon III reçoit la reine Victoria

L'Empereur, qui espère une réconciliation durable avec les Anglais, invite la reine Victoria à un grand bal. Versailles renoue avec un faste qu'il n'avait pas connu depuis la monarchie. Avec une touche de modernité, puisque la galerie des Glaces et l'opéra royal sont éclairés au gaz... et qu'on réalise les premières photos du château.



Premier cliché de la galerie des Batailles en 1857.

Disdéri/G. Blot/RMN-Grand Palais

1867
La renaissance du Petit Trianon

Admiratrice de Marie-Antoinette, l'impératrice Eugénie, épouse de Napoléon III, se met en tête de ressusciter son lieu de prédilection : le Petit Trianon. Elle fait restaurer les jardins et les fabriques et remeuble le petit château. Ainsi remis dans l'état où la reine l'avait connu, il sert de musée lors de l'Exposition universelle de Paris.

1871
Naissance de la Grande Allemagne

Pendant le siège de Paris, l'année précédente, le château et son parc avaient servi de QG à l'armée prussienne. Victorieux, le chancelier Bismarck proclame, le 18 janvier, depuis la galerie des Glaces, la création de l'Empire allemand, faisant de Guillaume Ier son Kaiser. L'Allemagne tient sa revanche sur Iéna.

1875
Vote d'une nouvelle Constitution

Depuis 1871, la Chambre des députés siège à Versailles. Le 30 janvier, elle adopte la IIIe République. Le Sénat, lui aussi nouvellement créé, fait son hémicycle dans l'ancien Opéra royal.

1879
Le Parlement s'installe à Paris

Les deux chambres (Sénat et Chambre des députés) déménagent à Paris, mais se réuniront à Versailles pour l'élection des présidents ou des séances exceptionnelles.


Proclamation de l'Empire allemand dans la galerie des Glaces.

Hermann Buresch/BPK Berlin/RMN-Grand Palais

1940
Le drapeau nazi flotte sur le château
Les troupes allemandes se sont emparées de Versailles. Le palais est ouvert à la visite pour les soldats, entre 9 h et 21 h. Le maréchal Pétain, qui avait initialement prévu d'y installer son gouvernement, renonce à son projet.

1944
Les Alliés s'installent à l'hôtel Trianon
Après avoir libéré la ville, le 23 août, le commandement allié réquisitionne l'hôtel Trianon Palace, à proximité du château, redevenu symbole d'une France éternelle. Un spectacle est organisé pour divertir les troupes américaines, avec Fred Astaire en vedette.

1954
Sortie du film *Si Versailles m'était conté*
Tourné l'année précédente, le film de Sacha Guitry retrace l'histoire du château, des origines à la Révolution. Jean Marais incarne Louis XV, Gérard Philipe interprète D'Artagnan et Edith Piaf prête ses traits à une révolutionnaire. Quant à Guitry, il s'offre le rôle de Louis XIV lui-même. Le film sera l'un des plus grands succès critiques et commerciaux de son auteur.

1919 1940 1944 1954 1962 1986 1999 2016



1919
L'Allemagne humiliée signe l'accord de paix
Les Français obtiennent leur revanche en faisant signer à l'Allemagne vaincue un accord de paix dans la galerie des Glaces, là même où l'Empire allemand avait été proclamé un demi-siècle auparavant. Ce traité marque la fin de la Première Guerre mondiale. Mais les conditions de ce *Diktat*, qui sont très dures pour les Allemands, portent en germe la cause d'un futur conflit.


Les vainqueurs de la Grande Guerre se retrouvent à Versailles.

Rue des Archives/PVDE

1962
Une résidence officielle pour les chefs d'Etat
Malraux convainc le général de Gaulle de restaurer entièrement le Grand Trianon pour en faire une résidence présidentielle. Elle sera dès lors préférée à l'Elysée pour accueillir les chefs d'Etat étrangers en visite officielle, comme Khrouchtchev, Kennedy ou le shah d'Iran.

1986
Premier Sommet de la Francophonie
Dans la galerie des Glaces, François Mitterrand organise la Conférence de la Francophonie. Les chefs d'Etat ou de gouvernement de 42 pays sont présents.

1999
La tempête Lothar frappe de plein fouet le parc
Du 25 au 26 décembre, des vents soufflent à plus de 210 km/h dans les jardins et saccagent 10 000 arbres, qui seront replantés grâce à l'aide publique et au mécénat.

2016
L'art contemporain s'invite
Le Danois Olafur Eliasson expose ses installations spectaculaires à Versailles. Cela fait maintenant huit ans que le château accueille de grands noms de l'art contemporain. Jeff Koons avait inauguré ce cycle avec ses 17 œuvres provocantes. D'autres artistes ont suivi : le Japonais Takashi Murakami, en 2010, ou encore l'Anglais Anish Kapoor, en 2015.

Architecte, ingénieur, jardinier ou artiste… Ils ont concrétisé le rêve de Louis XIV :

ANDRÉ LE NÔTRE 1613-1700

Il a sublimé les jardins à la française

SON PARCOURS Quand, en 1661, Louis XIV appelle Le Nôtre pour s'occuper des futurs jardins de Versailles, les terrains entourant le château ne sont qu'un immense marécage. L'homme ne se démonte pas. «Il y a de l'eau ? Créons un grand canal !» Il consacrera vingt-cinq ans de sa vie à faire naître de ces terres bourbeuses **le plus somptueux des jardins d'Europe.** Le Nôtre connaît son affaire, il est pour ainsi dire né parmi les fleurs et les arbres. Son grand-père était jardinier pour Catherine de Médicis et son père avait la charge du jardin des Tuileries. Tout en travaillant avec ce dernier, il suit des cours d'architecture, de peinture, d'agronomie, d'hydrologie et de mathématique. Passé maître dans l'art de la perspective, il dessinera à partir des Tuileries l'axe qui deviendra les Champs-Elysées. Remarqué par le surintendant Fouquet en 1656, il est appelé pour concevoir les jardins du château de Vaux-le-Vicomte avant d'être débauché par Louis XIV et promu l'année suivante Contrôleur général des bâtiments et jardins du roi. Homme modeste et d'une probité à toute épreuve, Le Nôtre avait su gagner toute l'affection du souverain. Il était une des rares personnes à pouvoir embrasser le roi et à se promener à ses côtés à travers le parc.

SES RÉALISATIONS Sous le regard attentif et comblé du souverain, ce sculpteur de la végétation dresse des murs de charmilles et dessine des labyrinthes de verdure. Domptant la Nature, Le Nôtre joue de l'ombre et de la lumière pour ouvrir des perspectives. **Il dessine des parterres de formes géométriques,** trace des allées obliques ou sinueuses, qui conduisent le promeneur jusqu'à des bosquets secrets. A Versailles, son chef-d'œuvre absolu, il porte à la perfection l'art du jardin à la française.



J.-M. Manaï/Château de Versailles/RMN-Grand Palais

JEAN-BAPTISTE DE LA QUINTINIE 1626-1688

Son potager ravissait la table du roi

SON PARCOURS Rien ne prédestinait de la Quintinie à devenir jardinier. Fils d'un procureur fiscal, issu d'une lignée de chirurgiens du côté de sa mère, le jeune Jean-Baptiste entreprend des études de philosophie et de droit. A l'issue de son cursus universitaire, il est reçu comme avocat au Barreau de Paris. Mais, lors d'un voyage en Italie, il tombe éperdu d'admiration devant les jardins. Au point qu'il abandonne le barreau et décide de devenir… horticulteur. Son ami, Jean Tambonneau, président de la Cour des Comptes, lui confie le parc de son hôtel particulier à Paris. Le salon est fréquenté par des personnalités comme Mademoiselle de Montpensier, cousine du roi, ou encore Colbert. La réputation de la Quintinie est vite assurée. En 1662, Louis XIV lui confie **la gestion de l'ancien potager de Louis XIII** à Versailles. En 1670, le roi crée pour lui une charge inédite : il sera «directeur des jardins fruitiers et potagers de toutes les maisons royales». De 1678 à 1683, il s'atèle à son grand projet, la création d'un nouveau potager pour le roi.



G. Blot/Château de Versailles/RMN-Grand Palais

SES RÉALISATIONS A Versailles, ce magicien-jardinier acclimate des espèces fragiles (figuiers, melons) et fait pousser une orangeraie en pleine terre. Pour la table du roi, il produit des laitues en janvier, des fraises en mars, ou des cerises en mai. Il développe la culture en espalier des poiriers, pêchers, pruniers, ou figuiers qui poussent ainsi à l'abri des caprices de la météo. **Jusqu'à sa mort, il fournira la table du roi en fruits et en légumes.** Deux ans après la disparition du jardinier paraîtra son *Instruction pour les jardins fruitiers et potagers* dans lequel il livre toute une vie d'expérience. Son fabuleux jardin existe toujours et a été classé monument historique en 1926.

un somptueux château de 2 300 pièces dans un parc de 8 000 hectares.

FRANÇOIS FRANCINE 1617-1688

L'homme qui faisait chanter les fontaines

SON PARCOURS Chez les Francine, la passion des fontaines se transmet de père en fils. Pendant près d'un siècle et demi, de 1623 à 1784, les membres de cette famille originaire de Florence, en Italie, se succèdent à l'Intendance des eaux et fontaines royales. Le père de François, Tomaso Francini (1571-1651), fondateur de la dynastie, était au service des Médicis quand, en 1599, Henri IV le fit venir en France pour aménager les jeux d'eau du parc du château de Saint-Germain-en-Laye. La famille ne quittera plus jamais la France. Ingénieur comme son père, François est d'abord chargé par le roi de l'aménagement du système hydraulique du château de Fontainebleau avant que Louis XIV ne lui confie le grand chantier de Versailles. Là, secondé par son frère Pierre, **il consacre vingt ans de sa vie à animer les eaux du château.** Pour cela, il conçoit tout un système de machineries et de pompes pour amener l'eau jusqu'à Versailles, creuse d'immenses réservoirs en pierres de taille pour alimenter les bassins, imagine un système de récupération des eaux et, idée de génie, installe pour la première fois en France des canalisations en fonte pour remplacer la terre cuite et les troncs d'arbres évidés jusqu'alors utilisés sans grand succès. Mais François Francine n'est pas seulement ingénieux, c'est aussi un artiste. Il sublime l'œuvre de Le Nôtre en faisant jaillir les plus spectaculaires des fontaines, cascades et jets, soit au total près de 2 400 jeux d'eau.
SES RÉALISATIONS Certains des plus beaux travaux de Francine ont malheureusement disparu comme les jeux d'eau de la grotte de Téthys où des oiseaux faisaient pleuvoir l'eau en cascade de leurs becs, au son d'un orgue. Autre chef-d'œuvre hélas perdu à jamais : **le Théâtre d'eau où les jets s'entremêlaient avec l'architecture végétale.** On peut néanmoins encore observer dans les jardins les jets entrecroisés du bosquet des Trois-Fontaines, les cascades du bosquet des Rocailles ou encore le plus haut de tous avec 27 mètres, le jet du bassin du Dragon. L'alimentation en eau ayant toujours constitué un problème à Versailles, tous ces jeux ne pouvaient fonctionner en même temps. Communiquant à coups de sifflet, François Francine et ses aides actionnaient alternativement les jets à l'approche du roi.

FRANÇOIS GIRARDON 1628-1715

Entre ses mains, le marbre prenait vie

SON PARCOURS C'est grâce à la protection de l'un des grands du royaume, le chancelier Pierre Séguier, que ce fils de fondeur, né à Troyes, se fait un nom. A ses frais, le magistrat envoie le talentueux jeune homme étudier le classicisme à Rome. Mais c'est à Vaux-le-Vicomte que son destin va basculer. Engagé sur le chantier du château du surintendant Nicolas Fouquet, il y fait la connaissance de l'architecte André Le Nôtre et, surtout, il rencontre le peintre et décorateur Charles Le Brun, qui deviendra à la fois son ami et son collaborateur : la plupart des statues de Girardon seront créées d'après des dessins de Le Brun. Il devient membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture et se voit confier son premier chantier royal en 1659 : la décoration de la galerie d'Apollon au Louvre. Séduit par la pureté de son style, Louis XIV l'envoie ensuite à Versailles en 1666 pour diriger les ornemanistes en charge des ensembles du château et des jardins. La profusion de ses œuvres et leur perfection lui vaudront **la réputation de plus grand sculpteur de son temps.** D'une fidélité absolue au Roi-Soleil, il meurt – étonnante coïncidence – le même jour que lui, le 1er septembre 1715.
SES RÉALISATIONS Sa première œuvre à Versailles sera aussi l'une des plus magistrales : *Apollon servi par les nymphes.* **Ce groupe de sept statues en marbre** était à l'origine situé dans la grotte de Téthys, avant d'être déplacé, en 1704, vers le bosquet des Bains d'Apollon, situé à l'ouest du château. Depuis 2008, pour protéger cette œuvre inestimable, c'est une copie que l'on peut admirer dans les jardins. Autre chef-d'œuvre que l'on peut voir à Versailles : *L'Enlèvement de Prospérine par Pluton* (inspiré de l'histoire du rapt de Perséphone) qui demanda douze ans de travail à l'artiste et marqua sa consécration.


M. Bellot/Musée du Louvre/RMN-Grand Palais

CHARLES LE BRUN 1619-1690

Ses pinceaux étaient au service du roi


H. Lewandowski/Musée du Louvre/RMN-Grand Palais

SON PARCOURS Promu, en 1664, premier peintre du Roi-Soleil, Charles Le Brun n'aurait pu être qu'un modeste sculpteur s'il avait continué à suivre les enseignements de son père. Mais, très jeune, il montre un génie particulier pour la peinture et décide de se former auprès des grands maîtres, dont Nicolas Poussin. Il complète son éducation en partant quatre ans à Rome. De retour à Paris, il fonde en 1648, avec Mazarin, l'Académie royale de peinture et de sculpture. Deux ans plus tard, le cardinal l'introduit auprès de Louis XIV qui, aussitôt séduit par son style emphatique, l'engagera sur tous les futurs chantiers royaux. Mais sa véritable consécration, il l'obtient en décorant le château de Vaux-le-Vicomte pour le compte du surintendant Fouquet. De 1661 jusqu'à sa mort, dirigeant des centaines de peintres, de sculpteurs et d'artisans, **il est responsable du chantier de Versailles.** Les plus grands artistes qui ont contribué à faire du château ce joyau de l'art classique ont travaillé sur des dessins de Le Brun. Le souverain apprécie tellement son énergie, son sens du décor et son style quelque peu pompeux, qu'il l'anoblit en décembre 1662. A partir de l'année suivante, il est également nommé à la tête de la manufacture royale de tapisserie des Gobelins et devient directeur du mobilier royal.

SES RÉALISATIONS Parmi les plus belles réalisations de Le Brun à Versailles figurait **le grand escalier de l'appartement du Roi appelé escalier des Ambassadeurs,** aujourd'hui détruit, mais on peut cependant admirer son art dans les décors des Grands Appartements, ceux des salons de la Paix et de la Guerre, et surtout dans les trente compositions réalisées à la gloire du roi Louis XIV qui ornent la voûte de la galerie des Glaces.

ANDRÉ-CHARLES BOULLE 1642-1732

Cet ébéniste a sublimé le mobilier royal

SON PARCOURS Si l'on en croit Colbert, André-Charles Boulle était le plus habile de son métier. C'est du moins ainsi que le ministre présenta l'ébéniste à Louis XIV. Il faut dire que le jeune Boulle est encore enfant quand il apprend le métier et de nombreuses techniques artistiques dans l'atelier parisien de son père. Il complète sa formation de décorateur à la manufacture des Gobelins auprès de Charles Le Brun. Elève doué, il montre également des dispositions pour le dessin et la sculpture. **Le jeune virtuose s'empare d'une technique de marqueterie** déjà connue depuis le XVI[e] siècle et la pousse au paroxysme de la finesse, au point qu'elle porte depuis son nom : la «marqueterie Boulle», un entrelacs d'écailles de tortue et de cuivre ou de laiton auquel sont ajoutées des couleurs, des incrustations de nacre et des pierres précieuses. Il innove également en protégeant les parties sensibles de ses meubles par des ornements de bronze finement ciselés. Son succès est tel que les commandes affluent de toute l'Europe. En 2005, un bureau plat attribué à Boulle a été vendu par la célèbre maison de vente aux enchères Christie's, à Londres, pour 4,3 millions d'euros.

SES RÉALISATIONS Promu premier ébéniste du roi en 1719, André-Charles Boulle (ci-contre, son portrait présumé) contribua au raffinement du mobilier du domaine de Versailles en livrant armoires, bureaux, tables, coffres à bijoux... Mais en 1708, il a une idée de génie. Pour ranger les vêtements du roi dans sa chambre à Trianon, **il imagine un meuble d'un genre tout à fait nouveau.** Il s'agit d'un coffre surélevé muni de plusieurs tiroirs : la commode était née. Deux de ces chefs-d'œuvre sont aujourd'hui exposés au château.


Roger-Viollet

LOUIS LE VAU 1612-1670

Il a marié le baroque et le classique

SON PARCOURS Le destin de Louis Le Vau est peu banale. D'origine modeste – son père était un simple tailleur de pierres, son grand-père maréchal-ferrant –, c'est à la force de son seul talent qu'il se hisse, à l'âge de 42 ans, au poste de Premier architecte du roi. Autodidacte, le jeune homme se forme en travaillant comme maçon sur les chantiers et en dévorant des traités d'architecture. Devenu maître d'œuvre, son savoir-faire commence à être reconnu. Ambitieux, il accède à la célébrité en construisant de riches hôtels particuliers sur l'Ile Saint-Louis, à Paris. Mais c'est en 1656 qu'il s'illustre en bâtissant le grandiose château de Vaux-le-Vicomte. Après cette date, Louis XIV lui confie les chantiers des Pavillons du roi et de la reine à Vincennes, ainsi que des aménagements au Louvre et aux Tuileries. Le souverain lui commande également **le collège des Quatre-Nations qui abrite aujourd'hui l'Institut de France.** Quand, en 1668, le roi décide d'agrandir et d'aménager le modeste château en briques bâti par son père, Louis XIII, à Versailles, il fait tout naturellement appel à Louis Le Vau. Côté cour, l'architecte conserve le style d'origine en construisant les ailes symétriques des écuries et des communs. Côté jardin, en revanche, Le Vau laisse libre court à son génie et à ses aspirations. Il choisit un matériau résolument différent, la pierre de taille, pour entourer le château primitif de nouvelles façades (d'où le nom d'«Enveloppe de Le Vau»). Il privilégie également l'esthétique italienne baroque. Une esthétique que reprendra son successeur, Jules Hardouin-Mansart, lorsqu'il construira les ailes du château.

SES RÉALISATIONS Le Vau ne travaille que deux ans à Versailles, néanmoins, il donne au château le style et l'aspect qu'on lui connaît. L'architecte triple la superficie du bâtiment. Il fait bâtir deux ailes symétriques côté cour et entoure le château primitif d'une enveloppe de pierre. **Dans le parc, il construit la première Orangerie et la Ménagerie.** On lui doit aussi une terrasse en belvédère, séparant les appartements du roi et de la reine, et qui permettait au souverain d'admirer les jardins de Le Nôtre. Louis Le Vau meurt avant d'avoir achevé un autre chef-d'œuvre, le somptueux grand escalier de l'Appartement du roi.

JULES HARDOUIN-MANSART 1613-1700

Un bâtisseur génial et infatigable


S. Maréchalle/Musée du Louvre/RMN-Grand Palais

SON PARCOURS Pour Jules Hardouin, la voie était toute tracée. Son oncle n'était autre que le célèbre François Mansart, architecte sous Louis XIII. C'est auprès de lui qu'il assura sa formation. D'ailleurs pour bien le faire savoir, il accolera le nom de son parent au sien après la mort de ce dernier. C'est que l'homme est ambitieux, et habile. Il commence par s'attirer les faveurs de Madame de Montespan, la maîtresse de Louis XIV, et, en 1674, dessine pour elle les plans du château de Clagny (aujourd'hui disparu, il était situé au nord de celui de Versailles). L'année suivante, le roi lui confie la rénovation du château du Val dans la forêt de Saint-Germain-en-Laye avant de le nommer, en 1681, premier architecte du roi puis, en 1699, surintendant des bâtiments du roi. Hardouin-Mansart passera trente-deux ans de sa carrière à Versailles. **A Paris, on lui doit également la place Vendôme et la place des Victoires.** Comblé par ses services, le roi l'anoblit en 1682. Mais malgré ces grandioses réalisations, l'homme était loin de faire l'unanimité. Le courtisan et mémorialiste Saint-Simon le décrivait comme un «architecte à perruque incapable et mondain».

SES RÉALISATIONS Les créations de cet architecte de génie ne se comptent plus à Versailles et son nom reste attaché aux créations les plus grandioses du règne du Roi-Soleil. Pendant plus de trois décennies, Hardouin-Mansart bâtit sans relâche. Incarnant le classicisme à la française de la fin du XVIIe siècle, il transforme les bâtiments et les bosquets, redessine les accès au château. **Il est notamment à l'origine de la galerie des Glaces, des ailes du Nord et du Midi,** des Petites et des Grandes Ecuries, de l'Orangerie, des bâtiments du potager du roi, du Grand Trianon et, à la fin de sa vie, de la Chapelle royale qu'il ne verra jamais achevée.

POUR ALLER PLUS LOIN

MAGAZINE

Dans les coulisses

Les inconditionnels du domaine en ont fait leur magazine de chevet. Proposant des reportages, des articles et un agenda détaillé, les *Carnets de Versailles* sortent leur dixième numéro, disponible gratuitement sur place ou par abonnement. Indispensable pour bien préparer et approfondir sa visite.

Abonnement gratuit disponible sur www.chateauversailles.fr

MUSÉE

Des carrosses et des rois

Ne pas manquer de visiter la galerie des Carrosses, rouverte cette année grâce à la fondation Michelin. Conçus pour frapper les esprits, les carrosses de Versailles sont des œuvres d'art qui racontent une page de l'histoire de France à travers un événement dynastique ou politique : baptême, mariage, sacre, funérailles... Un étonnant «salon de l'auto des XVIIIe et XIXe siècles».

Grande Ecurie du roi. Tlj sauf lundi, de 12h30 à 17h30. Entrée gratuite.

SOUVENIRS

Gravures de luxe

Pour la première fois, la Faïencerie de Gien s'associe au château de Versailles et propose deux collections exclusives d'assiettes. La première reproduit des gravures de 1817 sur les sites remarquables du domaine. Quant à la seconde, elle évoque la reine Marie-Antoinette.

www.boutique-chateauversailles.fr



En 1969, le président Nixon est reçu au Grand Trianon.

EXPOSITION

PRÉSIDENTIEL PALAIS

Comment un symbole de la royauté est devenu un haut lieu de la diplomatie... En 1963, sous l'impulsion d'André Malraux, le général de Gaulle décide de restaurer le Grand Trianon afin d'en faire une résidence présidentielle, mais aussi pour y accueillir les chefs d'Etat étrangers en voyage officiel. Richard Nixon, la reine d'Angleterre, Hassan II ou Boris Eltsine se succéderont dans le château favori de Louis XIV, redevenu emblème de la grandeur de la France. C'est cette période méconnue que retrace aujourd'hui une exposition qui revient sur ce colossal projet de restauration, et qui permet de découvrir, pour la première fois, les appartements de de Gaulle remeublés tels qu'en 1966.

«Un président chez le roi – De Gaulle à Trianon». Tlj sauf lundi à partir de 12 h.

ÉVÉNEMENT

MAÎTRE DES ILLUSIONS

Réputé pour ses installations spectaculaires, Olafur Eliasson succède à Jeff Koons et Anish Kapoor pour investir les jardins et le château de Versailles. A cette occasion, l'artiste danois a imaginé un parcours fondé sur l'eau dans le jardin : au bosquet de l'Etoile, on se perd dans le surprenant brouillard de sa *Fog Assembly*. Au Grand Canal, on croise une gigantesque cascade (*Waterfall*) de près de 40 mètres... Puis, dans le château, suite de la visite avec notamment le reflet déformant de *Deep Mirror*, dans le salon de l'Œil-de-bœuf. Envoûtant !



Tlj sauf lundi, à partir de 9h.

BEAU LIVRE

Promenade inédite

La galerie des Glaces, l e Grand Canal, les jardins... On n'avait jamais vu Versailles comme ça ! Réalisé par les photographes officiels du château (Christophe Fouin, Thomas Garnier, Christian Milet et Didier Saulnier), un nouveau livre rassemble 250 photos inédites, dont des images réalisées grâce à des drones. Spectaculaire.

***Le Château de Versailles vu par ses photographes*, Albin Michel, 59 €.**

EXPOSITION

Secrets de parures

Colliers, bagues, boucles d'oreilles... Que racontent les parures sur l'évolution de la société et sur l'étiquette ? De Louis XIV à Napoléon III, une trentaine de tableaux et de gravures prêtées par Versailles au château d'Angers permettent de comprendre l'évolution de la mode et du goût.

«Le Goût de la parure», château d'Angers. Jusqu'au 15 janvier 2017.

RESTAURANT

Ducasse au piano

Au premier étage du pavillon Dufour vient d'être inauguré un élégant café contemporain ouvert sur la cour Royale. Son nom ? Ore («bouche» en latin). Concocté par le chef Alain Ducasse et ses équipes, le menu comprend des assiettes légères et des pâtisseries gourmandes, et perpétue à sa manière l'alliance entre le château et l'art de vivre à la française.

Café Ore, Pavillon Dufour.













CHÂTEAU DE VERSAILLES

POUR LES LECTEURS DE GÉO HISTOIRE
OFFRE SPÉCIALE AVEC LE CODE **GEO2016**
sur billetterie.chateauversailles.fr

ABONNEMENT 1 AN À VERSAILLES



LES AVANTAGES DE LA CARTE :

ACCÈS COUPE-FILE AU CHÂTEAU
ACCÈS ILLIMITÉ

- à tous les espaces du Château, aux jardins, aux châteaux de Trianon et au Domaine de Marie-Antoinette
- aux Grandes Eaux Musicales et aux Jardins Musicaux
- aux expositions

TARIFS* :
solo : 45 € au lieu de 50 €
duo : 70 € au lieu de 80 €

RENSEIGNEMENTS :
abonnement.chateauversailles.fr



LES TEMPS FORTS 2016 AU CHÂTEAU DE VERSAILLES :

OUVERTURE
GALERIE DES CARROSSES

ART CONTEMPORAIN
OLAFUR ELIASSON

EXPOSITIONS
VERSAILLES ET L'INDÉPENDANCE AMÉRICAINE
UN PRÉSIDENT CHEZ LE ROI, DE GAULLE À TRIANON
FÊTES ET DIVERTISSEMENTS À LA COUR



LA PROGRAMMATION "1 AN À VERSAILLES"

Chaque mois, un programme de visites, rencontres et événements exclusifs est proposé aux abonnés.

À découvrir en 2016, les cycles thématiques :

- L'artiste et le pouvoir
- Fêtes et divertissements
- Les Condé
- Les 4 saisons à Versailles

* Offre valable jusqu'au 30 novembre 2016.

VERSAILL

Expositions, installations d'art, rénovations d'envergure... Pour faire face à la concurrence des grands sites français, Versailles veut rester attractif. Le risque : se transformer en banale entreprise touristique. Un équilibre difficile à trouver.

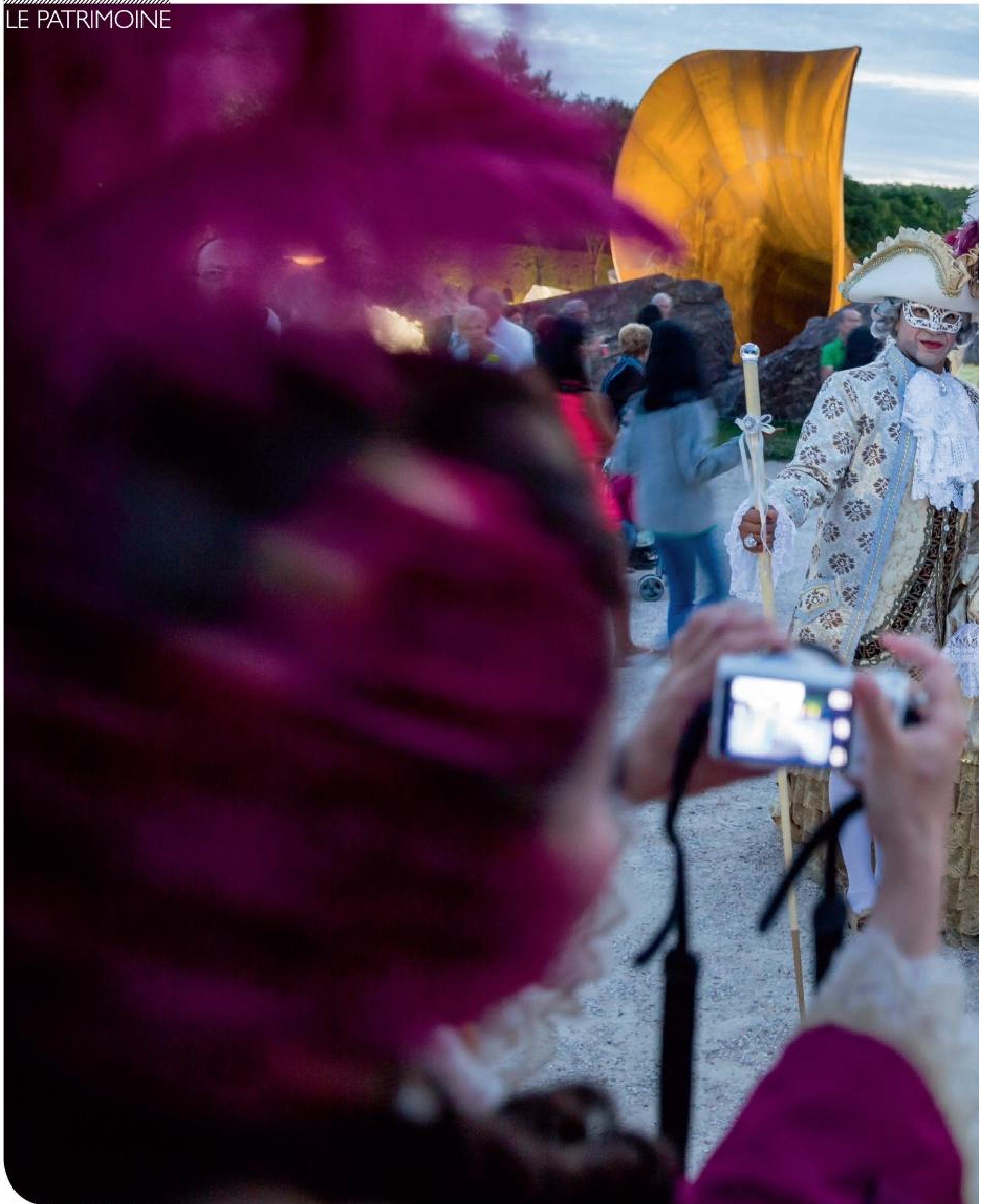


ESLAND ?



Un génial coup d'éclat ou un sacrilège ? Le *Miroir du ciel*, l'une des sculptures qu'Anish Kapoor a installées dans le domaine de Versailles. En 2015, les œuvres du plasticien britannique ont provoqué l'ire des «gardiens du temple» : dégradations, inscriptions injurieuses...

Bruno Levesque / IP3





Marquise juste le temps d'une nuit
Avant le grand bal masqué de l'Orangerie, les participants costumés se prêtent au jeu des flashs au milieu des visiteurs intrigués. Les soirées organisées ici évoquent les fêtes royales qui ont animé jadis le château et son jardin. Même si David Guetta a aujourd'hui remplacé Jean-Baptiste Lully...

Agathe Poupeney / PhotoScene

Marie-Antoinette serait ravie. En cette année 2016, son terrain de jeu privilégié à Versailles se refait une beauté. Au Petit Trianon, l'épouse de Louis XVI s'était fait bâtir dans les années 1780 un hameau paysan de carton-pâte, une douzaine de maisons disposées autour d'un lac, où elle aimait venir goûter au charme de la vie rurale, loin des fastes du château. Longtemps laissé à l'abandon, ce lieu faussement rustique, mais tellement idyllique, a commencé à être réhabilité il y a une vingtaine d'années. En 2016, il reçoit la touche finale : sa principale bâtisse, la Maison de la reine, qui tombait en ruine, est en rénovation. Les visiteurs qui s'aventurent jusqu'à ce havre bucolique, à 500 mètres au-delà du Petit Trianon, n'en voient rien : l'édifice est pour l'heure masqué par une «toile décorative» qui reproduit un pavillon de verdure, avec sur le fronton le nom du mécène de cette opération à plusieurs millions d'euros : Dior. Il rouvrira au public en 2017.

En ce début de XXIe siècle, Versailles mérite bien son surnom de «chantier permanent». La rénovation de la Maison de la reine n'est qu'un aperçu de l'intense vague de travaux que connaît depuis une décennie l'ancien palais de Louis XIV. Ils s'inscrivent dans le cadre du plan Grand Versailles, lancé en 2003 par le ministre de la Culture Jean-Jacques Aillagon (également président du château de 2007 à 2011), et annoncé ici comme «le plus grand chantier depuis Louis-Philippe». Modernisation des infrastructures, travaux de restauration et de remeublement... La liste des espaces concernés est déjà longue : galerie des Glaces (restaurée entre 2003 et 2007), Grille royale (restituée en 2008), diverses pièces des Grands Appartements royaux, sans oublier le bassin de Latone, le Petit Trianon ou le bâtiment du Grand Commun, où s'est installée l'administration du château... «Actuellement, nous commençons les travaux de mise en sécurité du corps central, d'abord au niveau des appartements de la reine, puis de ceux du roi, explique Catherine Pégard, actuelle présidente du domaine de Versailles. Parmi les autres grands chantiers à venir, on compte aussi la restauration de la Chapelle royale, notamment de sa toiture et de son décor extérieur.» Le projet Grand Versailles, dont le coût est estimé à 500 millions d'euros, était planifié jusqu'en 2020 – mais il s'étendra au-delà. Toutefois, souligne Catherine Pégard, «il n'y aura jamais de fin aux travaux à Versailles. Même si une bonne fée répandait l'or sur le château, dans quelques années, il faudrait recommencer».

C'est à ce prix que l'on maintient la splendeur de l'ancien palais des rois... Et que l'on continue à en faire un emblème, non plus de la monarchie absolue, mais de la culture et du patrimoine français. Un aimant à touristes aussi. Avec 7,4 millions de visiteurs par an, il est devenu l'un des trois monuments payants les plus visités de France, avec le Louvre et la tour Eiffel. Le site historique que l'on connaît aujourd'hui, avec son lustre Ancien Régime, est déjà le fruit de plus d'un siècle d'initiatives. A la fin du XIXe, le château, vidé après la Révolution puis transformé en musée de l'Histoire de France, était en piteux état. C'est Pierre de Nolhac, conservateur du lieu de 1892 à 1920, qui imagina le premier de le restaurer et de le remeubler comme il était avant 1789. Un projet titanesque qui continue de mobiliser les équipes actuelles : la politique d'acquisition n'a jamais été aussi active. Une autre impulsion décisive fut donnée à partir de 1953 par le conservateur Gérald Van der Kemp. Soutenu par le pouvoir et par de riches mécènes, il poursuivit durant trois décennies l'action de Nolhac, engagea une vaste campagne de travaux, accompagna l'essor du tourisme avec plus d'un million de visiteurs annuels à partir des années 1960... Surnommé «le sauveur de Versailles», il organisa aussi ici des événements de grande ampleur : exposition sur Marie-Antoinette, spectacle son et lumière... Les prémisses des 300 manifestations annuelles qui animent aujourd'hui le château : concerts de l'Opéra royal, expositions historiques et d'art contemporain, bals costumés façon Grand Siècle et bien sûr les incontournables Grandes Eaux... Car il ne s'agit plus seulement de conserver et de restaurer l'imposant domaine. Le Versailles d'aujourd'hui se veut aussi un lieu animé, vivant, attractif, comme pour en refaire l'emblème qu'il était sous le Roi-Soleil : «Louis XIV a voulu Versailles •••

Le coût du plan Grand Versailles est estimé à 500 millions

350 ans de féeries nocturnes
Les samedis soirs d'été, le château de Versailles organise ses Grandes Eaux nocturnes, une promenade de 2 heures 30 en musique et en lumière dans le parc, qui s'achève sur un somptueux feu d'artifice. Louis XIV avait initié ce parcours festif dès 1666.

Jean-Claude N'Diaye / La Collection



••• comme une vitrine, comme un lieu de vitalité artistique et de spectacle permanent, et comme un outil de rayonnement de la France, note Catherine Pégard. Il doit toujours l'être, et doit toujours vivre dans le présent.»

Cette politique de prestige pose aussi quelques défis. Par exemple sur le plan financier. Compte tenu de sa notoriété, Versailles n'est pas le plus à plaindre des monuments. Mais le site, organisé depuis 1995 sous la forme d'un établissement public sous tutelle du ministère de la Culture, doit s'assurer des rentrées financières à la hauteur de ses énormes besoins : ses dépenses s'élevaient en 2015 à 125 millions d'euros. Côté recettes, l'argent public se fait rare. Si l'Etat paie les salaires des deux tiers des 917 employés, ses autres versements se limitent à une subvention d'investissement de 15 millions d'euros en 2015, liée au programme de travaux (c'est lui qui finance, par exemple, l'actuel chantier du corps central). «Cette subvention a baissé d'environ 40 % sur les cinq dernières années», précise Catherine Pégard. S'est ajoutée la fin de la compensation pour l'entrée gratuite des 18-25 ans, qui s'élevait à 6 millions d'euros. «La tendance est, comme partout, à une diminution de la ressource publique. C'est l'une de nos contraintes budgétaires du moment.»

Le château développe, en revanche, les rentrées d'argent privé. D'abord, par ses activités commerciales : en louant des espaces pour des événements ou des tournages, en autorisant l'utilisation de la marque «Château de Versailles» pour des produits (bougies, mobilier de jardin, épicerie fine...), en accordant, en échange d'une redevance, des concessions sur le site à des restaurateurs, loueurs de vélo ou exploitant de petit train... L'établissement indique avoir de cette façon engrangé en 2015 plus de 12 millions d'euros, soit 9 % de ses recettes. Trois bâtiments secondaires du domaine autour de l'Hôtel du Grand Contrôle seront même transformés en 2018 en petit hôtel de luxe exploité par une société privée qui, en échange, assurera leur restauration estimée à 7 millions d'euros. Les spectacles, eux, sont gérés par une filiale, Château de Versailles Spectacles, qui reverse à l'établissement environ 450 000 euros par an.

Autre source de revenus : le mécénat. Une vieille tradition à Versailles, qui reçut, dès les années 1920, un don important de l'Américain John D. Rockefeller Jr pour financer sa rénovation. Le château brasse large : on peut devenir donateur dès... 5 euros, au moment de l'achat d'un billet en ligne. Ou «adopter» un arbre ou un banc du domaine (c'est-à-dire financer sa plantation ou sa restauration), pour quelques centaines ou milliers d'euros. Troisième option : devenir membre de la vénérable Société des Amis de Versailles créée en 1907, qui vise à récolter entre 500 000 et 1,5 million d'euros par an pour les restaurations et les acquisitions. Et si l'on dirige une multinationale en quête de visibilité, on peut aussi participer au financement d'une opération d'envergure. La plupart des grands chantiers du château sont aujourd'hui associés à une entreprise privée. La liste est longue : Michelin pour la galerie des Carrosses (rouverte en 2016), Vinci pour le pavillon Dufour, la banque Lombard Odier, via sa fondation Philanthropia, pour le bassin de Latone et la Chapelle royale, les montres Bréguet pour le Petit Trianon... En échange, les donateurs reçoivent les avantages fiscaux prévus par la loi, mais aussi l'affichage de leur nom, la possibilité d'organiser une visite privée ou un événement à Versailles...

Spectacles, hôtel et produits dérivés séduisent le public

Mais, pour le château, la manne du mécénat a aussi ses limites. Difficile, par exemple, d'anticiper le montant des donations. «L'ennui du mécénat, c'est que c'est un peu le mécène qui choisit ce qu'il veut financer, pointe le journaliste Bernard Hasquenoph, auteur du site "Louvre pour tous". A Versailles, les grilles rouillées de l'Orangerie n'attirent aucun mécène car elles sont peu visibles, alors que leur restauration est urgente.» Cet observateur critique de la politique du château a aussi soulevé «l'affaire Ahae», du nom de ce milliardaire-photographe-escroc coréen exposé en 2012-2013 au jardin des Tuileries (dépendant du Louvre) et à l'Orangerie de Versailles, en échange de son mécénat. Un cas épinglé dans un récent rapport de la Haute autorité sur la transparence de la vie publique, qui pose la question des limites déontologiques à fixer à ce mode de financement.

Mais plus que les mécènes, ce sont les visiteurs qui assurent l'essentiel des revenus de l'établissement : en 2015, la billetterie représentait 43 % de ses ressources. Et si la fréquentation a baissé suite aux attentats, de 4 % dès 2015, de 13 % sur le début de 2016, l'affluence n'en est pas moins considé-



Benoît Tessier / Reuters

Un palais à la sauce manga
Au château, les œuvres du Japonais Takashi Murakami, comme cette sculpture *Kakai & Kiki*, n'ont pas plu à tout le monde. En 2010, une pétition lancée par l'association Sauvegarde du château de Versailles a enregistré plus de 5 000 signatures, en vain. Aujourd'hui, le spectacle continue avec les installations du Danois Olafur Eliasson.



rable. Cela s'observe sur le terrain : les jours de pointe – en été, les longs week-ends... –, l'attente à l'entrée peut durer plusieurs heures, et la visite des Grands Appartements et de la galerie des Glaces se fait au milieu d'une foule compacte. C'est une autre problématique du Versailles d'aujourd'hui : comment accueillir et assurer de bonnes conditions de visites à ce flot de touristes ? Pour «simplifier l'entrée des visiteurs», le pavillon Dufour, l'un des deux bâtiments qui encadrent la Cour royale, vient d'être réaménagé en espace d'accueil pour les individuels (les groupes entrant par l'aile Gabriel, en face). Catherine Pégard met aussi en avant des équipements modernisés, une information améliorée (via Internet ou le personnel sur place), et un indice de satisfaction du public en hausse (à 70 % en 2015). Sans nier les problèmes de surfréquentation ponctuels. Pour les régler, l'une des solutions serait de mieux répartir la foule en multipliant les lieux ouverts à la visite – comme récemment avec l'ouverture de la galerie des Carrosses ou de l'immense galerie des Batailles, de plus en plus souvent accessible. «Il y a vingt ans, par exemple, peu de monde visitait les deux Trianon, remarque la présidente. Désormais, ils reçoivent 1,6 million de visiteurs par an. C'est aussi une façon de «décharger» le château.» Et même si, pour l'instant, les Trianon n'ouvrent... qu'à midi, faute de personnel suffisant. Difficile donc de conseiller aux touristes d'y débuter leur journée ! Autre piste : la réservation horaire en ligne. «Nous la testons actuellement. Elle nous aide à fluidifier les choses, et nous allons sans doute l'étendre, du moins lors des pics d'affluence.» Pour Bernard Hasquenoph, cette option devrait être appliquée plus drastiquement, voire devenir obligatoire, «comme à l'Alhambra de Grenade par exemple». Afin de limiter le nombre de visiteurs... quitte à réduire les recettes.

A Versailles, les débats dépassent vite le cadre du château et déchaînent parfois les passions. Les expositions d'art contemporain, de Jeff Koons en 2007 à Anish Kapoor en 2015, suscitent régulièrement l'ire des «gardiens du temple». Plus feutré, mais non moins intense, le débat sur la pertinence de certaines restaurations. Comme la nouvelle Grille royale, recréée de toutes pièces en 2008 entre les pavillons Dufour et Gabriel, accusée par ses détracteurs de reposer sur des bases historiques incertaines, et de répondre surtout à des fins logistiques et touristiques. Une critique sous-tend les autres : Versailles serait devenu une entreprise touristique plus qu'un joyau patrimonial, un «Versaillesland», écrit même Didier Rykner, fondateur du site «La Tribune de l'art», plus qu'un lieu à vocation historique et pédagogique. Plus discrète et moins médiatique que son prédécesseur Jean-Jacques Aillagon, l'actuelle présidente prône «l'équilibre». Un ballet contemporain à Versailles ? Oui, mais aussi beaucoup de musique classique. Une concession pour un hôtel au sein du domaine ? Oui, mais une seule, et au même moment, une partie de la Grande Ecurie accueillera une extension de l'Ecole des Arts déco. Valoriser le château sur le plan commercial ? Oui, mais aussi par le savoir-faire de ses artisans, le travail de ses équipes scientifiques... «A chaque fois qu'on agit dans un sens, il faut aussi agir dans l'autre. Si on montre de l'art contemporain, on ne doit pas oublier qu'il y a le Hameau de la reine à restaurer. Tenir la part égale entre patrimoine et création, entre passé et présent : c'est ma méthode, ma lecture de Versailles», explique Catherine Pégard, dont le mandat sera reconduit, ou pas, par l'Elysée en octobre 2016. ■

VOLKER SAUX

EN CHIFFRES

7,4 millions : le nombre de visiteurs en 2015.

3/4 : la part des touristes étrangers dans la répartition des visiteurs. En tête : les Américains et les Chinois.

125 millions d'euros : les dépenses en 2015, réparties entre l'entretien et la restauration, l'exploitation du domaine et la masse salariale.

74 millions d'euros : les ressources du château (billetterie, mécénat et activités commerciales).



MAO UN DÉFUNT BIEN ENCOMBRANT

Le 9 septembre 1976, le **LEADER DE LA CHINE** décède. Mais derrière des funérailles grandioses se cache une extravagante affaire d'embaumement. Révélations.

Bettmann/Getty Images

Il voulait être incinéré… Mais



l'entourage de Mao Zedong décida finalement de le faire embaumer et d'exhiber son corps. Des millions de Chinois viendront s'incliner devant lui.


AKG Images/Zhou Thong

UN CHAGRIN DE FAÇADE ?

A l'annonce du décès de Mao, les scènes de douleur se multiplient en Chine. Difficile de dire si les larmes de ces fillettes de Baotou (Mongolie-Intérieure) sont sincères : ne pas pleurer, c'est risquer de passer pour une contre-révolutionnaire...



Selva/Leemage

À TIAN'ANMEN, L'ULTIME HOMMAGE

Portant l'habit blanc, signe de deuil en Chine, des milliers de citoyens se recueillent sur la plus grande place de Pékin. C'est là que sera érigé, quelques mois plus tard, en mai 1976, un mausolée destiné à accueillir la dépouille du leader. Le monument se visite toujours aujourd'hui.

Que ressent le docteur Li Zhisui, le 9 septembre 1976, en contemplant le visage blême et figé pour toujours de son illustrissime patient ? De l'émotion, on peut le penser, mais peut-être aussi et avant tout du soulagement... Car s'il est toujours triste d'assister à la mort d'un homme, il se trouve que ce défunt était l'un des tyrans les plus redoutés de la planète : Mao Zedong, le Grand Timonier. Celui qui, selon la formule devenue célèbre de Richard Steele, éditorialiste au magazine *Newsweek*, a fait passer la Chine «du Moyen Age à l'ère nucléaire en un grand bond convulsif». Au prix de guerres civiles, de famines, de répressions implacables. Et de 70 millions de morts.

Vingt-deux années durant, au milieu des intrigues de cour, des complots politiques, des désastres économiques, le docteur Li a servi Mao en tant que médecin personnel. A ce poste exposé, où le moindre faux pas pouvait être fatal, il a tremblé quasiment chaque jour pour lui-même, pour sa femme et son fils. Deux décennies à «chevaucher le tigre», comme dit un proverbe chinois. Au cours de cette longue période, c'est une sorte de miracle si Li Zhisui n'a pas fini par tomber en disgrâce et être expédié, comme tant d'autres favoris déchus, dans un camp de rééducation au fin fond de la campagne, ou pire, au laogai, le goulag chinois...

Ce 9 septembre, au soir, dans le Zhongnanhai, le domaine fermé où siège le gouvernement à Pékin, à l'ouest de la Cité interdite, le docteur Li se tient au chevet du maître de la Chine. Mao est à l'agonie. Il souffre d'insuffisance cardiaque et de la maladie de Lou Gehrig qui paralyse son système respiratoire et sa gorge. Quatre ans plus tôt, lors d'une visite officielle du président Nixon à Pékin, le potentat était déjà apparu très affaibli et tenait à peine sur ses jambes. Sa santé, depuis, ne s'est pas améliorée. Incapable de parler, il ne communique plus avec son entourage qu'en griffonnant sur des petits bouts de papier.

Cette nuit-là, la dernière, son médecin s'efforce de le réconforter. Peu avant minuit, il lui dit : «Tout va bien, monsieur le Président. Nous pourrons vous aider.» Et à cet instant, l'électrocardiogramme devient plat. C'est terminé. Mao est mort. A 82 ans. La suite est écrite : on doit incinérer le corps, comme le défunt l'avait expressément demandé. Si le docteur Li imagine en avoir terminé avec le Grand Timonier, il se trompe lourdement. Il va devoir prendre soin de lui une ultime fois. Dans des circonstances insensées qu'il rapportera bien plus tard dans un livre, et qui tiennent à la fois de la tragédie shakespearienne et du film d'horreur. Pour ne pas dire du théâtre du Grand-Guignol.

Qu'est-ce qui a poussé Mao à choisir Li Zhisui comme médecin personnel, dès 1954, puis à l'admettre dans le «Groupe un», le cercle le plus rapproché de ses intimes ? Sans doute le fait que le jeune médecin – il a 35 ans quand il entre en fonction – a été formé aux Etats-Unis, selon les techniques modernes. Le président méprise en effet la médecine traditionnelle chinoise qui n'est, à ses yeux, que «superstition et résidu de la société féodale». C'est, entre autres, pour éradiquer ce genre de croyances, jugées selon lui rétrogrades et incompatibles avec le progrès du communisme, qu'il amorcera, à partir de 1966, le sanglant mouvement de la Révolution culturelle. Ses gardes rouges, des adolescents et jeunes adultes fanatisés et tout acquis à sa cause et aux préceptes édictés par le *Petit Livre rouge*, seront le bras armé de ce grand nettoyage : ils saccageront les temples bouddhistes, détruiront les idoles, forceront les moines à abjurer leur foi. Les intellectuels et les mandarins, qui représentent aux yeux du premier président de la République populaire de Chine l'incarnation des anciennes valeurs, seront publiquement humiliés, contraints de porter des bonnets d'âne et des pancartes annonçant : «Je suis un propriétaire foncier imbécile», «Je suis un contre-révolutionnaire.» ●●●

LE MÉDECIN DE MAO **A ÉTÉ FORMÉ... AUX ÉTATS-UNIS**



Shepard Sherbell/REA

Li Zhisui a vécu dans l'intimité du leader pendant vingt-deux ans. Une expérience périlleuse qu'il racontera dans ses mémoires.

LE TRAIN PRIVÉ DU PRÉSIDENT FAISAIT AUSSI OFFICE DE HAREM

••• Les praticiens de la médecine traditionnelle chinoise, cette discipline plurimillénaire, n'échapperont pas à cette purge : par milliers, ils seront envoyés, sur son ordre, aux travaux agricoles forcés. Beaucoup n'en reviendront pas.

Le docteur Li, généraliste compétent, intéressé par la psychiatrie, a donc pour lui d'incarner la modernité. C'est aussi un garçon qui présente bien, sympathique, souriant, plein de bonne volonté. Mais il s'aperçoit vite qu'en accédant aux plus hautes sphères du pouvoir, il a mis le pied dans un nid de frelons. Mao Zedong est tout sauf un patient facile. Capricieux, imprévisible, il est sujet à des sautes d'humeur inquiétantes et souffre d'insomnie chronique. C'est en même temps un jouisseur invétéré, qui mange trop – il affiche plus de 100 kilos sur la balance – et ne fait jamais de sport, si ce n'est patauger dans sa piscine, en vertu de quoi la propagande officielle le présente comme un nageur d'exception...

En outre, Mao Zedong, le «soleil rouge de la révolution prolétarienne», est extraordinairement négligé de sa personne. Son entourage a le plus grand mal à obtenir de lui qu'il s'habille correctement pour recevoir des visiteurs étrangers ou assister aux grands rassemblements du 1er mai et du 1er octobre – date anniversaire de la République populaire de Chine. Une anecdote reste fameuse : en janvier 1972, aux obsèques du maréchal Chen Yi, un éminent camarade du Parti, le président se présente carrément en robe de chambre et en pantoufles !

Mao ne se brosse jamais les dents, au prétexte que le tigre ne le fait pas non plus et que cela ne l'empêche pas d'avoir les crocs acérés. Peng Dehuai, l'un des cadres de l'Armée populaire, réputé pour la franchise de ses propos, ose un jour ce commentaire : «On dirait que les dents du président sont couvertes d'une couche de peinture verte.» Plus tard, Peng Dehuai, qui s'opposera à la Révolution culturelle, sera arrêté et torturé. Mao se serait-il souvenu de sa remarque insolente ?

Le Grand Timonier n'est pas seulement allergique au dentifrice, il l'est également à l'eau et au savon. Le docteur Li, inquiet de ce manque d'hygiène préjudiciable à sa santé, lui vante avec insistance les mérites de la douche et finit par s'attirer cette réplique inouïe : «Je me nettoie dans le corps des femmes.» Les femmes sont en effet l'obsession de Mao Zedong. Son appétit sexuel est insatiable.

Comme on le faisait autrefois pour les empereurs, on s'affaire à lui dénicher partout en Chine, au sein des «troupes d'action culturelle», de jolies filles, le plus souvent des danseuses, en admiration béate devant le demi-dieu qu'il est à leurs yeux. «Il n'y avait jamais assez de place dans son immense lit pour accueillir tout le monde, note Li Zhisui, parfois trois, quatre ou cinq jeunes femmes simultanément». Le train privé du président Mao, un engin blindé fabriqué en Allemagne, est un harem ambulant, et la salle 118 du palais de l'Assemblée du peuple, un lieu réservé aux orgies. Le docteur Li ne se contente pas alors de soigner la maladie vénérienne que son libidineux patient finit par contracter, il lui fournit également des aphrodisiaques. Le maître de la Chine, que le sinologue Philippe Paquet décrit comme un homme «à l'hygiène de vie pour tout dire répugnante, et aux mœurs décadentes», va cependant vivre vieux.

Au départ, quand il devient son médecin officiel, Li Zhisui est empli d'adoration et de respect pour le camarade Mao. Puis il apprend à le connaître. Dès 1958, au moment du Grand Bond en avant – la tentative d'industrialisation du pays à marche forcée –, il le découvre dur et impitoyable, prêt à envoyer – le propos est tenu publiquement – la moitié de la population chinoise à la mort pour accroître la production d'acier. Plus tard, évoquant cette période horrible, durant laquelle la famine a tué entre 35 et 55 millions de personnes, le docteur Li écrira : «Dépourvu de sentiments humains, Mao était incapable d'amour, d'amitié ou de chaleur.» C'est dit. Mais sur le moment, comment prendre ses distances ? Autour du despote vieillissant gravite toute une cour d'arrivistes obséquieux, acharnés à se surveiller •••

À SA BOTTE, UNE ARMÉE DE JEUNES

Entre 1966 et 1968, Mao charge des millions de gardes rouges, âgés de 12 à 30 ans, de propager les idéaux de la Révolution culturelle. Ces adolescents fanatisés ont pour bible le *Petit Livre rouge*, écrit par le Grand Timonier.



AKG Images/Universal Images Group/Sovfoto

Li Zhensheng/Contact Press Images



LES HEURES NOIRES DU MAOÏSME

Le 5 avril 1968, près de Harbin (au nord-est de la Chine), sept hommes et une femme jugés contre-révolutionnaires sont exécutés. Selon les historiens, les violences et les massacres perpétrés au cours de la Révolution culturelle (1966-1976) auraient fait plus d'un million de morts.

New China Pictures/Magnum Photos



UN NOUVEAU MAÎTRE POUR LA CHINE

A la mort de Mao, un jeu complexe de rivalités permet à Deng Xiaoping (ici, avec le dictateur, en 1959) de se hisser au pouvoir. L'ancien bras droit du Grand Timonier avait été discrédité pendant la Révolution culturelle, puis réhabilité.

••• et à se dénoncer les uns les autres. La plus dangereuse du lot étant Jiang Qing, la quatrième épouse du Grand Timonier. Une ancienne actrice véhémente, venimeuse, maladivement autoritaire et avide de pouvoir.

A deux reprises, à cause de cette femme, Li Zhisui a risqué la déportation au laogai. Une première fois quand Jiang Qing a fait courir le bruit qu'il était son amant. Par chance, Mao, évidemment averti, n'a fait que rire de la rumeur. La seconde alerte, durant l'été 1968, a été plus chaude : en pleine Révolution culturelle, alors que les procès et les exécutions se multipliaient, Jiang Qing accusa le médecin d'avoir voulu l'empoisonner. Cette fois, il dut s'enfuir et vivre un temps incognito, caché parmi les travailleurs d'une usine textile de Pékin. Avant de rentrer en grâce, on ne sait trop comment, et de reprendre les soins pour le président Mao. Jusqu'à cette nuit historique du 9 septembre 1976, durant laquelle, au palais gouvernemental de Zhongnanhai, à Pékin, le maître de la Chine rendit son dernier souffle.

Mao n'est plus. La nouvelle funèbre se répand dans les couloirs, on entend les premiers pleurs des courtisans – bientôt des fleuves de larmes couleront à travers la Chine. Le Bureau politique se réunit dans l'urgence. Dans le bâtiment 202, le docteur Li se prépare à faire enlever son matériel médical. Et c'est à cet instant que le ciel lui tombe sur la tête. Soudain, on le convoque. On lui annonce que Mao ne sera pas incinéré comme prévu mais embaumé, car le peuple veut garder à jamais intact le corps de son bienfaiteur, le leader héroïque de la révolution. Et c'est à lui, Li Zhisui, le médecin personnel, qu'incombe la responsabilité de l'embaumement.

Le docteur Li, comme il le raconte dans ses mémoires, est sidéré. «C'est impossible, dit-il. Même le fer et l'acier se corrodent avec le temps. Alors, la chair humaine...» Mais les apparatchiks du Bureau politique n'en démordent pas, il faut à tout prix préserver l'apparence du président Mao ! Que faire ? Le malheureux médecin ne connaît rien à la thanatopraxie, l'art de conserver les cadavres. Il est pris de panique, d'autant que la guerre pour le pouvoir a instantanément débuté entre les «héritiers» : d'un côté le clan des gauchistes de Shanghai mené par Jiang Qing, la veuve cataclysmique ; de l'autre les «pragmatiques», plus modérés, groupés autour du secrétaire du Parti, Deng Xiaoping. Cette lutte à mort, Jiang Qing va la perdre. Elle sera d'ici quelques semaines arrêtée, jetée en prison, mise hors d'état de nuire, mais pour l'heure, elle est déchaînée – elle cherche déjà des coupables au décès de son mari. Le médecin personnel, qu'elle n'aime pas, est une cible toute désignée.

Dans l'urgence, le docteur Li, entouré de son équipe, s'informe des anciennes techniques chinoises de conservation. Des archéologues ont récemment déterré des morts vieux de plusieurs centaines d'années, dans un état de conservation remarquable. Hélas, les corps se sont désagrégés au contact de l'air... Il faut trouver autre chose. Demander l'aide des camarades russes, les maîtres incontestés de l'embaumement, qui ont momifié avec succès Staline puis Lénine ? Pas question. Les relations entre les deux partis communistes frères, chinois et soviétique, sont exécrables. Se tourner vers les Vietnamiens, qui ont su également embaumer leur héros national, Hô Chi Minh ? Là encore, impossible, ils ont pris le parti des Russes...

Le docteur Li doit donc improviser. Et il n'y a pas de temps à perdre... La nuit est chaude et moite sur Pékin. Et malgré la climatisation – mal réglée –, il fait 25 °C dans le bâtiment 202. Le corps du défunt commence à sentir. Le médecin, affolé, expédie ses collaborateurs à la pêche aux informations dans toutes les bibliothèques de la capitale qu'on fait rouvrir en catastrophe, au beau milieu de la nuit. Et la bonne nouvelle arrive : l'une des assistantes, Xu Jing, l'appelle de la librairie de l'Académie des Sciences médicales. «J'ai trouvé un article dans une revue occidentale, explique-t-elle. Une technique pour conserver les corps assez longtemps consiste à leur injecter entre 12 et 16 litres de formol...» Aussitôt dit, aussitôt fait. On achemine le formol au siège du gouvernement, on se lance dans la transfusion. Avec un succès mitigé...

Toute la nuit, et jusqu'à 10 heures du matin, Li Zhisui, croyant avec naïveté augmenter les chances d'une bonne conservation, injecte 22 litres de formol dans le cadavre du dictateur. Comme il le raconte lui-même, le résultat est effroyable car le corps se met à gonfler : «La tête de Mao était ronde comme un ballon. Son cou était aussi large •••

REPÈRES

26 décembre 1893 : naissance de Mao.

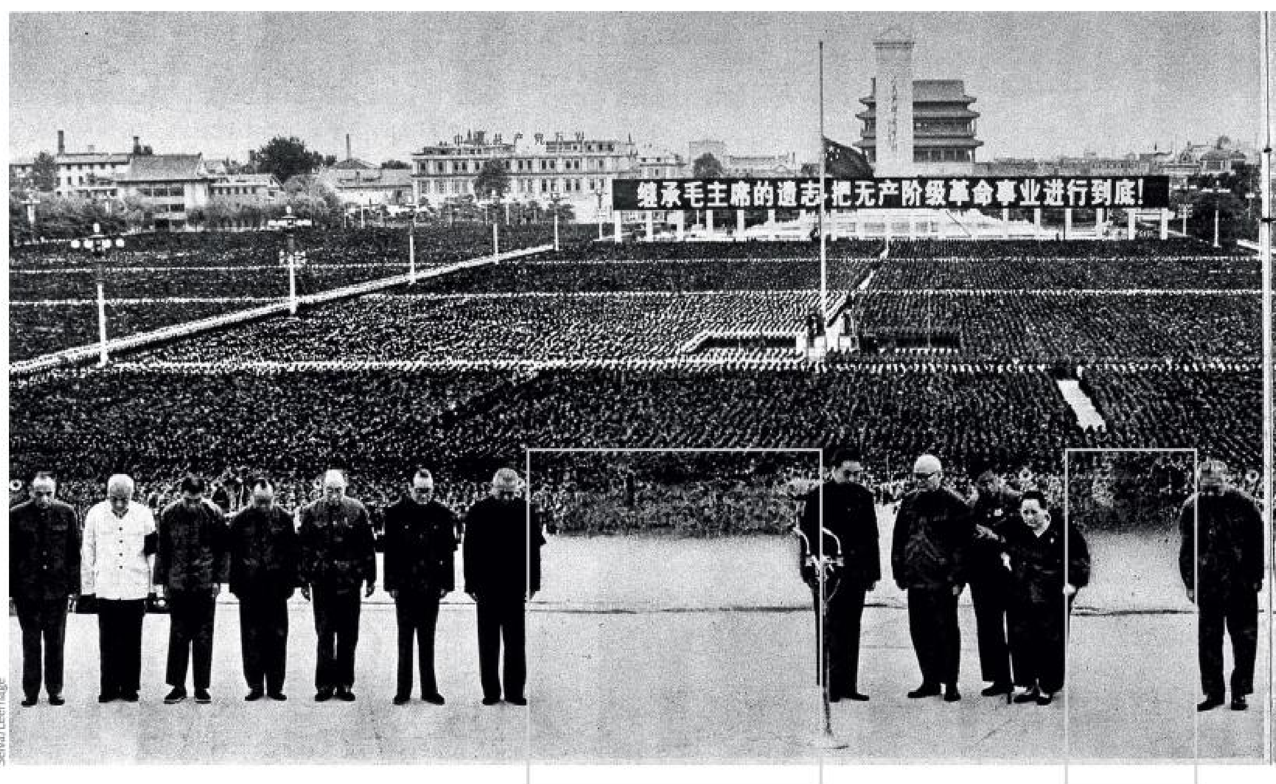
Octobre 1934 : face à l'avancée des troupes nationalistes, le leader communiste et ses hommes entament la Longue Marche.

1er octobre 1949 : fondation de la République populaire de Chine.

Mai 1958 : début du Grand Bond en avant qui fera 20 à 30 millions de victimes.

Août 1966 : lancement de la Révolution culturelle.

9 septembre 1976 : mort du Grand Timonier à l'âge de 82 ans.



Selva/Leemage

UNE IMPITOYABLE «DÉMAOÏSATION»

Bien que présente aux obsèques du leader, la «bande des quatre», les promoteurs de la Révolution culturelle, a été gommée de ce cliché pris pendant la cérémonie, comme en témoigne le vide parmi les dignitaires.

••• que sa tête et les oreilles sortaient à angle droit. Sa peau brillait et la formule de formol perlait à sa surface comme de la transpiration. Le corps était grotesque. Les gardiens et l'équipe médicale étaient atterrés.»

Pendant des heures, avec des serviettes et du coton hydrophile, les assistants s'échinent à masser le mort, surtout la tête et le cou, pour tenter de faire descendre une partie du liquide et le répartir dans le torse et les membres... L'un d'eux s'y prend avec une telle vigueur qu'il arrache la peau de la joue droite ! Mais malgré tout cela, au bout du compte et grâce à un maquillage appuyé, c'est un Mao «acceptable», bien qu'étonnamment enflé, qui sera montré au peuple pendant quinze jours, au milieu des pleurs et des scènes de douleur frisant l'hystérie collective... On peut toujours voir aujourd'hui le Grand Timonier dans le sarcophage de verre de son mausolée en granite, sur la place Tian'anmen, au centre de Pékin. Mais est-ce bien lui qui repose là, en chair et en os ? Le docteur Li rapporte que peu de temps après les obsèques officielles, deux experts ont été envoyés à Londres afin d'étudier les figures en cire du musée Madame Tussauds. A leur retour, un mannequin ressemblant aurait été modelé par des artistes pékinois. Et c'est cette copie de cire qui serait exposée au public. Le corps embaumé de Mao Zedong reposerait, lui, dans une crypte sous le mausolée, accessible en ascenseur.

Pour le docteur Li, la disparition de son redoutable patient n'a pas marqué la fin des ennuis. Inquiété par les nouveaux maîtres du pays, «rééduqué», c'est seulement en 1988 qu'il a obtenu son visa pour les Etats-Unis où il a émigré avec sa femme. Et où il a rédigé son livre de souvenirs, *La Vie privée du président Mao* (paru en France aux éditions Plon), avec la collaboration de l'historienne





Keystone France

LE TEMPS DES PURGES POLITIQUES

Un mois après la mort de Mao, Jiang Qing, sa veuve, et le reste de la «bande des quatre» sont arrêtés. Au cours de leur procès, ils seront condamnés à mort pour «crimes révolutionnaires», peine finalement commuée en réclusion à perpétuité.

américaine Anne Thurston. L'ouvrage a remporté un énorme succès, même si l'on a reproché à son auteur de l'avoir écrit de tête, en se fondant sur sa seule mémoire. Il est vrai que Li Zhisui avait jugé prudent de détruire, au plus fort de la Révolution culturelle, ses quelque quarante cahiers de notes. Mais il s'est toujours défendu d'avoir rien inventé en avançant un argument qui ne manque pas de poids : «Ma survie et celle de ma famille dépendaient des mots de Mao. Comment aurais-je pu en oublier un seul ?»

Son livre-témoignage est paru en 1994. Quelques mois plus tard, le 13 février 1995, après avoir annoncé à la télévision qu'il projetait de donner une suite, le docteur Li est mort subitement chez son fils, à Carol Stream, dans l'Illinois. Cause officielle du décès : crise cardiaque. Un ex-espion chinois du nom de Fan Ying affirme toutefois que le gêneur a été assassiné sur ordre de Pékin. Une «personne de confiance» aurait versé du poison dans son verre, un produit toxique qu'elle aurait tenu dissimulé sous ses ongles...

APRÈS AVOIR PUBLIÉ SON LIVRE, **LI ZHISUI FUT RETROUVÉ MORT...**

Autre mort suspecte : condamnée à la prison à vie comme ses acolytes de la «bande des quatre», nostalgiques du maoïsme pur et dur, Jiang Qing, la veuve terrible, qui toujours vitupérait, est morte prématurément. On l'a trouvée sans vie dans sa résidence surveillée, le 14 mai 1991. Elle s'est, paraît-il, suicidée... En définitive, parmi les personnages de premier plan de cette histoire pleine de peur et de crimes, Mao Zedong est le seul qui se soit éteint de mort naturelle, sans que personne n'ose attenter à ses jours. ■

PIERRE ANTILOGUS

DVD

DOUBLE ENQUÊTE SUR LA TRAGÉDIE DE *LA MÉDUSE*

Embarquement sur le tristement célèbre radeau dans un formidable docu-fiction. Edifiant !

C'est toujours l'une des plus effroyables catastrophes de l'histoire maritime. En 1816, sous le règne de Louis XVIII, l'Angleterre restitue à la France son ancienne colonie du Sénégal. La frégate *La Méduse* doit y transporter le nouveau gouverneur, ainsi que des scientifiques, des soldats et des colons. Mais, le 2 juillet, le bateau s'échoue au large des côtes mauritaniennes : l'équipage construit alors une embarcation de fortune à partir de planches et de cordages. Le 5 juillet, le radeau de *La Méduse* commence sa lente dérive avec 151 personnes à son bord. Treize jours plus tard, ils ne sont plus que 15, dont seuls 7 survivront à cette tragédie. Mutineries, meurtres, cannibalisme...

Que s'est-il passé durant ces journées infernales ? Un exceptionnel docu-fiction revient aujourd'hui sur cette tragédie sous la forme d'une double enquête. D'abord celle menée par Théodore Géricault, jeune peintre français qui décide, dès 1817, de faire du Radeau de La Méduse sa première œuvre d'importance : l'artiste rencontre les survivants, recueille indices et documents et dessine, en creux, une critique acerbe de la Restauration et de l'esclavage (sur le tableau, c'est un Noir qui agite le drapeau de détresse, seule lueur d'espoir au milieu des ténèbres). L'autre enquête est menée 200 ans plus tard par Philippe Mathieu, administrateur du musée de la Marine de Rochefort, qui a fait reconstruire le radeau de La Méduse d'après le plan d'un survivant : cette réplique permet aujourd'hui de comprendre le calvaire vécu par 151 personnes entassées sur 20 mètres sur 12... L'enfer sur mer. ■

FRÉDÉRIC GRANIER

La Véritable Histoire du radeau de La Méduse, de Herlé Jouon, Arte Video, 2014, 90 minutes, 15 €.



Grand Angle Productions

La reconstitution du sinistre radeau. Difficile d'imaginer 151 personnes sur cette fragile embarcation de planches et de cordages.

DOCUMENT

ONZE RÉCITS HÉROÏQUES

Léon Gautier, Arthur Pollock, Dutch van Kirk... Ces noms vous sont peut-être inconnus, pourtant ces hommes ont changé le cours de l'Histoire. Le premier faisait partie du commando Kieffer, seul bataillon français à débarquer en Normandie en juin 1944. Le second, avec une poignée d'autres GI's, délivra, en mai 1945, les dirigeants de la IIIe République – Paul Reynaud, Edouard Daladier – retenus prisonniers par les nazis en Autriche. Le dernier était navigateur à bord du B29 *Enola Gay*, chargé de larguer une bombe à l'uranium sur la ville d'Hiroshima, le 6 août 1945.



Au moment où la génération des combattants de la Seconde Guerre mondiale s'éteint, il y avait urgence à recueillir leur témoignage. C'est ce qu'a fait le journaliste Maurin Picard. Onze survivants ont accepté de lui confier les événements dramatiques où leur vie se joua parfois à un frôlement de balle, un obus défectueux ou un réflexe miraculeux. Dans leurs récits, il est question bien sûr de bravoure, mais aussi des fantômes des camarades morts sous leurs yeux et des adversaires tués de leurs propres mains. Tous n'étaient pas des anges, mais tous furent des héros. ■

CYRIL GUINET

Des héros ordinaires, de Maurin Picard, éditions Perrin, 21,90 €.





Anne Teuf s'est inspirée de sa grand-mère pour créer *Finnele*, une adolescente au lendemain de 14-18.

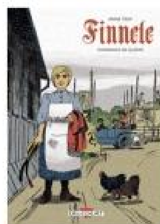
BANDE DESSINÉE

EN ALSACE APRÈS GUERRE

A travers le regard d'une adolescente, Anne Teuf raconte le temps douloureux de la reconstruction.

Les lendemains de guerre ne sont pas forcément des lendemains qui chantent. C'est ce que l'on découvre à la lecture de cet excellent album signé, texte et dessins, par l'illustratrice Anne Teuf. Grâce à des archives familiales, et avec une touchante tendresse, elle retrace la jeunesse de sa grand-mère, adolescente emportée dans la tourmente de la Grande Guerre.

Joséphine, surnommée Finnele, a 14 ans en 1920. Deux ans après la fin du conflit, l'adolescente cherche à gagner sa vie dans une région où tout est à reconstruire. Les combats ont tout bouleversé. Le changement des pancartes à la sortie des communes (Uberaspach, le village de Finnele, devient Aspach-le-Haut) n'est qu'anecdotique en regard des difficultés que rencontrent les Alsaciens : leurs maisons sont souvent détruites par les bombardements, leurs champs regorgent d'obus n'ayant pas explosé, l'argent promis en réparation des dommages de guerre n'arrive pas... Parce qu'il doit refranciser la région, l'Etat y dépêche des fonctionnaires et enseignants «de l'intérieur», ne parlant que le français. Une langue que les locaux ne comprennent souvent pas. Dans ce contexte, les voix des autonomistes se font de plus en plus fortes...



C'est sur un blog (http://finnele.fr) qu'Anne Teuf a d'abord raconté le conflit à travers le regard de son aïeule. Avec cette version «papier», elle livre un saisissant panorama de l'Alsace redevenue française. Une tranche de vie et une leçon d'histoire qui se lit avec beaucoup de plaisir. **C. G.**

Finnele, dommages de guerre, d'Anne Teuf, éditions Delcourt, 15,50 €.

EXPOSITIONS

LES BIJOUX DE LA COURONNE

L'étonnant musée de Minéralogie de Paris propose trois nouvelles vitrines consacrées à des pierres taillées provenant des joyaux de la Couronne de France. L'occasion de découvrir, entre autres, les topazes roses d'une parure de l'impératrice Marie-Louise ou des émeraudes qui étaient serties sur la couronne impériale de Napoléon III. **C. G.**

«La collection de gemmes des joyaux de la Couronne de France», musée de Minéralogie MINES ParisTech, 60, boulevard Saint-Michel, 75006 Paris.

LA GUERRE COMME SI VOUS Y ÉTIEZ

Rendre compte des souffrances et du quotidien des populations civiles en période de guerre, telle est la mission que s'est donnée le Mémorial de Falaise (Normandie), unique en son genre. Moment fort de la visite : une «salle immersive» permet de s'imprégner de l'atmosphère des bombardements grâce à des effets visuels et sonores. **C. G.**

Le Mémorial des civils dans la guerre, place Guillaume-le-Conquérant, 14700 Falaise.

AVEC LES SOLDATS DE L'OMBRE

Du 12 octobre 2016 au 29 janvier 2017, le musée de l'Armée propose une formidable plongée dans l'univers des espions : vous y découvrirez les actions clandestines, les opérations d'intoxication, les grandes figures du renseignement ou encore le matériel employé... Traitant une période qui s'étend du Second Empire à la chute de l'Union soviétique en 1991, cette exposition fait la part belle à la Seconde Guerre mondiale et à la guerre froide. **C. G.**

«Guerres secrètes», musée de l'Armée – Invalides, 129, rue de Grenelle, 75007 Paris.

BEAU LIVRE

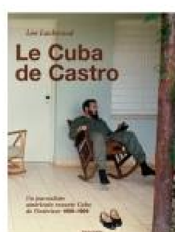
DANS LA TÊTE DE FIDEL CASTRO

Le Cuba des années 1960 et son leader, racontés par un photographe au plus près du pouvoir.

«S'il est vraiment notre ennemi, s'il est aussi dangereux pour nous qu'on nous le dit, il me semble que nous devrions nous informer autant que possible à son sujet.» «Il», c'est Fidel Castro, 90 ans aujourd'hui. Quand à celui qui parle, il s'agit du photoreporter américain Lee Lockwood, décédé en 2010, et auteur en 1965 de l'un des plus exceptionnels entretiens réalisés avec le leader cubain : plus de sept heures de discussions, étalées sur sept jours, sur l'île des Pins, là où Fidel aimait se retirer pour chasser, plonger et pêcher en compagnie du premier cercle de compagnons issus de la guérilla.

En 1965, soit deux ans après la crise des Missiles, la tension reste extrême entre les Etats-Unis et Cuba. Mais Lockwood, tout yankee qu'il soit, est une célébrité. En 1959, il s'est retrouvé aux premières loges du renversement par les Barbudos du dictateur Batista, et a fini par obtenir de Castro un accès privilégié à sa sphère privée. Jusqu'en 1969, Lockwood reviendra ainsi régulièrement photographier les transformations de l'île, obtenant de surcroît, après quatorze semaines d'attente, cet interview fleuve.

Publiée pour la première fois en 1967 aux Etats-Unis, cette passionnante discussion ressort enfin, sertie de magnifiques photos couleur inédites. Alors que se retissent les relations diplomatiques entre Washington et La Havane, voici l'occasion de se plonger dans la pensée d'un homme qui s'apprêtait à conserver le pouvoir pendant plus de trente-trois ans, et de découvrir un peuple cubain qui n'avait pas encore perdu toutes ses illusions sur la révolution. ■ **JEAN-CHRISTOPHE SERVANT**



Le Cuba de Castro, de Lee Lockwood, éditions Taschen, 49,99 €.



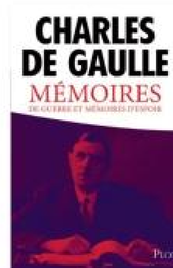
Lee Lockwood / Taschen

«Nous soutenons Fidel». Le 26 juillet 1959, une manifestation pro-Castro est organisée à La Havane, place de la Révolution.

AUTOBIOGRAPHIE

LA FRANCE PAR LE «GRAND CHARLES»

Bayeux, juin 1946. Deux ans seulement après son retour triomphal à Paris, le général de Gaulle s'apprête à quitter la scène politique. Dans un discours teinté d'amertume, le chef du gouvernement provisoire dénonce le régime d'assemblée et la tyrannie des partis, avant de se retirer à Colombey-les-Deux-Eglises, pour «une traversée du désert» qu'il espère courte. Celle-ci durera douze ans. Des années qui seront consacrées à la rédaction de ses *Mémoires de guerre*, compte rendu détaillé de l'action du chef de la Résistance entre 1940 et 1946, et qui ressemblent moins à une autobiographie qu'à l'édification de la «statue du commandeur». Il n'y a pas de place pour l'affect et les sentiments dans ces souvenirs où, à travers la voix du général, c'est la France (dont le général a une certaine idée…) qui s'exprime. L'appel du 18 Juin, la tragédie de Dakar, les tractations avec Churchill et Roosevelt, son avis sur Hitler et Pétain («la vieillesse est un naufrage»)… Enorme succès à sa sortie (le premier tome, en 1954, s'écoula à 100 000 exemplaires en cinq semaines), le témoignage du «Grand Charles» reste toujours le plus détaillé et le plus riche sur ces six années qui changèrent le monde. Il est aujourd'hui complété par ses *Mémoires d'espoir* (qui couvrent son retour aux affaires à partir de 1958), des discours, manuscrits et documents, dans une édition qui s'annonce définitive. **F. G.**



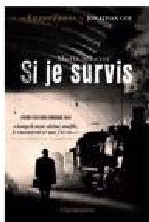
***Mémoires de guerre et d'espoir*, de Charles de Gaulle, éditions Plon, 25 €.**

RÉCIT

EN FUITE DANS LA FRANCE DE VICHY

L'auteur, juif autrichien, a croisé collabos et résistants, salauds et héros. Un texte bouleversant.

Essayiste, mélomane, rédacteur en chef des pages culture du *Neues Wiener Tagblatt* (prestigieux quotidien autrichien) et ami du romancier Stefan Zweig, Moriz Scheyer a vu avec dégoût son pays envahi par le Reich d'Hitler au moment de l'Anschluss, le 12 mars 1938. Observateur attentif, Scheyer constate alors que Vienne, ville cultivée, plonge dans la brutalité nazie avec une facilité et une rapidité déconcertantes. Du jour au lendemain, les juifs, qui ont fait rayonner la capitale autrichienne en Europe, deviennent des parias. Slogans et agressions racistes se multiplient. Contrairement à beaucoup d'autres intellectuels juifs, Moriz Scheyer aura la chance de ne pas être envoyé immédiatement en camp de concentration. Il aura également la force de ne pas mettre fin à ses jours pour échapper aux persécutions. Au cours des cinq premiers mois d'occupation allemande en Autriche, 9 000 juifs viennois se suicidèrent !



Le 15 août 1938, Moriz Scheyer parvient à trouver refuge en France, la patrie de ses idéaux. A Paris, il est confronté à l'insouciance des amis qu'il tente d'alerter sur le danger que représente l'Allemagne hitlérienne. Le 12 juin 1940, deux jours avant l'entrée de la Wehrmacht dans Paris, il fuit à nouveau. Dans son ouvrage, il raconte les routes de l'exode, son arrestation, l'incarcération dans le camp de Beaune-la-Rolande... Après bien des pérégrinations, il sera sauvé par une famille de résistants, les Rispal, et caché par des religieuses, dans un asile d'aliénés en Dordogne. C'est là, parmi les simples d'esprits, que Moriz Scheyer rédigera son ouvrage, entre 1943 et 1944.



Bridgemanimages.com

Un café à Vienne en 1938. Cette année-là, juste après l'Anschluss, les terrasses furent interdites aux juifs.

Lucide, douloureux, implacable, *Si je survis* se lit d'une traite et tente de répondre à cette taraudante question : comment une telle persécution a-t-elle pu se produire dans une Europe civilisée ? **C. G.**

***Si je survis*, de Moriz Scheyer, éditions Flammarion, 23,90 €.**

ROMAN

UN PETIT JUIF NOMMÉ... BAMBI

Le sang qui macule la neige. Une biche tuée sous le regard de son petit. La scène aura traumatisé des générations de jeunes spectateurs. Récit d'apprentissage dont la dureté contraste avec la beauté de ses images, le *Bambi* produit par les studios Disney, en 1942, reste l'un des plus célèbres films d'animation de l'Histoire. Mais on sait moins qu'avant d'être adapté à l'écran, *Bambi* fut, en 1923, un fulgurant succès de librairie sous la plume de Felix Salten, de son vrai nom Siegmund Salzmann. Autrichien de culture hongroise, militant sioniste (il fut un ami de Theodor Herzl, le théoricien du mouvement), l'écrivain imagina les aventures du petit faon après un séjour dans les Alpes. Ce que l'on sait encore moins, c'est qu'il y dépeint, en creux, la condition du peuple juif. La biche ? Une «*yiddish momme*», une maman juive, protégeant son enfant des horreurs de la vie. Le feu dans la forêt qui dévaste tout sur son passage ? Celui d'un violent pogrom... Certains passages prennent même une coloration sioniste lorsque les animaux se demandent si une cohabitation avec les hommes est possible. En 1936, les nazis interdirent le livre pour cause d'«allégorie du sort des juifs», et les éditions originales s'échangent aujourd'hui à prix d'or. Ce qui rend d'autant plus bienvenue la nouvelle sortie de ce chef-d'œuvre de poésie, accompagné d'une préface explicative sur le contexte historique. **F. G.**

***Bambi. L'Histoire d'une vie dans les bois*, de Félix Salten, réédition Rivages poche. 9 €.**



GEO NOUVEAUTÉS

ALBUM

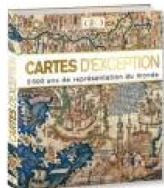
QUAND LES CARTES RACONTENT NOS VISIONS DU MONDE



Mappa latine, *tu* chinoise, *surah* arabe, portulan portugais... Depuis l'Antiquité, les hommes tentent de représenter leur univers à travers des cartes. A partir de reproductions d'archives, ce beau livre propose une soixantaine de documents, pour certains exceptionnels, qui permet de revenir sur 3 500 ans d'histoire.

Des grandes découvertes aux XVᵉ-XVIᵉ siècles à la colonisation des continents, des premières mappemondes à Google Earth, l'ouvrage retrace aussi les évolutions de la cartographie et rappelle ses ambitions comme ses usages multiples. Qu'elle ait offert une aide précieuse à la navigation, établit un panorama des savoirs ou servi comme simple outil de propagande, la carte reste en soi un objet fascinant et émouvant.

En accordant la part belle aux explorateurs et scientifiques qui les ont dessinées, l'ouvrage porte également un regard sur ces érudits qui ont contribué à changer notre représentation du globe. Les lecteurs retrouveront ainsi des documents précieux, témoins d'une époque et parfois même d'une civilisation.



Cartes d'exception, éd. Prisma/GEO, 35,90 €. Disponible en librairie.

GUIDE

Way of life californien

Trois auteurs passionnés sont partis à la «conquête» de la côte ouest américaine, de la *muy caliente* San Diego aux brumes de la côte nord qui offre des paysages époustouflants. Dans leur sillage, explorez le *way of life* californien : surf, chevauchées sauvages, baignades en rivière ou randonnées. Filez sur une route en corniche au-dessus de L.A. et admirez le coucher de soleil sur le Pacifique avant de mettre le cap sur San Francisco. Et profitez des bonnes adresses, de *diners* en *drive-in*, de ranchs en cottages.

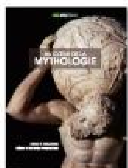


GEOGuide Californie, éd. GEO/Gallimard, 16,50 €. Disponible en librairie.

BEAU LIVRE

D'Aphrodite à Zeus

De manière simple et accessible, cet ouvrage nous plonge au cœur de la mythologie gréco-romaine. Dieu du ciel et maître de l'Olympe, Zeus était-il le seul à user de colères légendaires pour parvenir à ses fins et faire régner l'ordre sur Terre ? Aphrodite et Vénus ne présentaient-elles pas deux visages d'une même divinité, celle de la Féminité et de l'Amour, adorée sur toutes les rives de la Méditerranée ? Autant de questions auxquelles ce livre tente de répondre, en présentant, à travers des récits amusants et captivants, héros et mythes fondateurs.



Au cœur de la mythologie, 19,99 €, éd. Prisma/GEO. Disponible chez les marchands de journaux.

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : **0811 23 22 21** (prix d'une communication locale). Site Internet : www.prismashop.geo.fr

Abonnement 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 37 €. Abonnement 12 numéros GEO (1 an) + 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 101 €.

Belgique : Prisma/Edigroup-Bastion Tower Etage 20 - Place du Champ de Mars 5 - 1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304. E-mail : prisma-belgique@edigroup.be

Suisse : Prisma/Edigroup - 39, rue Peillonnex - CH-1225 Chêne-Bourg. Tél. : (0041) 22 860 84 00. E-mail : prisma-suisse@edigroup.ch

Canada : Express Magazine, 8155, rue Larrey, Anjou (Québec) H1J 2L5. Tél. : (800) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com

Etats-Unis : Express Magazine PO Box 2769 Plattsburg New York 12901 - 0239. Tél. : (877) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com

Les ouvrages et éditions GEO

GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'un appel local). Par Internet : www.prismashop.fr

RÉDACTION DE GEO HISTOIRE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : **01 73 05 45 45.** Fax : 01 47 92 66 75.
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom.)

Rédacteur en chef : Eric Meyer
Secrétariat : Corinne Barougier (6061)
Rédacteur en chef adjoint : Jean-Luc Coatalem (6073)
Directeur artistique : Pascal Comte (6068)
Chefs de service : Cyril Guinet (6055), Frédéric Granier (4576)
Premier secrétaire de rédaction : François Chauvin (6162)
geo.fr et réseaux sociaux : Mathilde Saljougui, chef de service (6089), Léia Santacroce, rédactrice (4738), Elodie Montréer, cadreuse-monteuse (6536) et Claire Brossillon, community manager (6079)
Chef de studio : Daniel Musch (6173)
Première rédactrice graphiste : Béatrice Gaulier (5943)
Service photo : Agnès Dessuant, chef de service (6021), Christine Laviolette, chef de rubrique (6075), Fay Torres-Yap (E-U)
Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110)

Ont contribué à la réalisation de ce numéro :
Pierre Antilogus, Jean-Jacques Allevi, Frédéric Brillet, Anne Daubrée, Christelle Dedebant, Laure Dubesset-Chatelain, Balthazar Gibiat, Clément Imbert (chef de service), Valérie Kubiak, Jean-Baptiste Michel, Léo Pajon, Volker Saux.
Secrétaires de rédaction : Valérie Malek, Bénédicte Nansot.
Rédacteurs graphistes : Patricia Lavaquerie, Sebatien Nicolas, Jean-François Pfeiffer, Sophie Tesson.
Rédactrices photo : Anne Doublet, Miriam Rousseau, Virginie Terrasse. Cartographe : Sophie Pauchet.

Fabrication : Stéphane Roussiès (6340), Gauthier Cousergue (4784), Anne-Kathrin Fischer (6286).

Magazine édité par
PM PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex.
Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Les principaux associés sont Média Communication S.A.S. et Gruner und Jahr Communication GmbH.

Directeur de la publication et éditeur : Rolf Heinz
Directrice marketing : Julie Le Floch
Chef de groupe : Hélène Coin

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom.)

Directeur exécutif Prisma Média Solutions : Philipp Schmidt (5188).
Directrice commerciale : Virginie Lubot (6450).
Directrice commerciale (opérations spéciales) : Géraldine Pangrazzi (4749).
Directeur de publicité : Arnaud Maillard.
Responsables de clientèle : Evelyne Allain Tholy (6424), Laetitia Barrau (69 80), Sabine Zimmermann (6469).
Directrice de publicité, secteur automobile et luxe : Dominique Bellanger (4528)
Responsable back office : Katell Bideau (6562).
Responsable exécution : Rachel Eyango (4639).
Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (64 50).
Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338).
Directeur marketing client : Laurent Grolée (5320).
Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471).
Direction des ventes : Bruno Recurt (5676). Secrétariat : 5674.
Directrice marketing opérationnel et études diffusion : Béatrice Vannière (5342).

Photogravure et impression : MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne.

Dépôt légal : septembre 2016.
Diffusion Presstalis - ISSN : 1956-7855. Création : janvier 2012.
Numéro de Commission paritaire : 0913 K 83550.





Chaque année 500 enfants meurent du cancer en France

Aidez la recherche contre
le cancer des enfants !

www.imagineformargo.org

IMAGINE FOR Margo
Children without CANCER

GEO HISTOIRE

OCTOBRE-NOVEMBRE 2016

N° 29

Versailles GEO HISTOIRE

Derrière la façade, une logistique incroyable au service du roi

Amener l'eau : le défi des ingénieurs de Louis XIV

Cahier d'art : les chefs-d'œuvre de la Cour venus d'Asie

Jardins et fontaines : à la recherche des symboles cachés

Galerie des Glaces, Trianon... Les histoires qui intriguent encore

Etape par étape, la construction illustrée en 3 D

1623-1793

Versailles

Les grandes heures d'un château au cœur de l'histoire de France



ET AUSSI CHINE : 9 SEPTEMBRE 1976, LE JOUR OÙ IL FALLUT MOMIFIER MAO